

ΕΒΕ 00474
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ



9550417744



BKI
G78



*N^o de Minerva
envoyé par l'Université J.*

LE CULTE DE MARIE

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΑΛΑ
ΛΑΥΡΕΙΩΤΟΥ
ΑΥΓΗ ΑΡΙΘ.

~~338~~

N. 361



Αριθ. ερω. 141.361

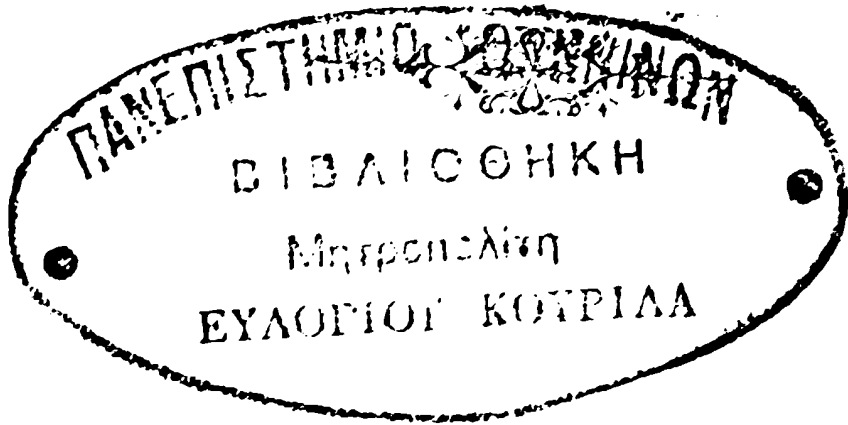
GRANDEURS

MÉRITES & CULTE

DE LA

BENHEUREUSE VIERGE MARIE

ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΟΥΡΙΑΣ



LYON

IMPRIMERIE DE VEUVE MOUGIN-RUSAND,
Rue Tupin, 18

.1863



AVIS.

Le présent Recueil d'instructions, avec des notes sur les sujets qu'indiquent son titre, ainsi que la table des matières ci-après, a autant pour objet d'édifier toujours davantage les fidèles, que de leur rappeler les premiers, les plus irréfragables et en même temps les plus touchants fondements de la religion chrétienne. Et si notre religion, dit M. Rossely de Lorgues, dans son admirable ouvrage *Le Christ devant le siècle* (*), est la vérité la plus douce au cœur, la plus consolante pour l'âme, elle est encore la plus satisfaisante à la raison, la plus démontrée, la plus démonstrative, la plus tangible.

(*) Ouvrage publié en 1835, et qui, en 1856, en était déjà à sa dix-huitième édition, à part sa contrefaçon et sa traduction dans presque toutes les langues d'Europe.

Chez J. Vermot. Paris, quai des Augustins, 33.



TABLE DES MATIÈRES

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
 ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΑΛΑ
 ΑΓΙΟΥ ΓΕΩΡΓΙΟΥ

	Page
Excellence et grâces de Marie, Mère de Dieu, par M. l'abbé Guilton	1
Le Nom de Marie, par M. l'abbé Laden.	13
Le Sacré Cœur de Marie, par le même.	27
Marie refuge des pécheurs, par le R. P. Humphry.	42
Le Culte de Marie, par M. l'abbé Saint-Arromand.	55
Légitimité du Culte de Marie, par M. l'abbé Laden.	80
Influence du Culte de Marie sur la famille, par le même.	93
Injustice des attaques contre le Culte de Marie, par M. l'abbé Cadrais.	104
Ce que doit être le Culte que nous rendons à Marie, pour être bien réglé, par le même.	119



LE CULTE DE MARIE



MÈRE DE DIEU (1)

De toutes les gloires de l'humanité déchue et régénérée, la plus pure et la plus sublime est incomparablement la Vierge Marie. Elle unit en sa personne toutes les grandeurs partagées entre les autres hommes, et elle y joint une excellence et des grâces qui lui sont propres.

I

Marie occupe une place à part dans le plan divin de la réparation du monde.

Avant que Dieu eût porté l'arrêt de mort contre Adam et son innombrable postérité, avant qu'Ève pécheresse eût entendu prononcer contre elle et ses filles la sentence de sujétion et de douleur, Dieu avait dit au démon, caché sous la figure du serpent : *Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et celle-ci t'écrasera la tête.* Cette Femme, irréconciliable ennemie du séduc-

(1) *L'Homme relevé de sa chute*, par l'abbé M.-J. Guillon, deuxième partie, chap. xx.



teur, dont son Fils doit briser la tête, c'est Marie. Ève de la loi nouvelle, elle doit remplir, pour la réparation du genre humain, le même rôle que la première Ève avait rempli pour sa perte. Car, chose admirable ! Dieu a, pour ainsi dire, calqué sur le plan et les circonstances de notre chute le plan et les circonstances de notre réhabilitation. Un homme et une femme avaient concouru à nous perdre; un homme et une femme ont concouru à nous sauver. Le péché avait commencé et était entré dans le monde par la femme, bien que l'homme fût le principe unique et la cause efficiente de la chute du genre humain. Le salut entre aussi dans le monde par la femme : Marie enfante le Verbe Sauveur, et concourt à sa manière à la rédemption et à la sanctification des hommes, bien que le nouvel Adam, Jésus-Christ, soit le seul principe du salut, la victime unique qui a racheté et sauvé les hommes.

II

Dieu, qui la destinait à de si grandes choses, l'investit dès sa conception de la justice primitive, malgré la perte qu'en avait faite pour tous et pour elle-même le père du genre humain (1). Ce privilège est la première d'une série de prérogatives liées entre elles, et qui concoururent à former en Marie une miraculeuse sainteté. Elle ne connut point l'ignorance de l'esprit, la fragilité de la chair, la faiblesse de la volonté. Les plus fidèles interprètes des traditions sacrées éloignent bien loin d'elle tous ces in-

(1) Vide Cornelium a Lap. *in Rom.*, v, 13.



dices de la chute qui demeurent cependant dans les hommes régénérés. Ainsi le péché originel n'a jamais marqué son ombre dans l'âme de Marie: aucune trace de son passage ne s'y peut découvrir. La grâce, il est vrai, a fait germer des prodiges de vertu dans les entrailles de l'humanité déchuë; et des saints, nés, comme les autres, avec l'héritage d'Adam, ont étonné le monde par des miracles de force, d'héroïsme, de constance, de science divine, dans un esprit, dans un cœur, dans une chair infirmes. Mais, enfin, quelques taches légères, quelques imperfections, si rares qu'on les suppose, sont sorties, dans ces âmes d'élite, du fond de l'humaine infirmité. Pour Marie, l'Église tient et déclare que, pendant tout le cours de sa vie, elle n'a jamais commis aucune faute vénielle (1).

III

Marie fut toujours sans péché, mais elle n'était point impeccable. Gardons-nous de croire qu'elle ait vécu sans épreuve, et qu'elle ait ignoré le combat de la vie. Le privilège de son innocence n'était point à ce prix. Marie l'eût répudié: elle n'eût point voulu d'une faveur qui l'eût privée de combattre et de souffrir pour son Dieu. Elle reçut des grâces incomparables; mais, par sa vigilance, elle les mit à couvert comme dans une forteresse, et, par son zèle, les fit fructifier comme les plus fécondes de toutes les semences.

Dès l'âge le plus tendre, suivant une antique tradi-

(1) Conc. Trid., sess. VI, de Reform., c. XXIII.



teur, dont son Fils doit briser la tête, c'est Marie. Ève de la loi nouvelle, elle doit remplir, pour la réparation du genre humain, le même rôle que la première Ève avait rempli pour sa perte. Car, chose admirable ! Dieu a, pour ainsi dire, calqué sur le plan et les circonstances de notre chute le plan et les circonstances de notre réhabilitation. Un homme et une femme avaient concouru à nous perdre; un homme et une femme ont concouru à nous sauver. Le péché avait commencé et était entré dans le monde par la femme, bien que l'homme fût le principe unique et la cause efficiente de la chute du genre humain. Le salut entre aussi dans le monde par la femme : Marie enfante le Verbe Sauveur, et concourt à sa manière à la rédemption et à la sanctification des hommes, bien que le nouvel Adam, Jésus-Christ, soit le seul principe du salut, la victime unique qui a racheté et sauvé les hommes.

II

Dieu, qui la destinait à de si grandes choses, l'investit dès sa conception de la justice primitive, malgré la perte qu'en avait faite pour tous et pour elle-même le père du genre humain (1). Ce privilège est la première d'une série de prérogatives liées entre elles, et qui concoururent à former en Marie une miraculeuse sainteté. Elle ne connut point l'ignorance de l'esprit, la fragilité de la chair, la faiblesse de la volonté. Les plus fidèles interprètes des traditions sacrées éloignent bien loin d'elle tous ces in-

(1) Vide Cornelium a Lap. *in Rom.*, v, 13.



dices de la chute qui demeurent cependant dans les hommes régénérés. Ainsi le péché originel n'a jamais marqué son ombre dans l'âme de Marie : aucune trace de son passage ne s'y peut découvrir. La grâce, il est vrai, a fait germer des prodiges de vertu dans les entrailles de l'humanité déchue ; et des saints, nés, comme les autres, avec l'héritage d'Adam, ont étonné le monde par des miracles de force, d'héroïsme, de constance, de science divine, dans un esprit, dans un cœur, dans une chair infirmes. Mais, enfin, quelques taches légères, quelques imperfections, si rares qu'on les suppose, sont sorties, dans ces âmes d'élite, du fond de l'humaine infirmité. Pour Marie, l'Église tient et déclare que, pendant tout le cours de sa vie, elle n'a jamais commis aucune faute vénielle (1).

III

Marie fut toujours sans péché, mais elle n'était point impeccable. Gardons-nous de croire qu'elle ait vécu sans épreuve, et qu'elle ait ignoré le combat de la vie. Le privilège de son innocence n'était point à ce prix. Marie l'eût répudié : elle n'eût point voulu d'une faveur qui l'eût privée de combattre et de souffrir pour son Dieu. Elle reçut des grâces incomparables ; mais, par sa vigilance, elle les mit à couvert comme dans une forteresse, et, par son zèle, les fit fructifier comme les plus fécondes de toutes les semences.

Dès l'âge le plus tendre, suivant une antique tradi-

(1) Conc. Trid., sess. vi, de Reform., c. xxiii.



tion, elle se consacra à Dieu dans le temple de Jérusalem, et passa quelques années dans une de ces cellules attendant au sanctuaire, où vivaient dans le silence de la retraite un certain nombre de jeunes vierges de Juda. Elle épousa ensuite l'artisan Joseph. Dieu voulait ce saint mariage, qui ne devait faire des deux époux qu'un esprit et un cœur, afin de couvrir aux yeux des hommes, sous un voile discret, la Vierge choisie et les mystères sacrés qui devaient s'accomplir en elle.

Au temps marqué par la Providence, un ange paraît devant Marie, et la salue *pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes*. Ève, vierge curieuse et insoumise, se laissa prendre, éblouir, enivrer, aux promesses flatteuses, à la voix enchanteresse de l'ange de séduction. La Vierge Marie ouït sans empressement le messager céleste; elle laissa faire l'esprit de Dieu, et, après y avoir pensé, accepta d'un cœur humble la maternité divine. Par le *fiat* de sa volonté, elle prend une première part à la réhabilitation humaine. Le ciel s'incline vers la terre, et le *Verbe se fait chair*.

La naissance de Jésus fut aussi merveilleuse que sa conception. Les entrailles de Marie ne ressentirent point à Bethléem les douleurs de l'enfantement. Pourtant jamais femme n'a payé la maternité par d'égales souffrances!

Le vieillard Siméon, tenant en ses mains l'Enfant-Dieu, adressa à la mère ces graves paroles: « Celui-ci est
« pour la ruine et la résurrection de beaucoup en Israël,
« et pour être un signe de contradiction, et vous-même
« aurez l'âme transpercée d'un glaive. » Cette annonce prophétique s'accomplit surtout dans la passion. Mais en



attendant qu'elle participât aux douleurs du Calvaire, Marie ressentit vivement toutes les persécutions qu'éprouva l'enfance de Jésus.

IV

L'heure de la puissance des ténèbres est arrivée. Plusieurs membres de la Synagogue ont formé le projet de livrer Jésus à une mort honteuse. Sa mère le sait; elle sait l'agonie et la sueur de sang, les soufflets du prétoire, les outrages de la cour, toutes les hontes de cette dernière nuit. Elle est informée des apprêts du supplice, elle en connaît le lieu, l'heure, le moment. Elle y sera; elle verra toutes les circonstances, elle suivra toutes les phases de cette sanglante action. Elle montera sur le Calvaire; elle se tiendra là, au pied de la croix, tout près, en face de la victime.

La montagne était inondée des flots d'une bruyante multitude: un petit nombre y était conduit par la piété, la plupart par une curiosité brutale, d'autres par la soif du sang. Les apôtres, à l'exception de Jean le bien-aimé, avaient pris la fuite ou se tenaient à l'écart. L'un d'eux avait vendu son Maître; un autre, tombé par crainte, s'était retiré, versant des larmes sur sa défection. Quelques hommes étaient en proie à la douleur et à l'inquiétude; quelques femmes pleuraient. On entendait mille bruits: le choc des instruments de supplice, le murmure sourd et confus d'un peuple immense, de nombreux cris de fureur, de rares gémissements, des moqueries farouches et barbares. La mère était debout.

Oh! comme ils retombaient lourds et accablants sur



son cœur, les outrages dont les Juifs chargeaient son Fils ! Comme les cris furieux retentissaient au fond de son âme ! Combien lui pesaient la tristesse de la victime et l'indifférence de ceux pour qui elle souffrait ! Sans doute qu'initée aux pensées secrètes du Rédempteur, elle pénétrait les motifs de ses douleurs les plus amères : les péchés des hommes, l'inutilité de son sang pour un grand nombre. N'avait-elle pas d'ailleurs entendu de la bouche d'un prophète que son fils serait pour la résurrection, mais aussi pour la ruine de beaucoup ? Qui pourrait dire ce qui se passa dans son cœur, quand cette plainte roula comme un tonnerre : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* On ne peut douter que, pour imprimer dans sa très-sainte mère des traits plus vifs et plus ressemblants de sa passion, le Dieu crucifié ne la fit souffrir elle-même l'abandon de toute consolation sensible, et s'enfoncer avec lui dans un abîme d'ineffable délaissement.

O Mère de Dieu ! ce titre créé pour vous seule, combien il vous a coûté !

Mais quelle lumière vive et pénétrante jaillit des profondeurs du mystère ! Sur la croix, au pied de la croix, la sainteté, l'innocence : l'*Homme* par excellence, la *Femme* parfaite ; un Homme-Dieu, la Mère de Dieu plongés dans une extrême désolation. Quel tableau et quelles puissantes leçons il nous révèle ! c'est le péché qui s'expie, le salut des hommes qui s'opère, l'amour divin qui se manifeste ; c'est un enfantement douloureux d'où doit sortir un monde nouveau ; c'est l'espérance, la consolation rendues à ceux qui souffrent et se désespèrent ; c'est la condamnation solennelle des joies délirantes du monde ; c'est le prix des souffrances et des humiliations hautement



proclamé; c'est l'abjection, la patience, le courage dans les épreuves, ennoblis, sanctifiés, glorifiés, c'est tout ce qui expie, change, convertit les hommes, mis en action, exposé sous nos yeux, appliqué sur nos cœurs.

Marie remplit ici une fonction sublime. La Femme bénie entre toutes est debout près du bois de vie, comme Ève autrefois auprès du bois fatal d'où est venue la mort, et elle expie, par les déchirements de son cœur, les joies sinistres de celle qui savoura le fruit défendu.

V

Or, le disciple chéri de Jésus se tenait près de la mère de douleur; et Jésus, avant d'expirer, dit à sa mère: Femme, voilà votre fils. Ensuite au disciple: Voilà votre mère.

Ce n'est pas seulement Marie qui reçoit Jean pour son fils, et Jean qui reçoit Marie pour sa mère: c'est la *Femme* par excellence qui adopte le *disciple* de Jésus (1); c'est l'Ève nouvelle qui devient, dans un sens bien plus élevé que la première, la mère de tous les vivants: *Mater cunctorum viventium*. C'est le peuple chrétien qui sort du sein de Marie en déchirant ses entrailles.

« Ainsi, grâce à la divine Bonté, nos pertes le cèdent à nos profits. Par un heureux échange, au lieu d'Ève nous

(1) Voy. note à la page 40 ci-après.



recevons Marie; et par elle la grâce qui purifie la souillure et la vie nouvelle qui détruit la mort (1). »

VI

Les douleurs de Marie ne finirent point au Calvaire; son pèlerinage terrestre se prolongea longtemps encore. Jésus-Christ était monté sur la croix à l'âge de trente-trois ans : il convenait que la victime de l'homme fût l'homme parfait, l'homme dans la plénitude de la force et de la vie. La virilité est l'âge de l'action publique et des grandes épreuves; c'est à cet âge que dut se sacrifier le modèle universel du genre humain. Mais la vieillesse ne manquera pas d'une grande consécration; elle aura pour se consoler la douce image de Marie. Jésus donc laisse sa mère après lui : dans un âge avancé elle parcourut, humble et résignée, les sentiers solitaires qu'avaient consacrés de leurs traces les pas de son fils et de son Dieu. Elle savoura de doux et amers souvenirs...., jusqu'à ce que son amour, qui réunissait tout ce qu'il y a de plus fort au ciel et sur la terre, rompit enfin ses liens et la rendit à l'éternel objet de ses pensées et de tous ses vœux.

La vie de Marie est tout entière un mystère; elle est, après Jésus-Christ, l'image de l'humanité, humiliée d'abord et souffrante, puis triomphante dans les justes et victorieuse du démon et de la mort.

(1) Sic lucro cedunt, Domino volente,
 Damna, dum grata vice per Mariam
 Delet antiquam nova vita mortem,
 Gratia culpam.

(Brev. Paris. In festo Concept. B. M.)



Cette chair angélique, dont jamais le moindre souffle empoisonné n'avait altéré la pureté incomparable, ne devait point voir la corruption. Comme celui du Dieu-Homme, le tombeau de Marie a été glorieux, et son corps presque aussitôt rendu à la vie, est associé à la gloire de son âme.

Cette femme avait été la plus humble des créatures, et voilà que la terre et les cieux publient sa gloire. Toutes les générations l'invoquent, la louent, la bénissent; toutes les puissances célestes abaissent devant elle leurs couronnes et la proclament la Reine des anges et des saints.

Sa charité était immense. Pleine de grâce lorsque l'ange la salua, la grâce surabonda encore quand elle eut renfermé dans son sein l'Auteur de la grâce. L'âme qui aima le plus, fut celle aussi qui eut le plus à souffrir; et voilà que le cœur transpercé de Marie est entré dans l'océan de la suprême béatitude et que le ministère de la miséricorde est confié à son cœur maternel.

L'âme fidèle, l'Église, dont Marie est le type, parvient ainsi, par les humiliations et la douleur, au bonheur et à la gloire.

VII

Soyez bénie, ô Fille des hommes, Marie, notre sœur et notre mère, vous qui êtes, après Jésus, la gloire la plus pure et la plus sublime de l'humanité !

Soyez bénie, Arche de la nouvelle alliance, dispensatrice des grâces, canal des miséricordes, reine des saints, cause de notre joie et porte du ciel !

Soyez bénie, ô Femme, Ève nouvelle, type pur et sans



tache de la femme régénérée ! Vierge, Épouse, Mère, Veuve, vous avez répandu sur tous les états de la femme un parfum de grâce et de vertu. Par vous ont été renouvelées et consacrées toutes les filles de la mère des hommes. Par vous a été abolie l'antique sentence qui les asservissait à l'homme. Par vous l'épouse a retrouvé honneur et dignité dans la famille : vos mains pures ont allégé le fardeau de honte et de douleur. Par vous, des milliers de vierges ont voué à Dieu seul, aux hymnes pieux, aux saints désirs, à la prière, leurs voix angéliques et leurs cœurs innocents. Les mères et les veuves vous invoquent dans leurs peines, vous, mère et veuve aussi, Ève est réhabilitée ; les filles de la pécheresse sont pardonnées. En votre puissance elles trouvent un appui, en votre bonté un sûr refuge, en vos exemples un miroir de vie sainte, en votre grandeur un titre de gloire, et en votre nom seul une sauvegarde devant Dieu et devant les hommes.

VIII

Marie posséda, selon saint François de Sales, *le bonheur des deux états de la nature humaine*. Elle fut l'unique héritière de l'intégrité primitive ; mais elle n'en fut pas moins rachetée par ce même sang que le Verbe divin avait pris en elle. Fruit des souffrances divines, la grâce prévint en elle ce que dans les autres elle efface. Le péché originel se contracte et ne se commet pas ; Marie l'eût contracté comme le reste des enfants d'Adam, si la justice, plus prompte que la nature, n'eût pris le devant. Or, cette justice, elle la dut à la Rédemption ; Jésus fut son



Sauveur et la croix son étendard : elle appartient donc aux deux états.

Chacun d'eux a des caractères particuliers, une gloire et des vertus qui lui sont propres.

Le premier état a plus d'innocence, le second plus de vertu. Dans le premier, l'obéissance est plus prompte ; dans le second, elle est plus généreuse. Dans le premier, le succès de la grâce est plus facile et plus complet ; dans le second, il est, pour l'ordinaire, mêlé d'imperfections, mais il est plus difficile et par là plus glorieux. Dans le premier, la prière, portée sur les ailes de la louange, s'élève au ciel en une douce contemplation ; dans le second, plus pesante par elle-même, la prière va se tremper dans le sang du sacrifice et fait entendre une voix plus forte encore, parce que Jésus-Christ supplie en nous, et le cri de ce sang est porté par lui jusqu'au trône du Dieu vivant.

Or, « Marie eut toute l'innocence que le premier Adam « avait perdue, et jouit excellemment de la rédemption « que le second lui acquit ; ensuite de quoi, comme un « jardin d'élite qui devait porter le fruit de vie, elle fut « rendue florissante en toutes sortes de perfections (1). »

Ses actes eurent la pureté, la promptitude du premier état, les mérites et l'héroïsme laborieux du second état.

Son amour fut vif et ardent, paisible et éprouvé.

Elle ne connut point ce qui humilie la pudeur et fait rougir l'innocence. Dieu épargna à sa sainte mère ce genre

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, l. II, c. VI.



d'épreuve, qui aurait pu offusquer sa gloire aux yeux de la postérité sainte qu'elle engendra sur la croix; mais il lui prodigua en revanche d'autres épreuves qui nourrirent en elle l'humilité, la charité, la patience; qui exercèrent son courage et firent éclater l'héroïsme de sa sainteté; en sorte qu'elle n'en marcha pas moins dans la voie de la pénitence, de l'abjection et du sacrifice. Sa foi, son humilité, ses autres vertus, ont été mises à des épreuves uniques; elles y ont reçu un nouvel éclat. « Elle s'est vue préférée par le Saint-Esprit à toutes les personnes de son sexe sans s'enorgueillir de cet honneur, elle n'a pas même été tentée de renoncer à sa virginité par l'espérance certaine de devenir mère de Dieu et reine de tout le monde (1). » La vie fut pour elle un douloureux passage qu'elle traversa aimante et résignée; la terre produisit des épines qui firent saigner son cœur; son âme fut cruellement déchirée par les fouets du prétoire et les clous du Calvaire. La Reine des anges et des hommes entra dans la gloire sous la bannière sanglante de Jésus-Christ, avec la blanche robe de l'innocence, mais aussi avec le manteau de pourpre des martyrs; belle comme la lune, brillante comme le soleil, chargée des dépouilles de l'enfer, terrible aux démons comme une armée rangée en bataille.

(1) La Colombe.



LE NOM DE MARIE

Par l'abbé Laden

Et nomen virginis Maria.

Et la vierge s'appelait Marie.

(Luc, 1, 27.)

L'ange Gabriel dit à Zacharie, en lui annonçant la naissance du saint précurseur : « Vous l'appellerez Jean. » Le même ambassadeur céleste, chargé d'annoncer la naissance du Messie, dit séparément à Marie et à Joseph : « Vous l'appellerez Jésus. » Nous avons tout lieu de croire que ce fut aussi par la révélation du ciel que le nom mystérieux de Marie fut donné à la Sainte-Vierge, et que l'on peut dire d'elle comme de son fils, que son nom lui a été donné d'en haut, avant qu'elle ne fût conçue : *Quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur* (Luc, 11, 21).

Huit jours après sa naissance, pendant que tous ses parents étaient rassemblés autour de son berceau, avec son père et sa mère, la fille d'Anne et de Joachim reçut, en effet, le nom de Marie au milieu de l'étonnement universel. Sa mère, instruite secrètement des desseins du Seigneur, déclara que Marie serait son nom. *Et nomen virginis Maria.* Celle qui devait être plus parfaite à elle seule que les anges et les élus pris ensemble, celle que quatre mille ans auparavant l'homme déchû et pleurant avait contemplée des hauteurs de l'Eden, comme le seul phare libérateur au milieu de la mer de crimes, de mal-



heurs et d'écueils, où sa faute avait jeté toutes les générations qui devaient naître de sa race ; celle qui devait porter dans ses mains tous les trésors infinis de la clémence divine (1) ; la vierge d'Isaïe ; l'Ève céleste qui devait laver la faute de l'Ève pécheresse ; la plus belle et la plus pure des filles d'Israël, la fille du père, la mère du fils, l'épouse du Saint-Esprit devait, en effet, porter un nom distingué, le plus beau des noms après celui de Jésus, et ce nom est celui de Marie.

Le dessein de Dieu, en donnant à Marie un nom si mystérieux, dit le Père Dupont, était de nous déclarer la dignité et les perfections admirables de cette auguste vierge ; et comme elles sont en grand nombre, il fallait aussi que ce nom eût en plusieurs langues beaucoup de significations diverses, Marie signifie : 1° en langue syriacque, dame élevée en dignité, maîtresse du peuple ; 2° en hébreu, celle qui est éclairée ou qui éclaire les autres, ou étoile de la mer ; 3° enfin Marie signifie encore : une plaine d'amertume. Nous nous arrêterons à ces trois significations, qui indiquent si bien trois principaux rapports sous lesquels nous devons surtout considérer Marie.

1° Marie signifie : Dame souveraine, maîtresse. C'est à très-juste titre, dit saint Pierre Chrysologue, que Marie est appelée dame et souveraine, puisque, devant être la mère du souverain seigneur et maître de l'univers, elle devait être élevée au-dessus de toutes les créatures. C'est aussi la pensée de saint Bonaventure. « Le nom de Marie,

(1) Oh ! Marie, s'écriait saint Sébastien Valfré, recourir à vous, c'est s'adresser à la trésorière des richesses célestes.

(*Vies des Saints*, 30 décembre.)



« dit le docteur séraphique, signifie souveraine et con-
 « vient admirablement bien à la Sainte Vierge, qui est
 « la dame souveraine des anges, des chérubins, des séra-
 « phins, et à qui les esprits célestes rendent tout honneur
 « et toute louange ; elle est souveraine des hommes, parce
 « que toute âme fidèle a recours à elle pour obtenir, par
 « son intercession, les grâces qui lui sont nécessaires.
 « Combien il est avantageux pour nous d'avoir une telle
 « reine, une maîtresse si libérale, si bienfaisante, dont
 « la protection est si puissante et si efficace auprès de son
 « fils ! Les justes recourent à elle pour en obtenir l'aug-
 « mentation de la grâce et le don de la persévérance ; les
 « pécheurs, pour obtenir celui de la pénitence et le par-
 « don de leurs crimes. Marie est enfin la dominatrice des
 « démons, parce qu'elle a sur eux un souverain empire ;
 « par son autorité, elle réprime leur fureur, elle humilie
 « leur orgueil, elle rend leurs assauts inutiles et elle dé-
 « joue les pièges qu'ils tendent aux hommes. » Dès l'ori-
 « gine du monde, il lui fut promis qu'elle aurait la puis-
 « sance d'écraser la tête du serpent infernal dont l'empire
 « serait détruit.

Et voyez, en effet, comment Dieu l'a établie souveraine
 et maîtresse de l'univers, surtout au jour de son triomphe
 et de son gouvernement dans le ciel. N'est-ce pas en qua-
 lité de reine, et de reine toute puissante, qu'elle est en-
 trée, en ce jour, dans son nouveau royaume ? Quel spec-
 tacle fut donné alors, non pas aux habitants de la terre,
 qui n'en étaient pas dignes, mais à toutes les troupes im-
 mortelles de la milice céleste ? Depuis l'ascension de leur
 divin roi, elles n'avaient rien vu de si ravissant que l'as-
 somption de Marie ; je parle d'après les Ecritures inter-



prêtées par les saints Pères. Voyez leurs légions s'élançant, se précipiter au-devant d'elle, contempler avec étonnement et amour une beauté qui les surpasse, une splendeur qui va presque jusqu'à les éblouir ; voyez-les s'interroger mutuellement et se dire : Quelle est donc cette incomparable créature qui, de ces régions éloignées, s'élève d'un vol si majestueux vers nous, soutenue par son bien-aimé et toute inondée de parfums et de délices. Mais, anges de Dieu ! qu'apercevez-vous donc qui puisse encore vous surprendre, accoutumés, comme vous l'êtes, aux spectacles du ciel ? Celle que vous admirez surpasse-t-elle en éclat ce brillant flambeau des nuits qui règne dans le firmament en l'absence de l'astre du jour ? Ah ! répondez-nous, la lune est l'escabeau de ses pieds : *Luna sub pedibus ejus*. Est-elle donc plus éblouissante que ces grands corps lumineux, ces étoiles magnifiques dont la main du Tout-Puissant a orné la porte des cieux ? Ils me répondent que douze étoiles des plus belles forment à peine une couronne digne d'elle : *Et in capite ejus corona, stellarum duodecim* (1). Eh quoi ! l'emporte-t-elle aussi sur le soleil

(1) Il parut encore un grand prodige dans le ciel : c'était une femme revêtue du soleil, qui avait la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur sa tête (Saint Jean, *Apocalypse*, XII, 1).

Un grand prodige parut. Saint Jean continue à nous expliquer la persécution de Dioclétien ; mais à mesure qu'il avance, il le fait toujours sous de plus claires idées et avec des circonstances plus particulières. *Une femme revêtue du soleil*, c'est l'Eglise toute éclatante de la lumière de Jésus-Christ ; *qui a sous ses pieds la lune*, les lumières douteuses et changeantes de la sagesse humaine ; *une couronne de douze étoiles*, les douze apôtres (Bossuet, *Explication de l'Apocalypse*).



lui-même? Répand-elle plus de feux et de lumières? Ah! s'écrient les anges, le soleil qui éclipse tout de sa gloire n'est que son vêtement et comme le manteau dont elle se couvre: *Mulier amicta sole*. Ah! si tels sont ses ornements, si telle est sa parure, que faut-il penser de sa personne et de sa puissance? Que faut-il penser de ce visage presque divin, de ces yeux auxquels je ne puis plus rien comparer dans l'univers, de ce front auprès duquel la sérénité du plus beau ciel paraîtrait sombre? Que dirons-nous de cette âme, image pure, et, après l'âme de Jésus-Christ, image la plus fidèle de Dieu même, où se réfléchissent, comme dans un miroir, la sainteté du père, la sagesse du Verbe, la charité de l'esprit d'amour, de sorte que sa perfection et sa beauté sont, pour ainsi dire, celles de la Trinité adorable.

Que dirons-nous de sa puissance? Marie, en entrant dans la céleste Sion, en voit tous les habitants prosternés devant celui qu'elle a porté dans son sein; les vingt-quatre vieillards qui représentent toute l'église des prédestinés jetant à ses pieds leurs couronnes; les anges de tous les chœurs donnant en sa présence mille signes de leur adoration profonde pour lui; assis au plus haut des cieux sur un trône d'où partent sans cesse des feux et des éclairs, il habite avec son père au sein de la lumière inaccessible. De là, il donne ses lois à l'univers, règle par sa souveraine volonté tout ce que les aveugles mortels attribuent au hasard, à la fatalité, aux combinaisons des politiques, se joue des projets et des espérances de ses ennemis, tourne les obstacles en moyens, fait servir le mensonge au triomphe de la vérité, les passions et les crimes à celui de la vertu. A ses côtés est sa mère, perdue dans



les rayons de sa gloire; bienheureuse mère, partageant la puissance et les hommages qui lui sont rendus : *Astitit Regina à dextris tuis* (Ps. XLIV, 10), et ce fils tout-puissant veut que sa mère soit revêtue de toute la puissance qui peut être départie à une simple créature. Il l'élève, en cette qualité de mère, incomparablement au-dessus, non-seulement de tous les saints, mais de toutes les hiérarchies des anges et des puissances célestes. Il veut que toutes lui obéissent et la reconnaissent pour leur souveraine. Il l'a établie la médiatrice des hommes auprès de lui, la protectrice de son Eglise, l'arbitre des royaumes et des empires, et lui a promis de ne rejeter aucune de ses demandes. Il nous semble entendre le vrai Salomon adresser à Marie ces tendres et solennelles paroles adressées autrefois à Bethsabée : Demandez, demandez, ma mère; car je ne puis rien refuser à celle de qui je tiens la vie. Au sein de la gloire qui m'entourne, je suis encore votre fils, et vous êtes toujours ma mère. Parlez, à votre voix, ma colère apaisée se changera en clémence; je jetterai où il vous plaira des regards de miséricorde; mes anges voleront au secours de vos fidèles serviteurs; à votre prière, je suspendrai ma foudre, je détournerai mes fléaux de la terre, je désarmerai la mort, j'enchaînerai les démons, je fermerai les enfers et j'ouvrirai les cieux. Soyez le refuge des pécheurs, la consolation des affligés, la force des faibles, la ressource des malheureux. Demandez, demandez, ma mère, et vos vœux exaucés prouveront l'étendue de votre puissance dans l'univers.

Quels secours et quelle protection ne devons-nous donc pas attendre de cette Vierge sainte, assise dans sa gloire, auprès de son divin fils? Elle peut tout obtenir de lui, et



le pardon des coupables, et la guérison des malades, et la consolation des affligés, et la délivrance des captifs, et le salut des plus désespérés; mais si elle est notre souveraine, ne mérite-t-elle pas toutes nos louanges, toute notre confiance, tout notre amour? Si elle est notre souveraine, laissons lui gouverner l'empire de notre cœur, aimons à vivre sous sa direction si tendre et si intelligente, elle nous conduira sûrement au bonheur.

2° Marie est justement appelée *l'étoile de la mer, celle qui est éclairée et qui éclaire les autres*, « Parce que, dit « saint Bonaventure, elle est vraiment une étoile très-
« éclatante par la vie extrêmement pure qu'elle a menée,
« vie absolument exempte de toute imperfection; elle est
« l'étoile qui a répandu sur la terre le plus beau et le
« plus brillant rayon de lumière en mettant au monde
« son divin fils. C'est une étoile très-utile pour diriger
« nos pas vers la céleste patrie, pour nous servir de bous-
« sole sur la mer orageuse du monde et nous diriger vers
« les grâces de son fils, qui est le port du paradis; c'est
« une étoile très-resplendissante par les exemples de sa
« vie et l'éclat de ses vertus; très-resplendissante encore
« par les bienfaits de sa miséricorde, qui éclairent une
« infinité de personnes dans la nuit des siècles, comme
« la colonne de feu éclairait les enfants d'Israël dans le
« désert. Enfin, Marie est une étoile éclatante par la plé-
« nitude de la grâce dont elle abonde en cette vie et par
« la gloire incompréhensible dont elle jouit dans le ciel,
« gloire sans contredit supérieure à celle de tous les au-
« tres saints, qui, eux-mêmes, comme des étoiles bril-
« lantes, ornent et environnent, pendant toute l'éternité,
« le trône du Tout-Puissant. »



Ajoutons à ces magnifiques paroles du docteur séraphique, que Marie, comme l'étoile lumineuse qui guide le pauvre nautonier vers le port de la patrie, nous dirige sans cesse vers le ciel, si nous voulons la regarder sans cesse, par les beaux exemples de vertu qu'elle nous a donnés pendant le trajet qu'elle a fait sur la terre. Toutes les vertus n'ont-elles pas formé comme le tissu de ses jours ? Quelle tendresse de pitié ! La grâce avait guidé ses premiers pas dans le temple du Seigneur. Là, élevée et nourrie à l'ombre du sanctuaire, sa timide innocence ne connut point les dangers du siècle, et les yeux seuls de Dieu virent croître et se développer la fleur de ses années. Dans cet asile sacré, la prière faisait les délices de son jeune cœur ; absorbée dans la contemplation des choses saintes, hâtant par ses soupirs la venue du libérateur du monde, elle se rendait digne d'en être la mère et préluait à sa haute destinée.

Nous voudrions que le temps nous permît de vous parler de sa foi vive, de son humilité prodigieuse, de son éclatante pureté, de son ardente charité, de sa constance héroïque et de ses autres vertus qui sont pour nous des modèles achevés ; modèles qui sont comme un flambeau capable d'éclairer notre marche et de nous conduire sûrement au ciel. Marie est donc véritablement *l'étoile de lumière*. Elle est encore appelée :

3° *Mer pleine d'amertume*. Quel nom pouvait mieux convenir à la mère des douleurs, à celle que l'Eglise honore sous le titre de Notre-Dame-des-sept-Douleurs, destinée qu'elle était à être la mère de celui que le prophète appelle *l'homme des douleurs* et à s'associer à sa passion douloureuse ? Aucune femme ne pouvait s'appeler à plus



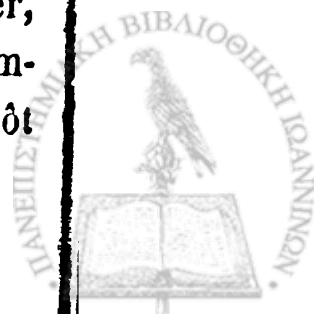
juste titre : « Mer d'amertume, Océan de douleurs. » La passion de Jésus-Christ a commencé en sortant du sein de sa mère, dit saint Paul. Le martyre de la sainte mère a commencé, par la même raison, avec sa maternité. Instruite intérieurement des desseins de la Providence sur son fils chéri, sa vie, dès-lors, ne fut plus que détrempee de fiel et d'amertume ; Jésus, ce fils tant de fois annoncé, si longtemps attendu comme le plus riche présent que le père des miséricordes pût faire au monde, n'a pas encore mis le pied sur la terre qu'il éprouve déjà les plus cruels rebuts. Il vient dans son propre pays, dit saint Jean, et les siens, pour qui il était venu, n'ont pas voulu le reconnaître, ont refusé de le recevoir, de manière qu'il se voit obligé d'aller prendre naissance dans une étable, abandonné comme le plus pauvre, le plus misérable des enfants. Que se passait-il dans votre âme, ô la plus tendre des mères, en l'enveloppant de ces tristes langes bien incapables de le mettre à couvert des injures d'une saison rigoureuse, en le couchant dans une crèche qui fut son premier berceau ? Que se passait-il dans votre cœur, quand le cruel Hérode cherchait à l'égorger sous vos yeux ? Que se passait-il lorsque, pour dérober ce cher enfant à une jalouse et sacrilège fureur, il vous a fallu fuir, pauvre, sans ressource, sans défense, dans une terre étrangère, bien loin, bien loin, dans un pays idolâtre ?

Enfin, finit l'exil avec ses horreurs et ses angoisses, mais les peines de Marie ne finissent pas. Elle retourne à Nazareth, et là ses douleurs deviennent chaque jour plus cuisantes. Elle vit seule avec son enfant, mais voyez quel est l'exercice de son âme tous les jours et à presque tous les instants du jour. Elle ne peut jeter les yeux sur



son fils sans sentir se rouvrir douloureusement la plaie que lui avait faite la révélation du vieillard Siméon. Cette tête sacrée, je la verrai, disait-elle, couronnée d'épines déchirantes ; ce visage, que les anges adorent, je le verrai meurtri par d'infâmes soufflets et souillé par de sacrilèges crachats. Cette bouche je la verrai abreuvée de fiel et de vinaigre ; ce corps auguste, je le verrai tout ensanglanté par une cruelle flagellation ; ces pieds sacrés, ces mains divines, je les verrai percés de clous et attachés à une croix !!!

Malgré ses soins assidus, elle perd son fils à l'âge de douze ans. Elle s'en aperçoit le soir, après une longue journée de marche ; elle le cherche, le demande à tout le monde, et personne ne peut lui en donner des nouvelles. Quel coup mortel pour cette tendre mère ! Quel flux de pensées, toutes plus déchirantes les unes que les autres, viennent alarmer son cœur ! Oubliant aussitôt le besoin du repos et de la nourriture, elle reprend la route de Jérusalem, sans craindre les dangers d'une course nocturne ; elle ne se donne pas un instant de relâche, cherchant partout, s'informant partout, sans qu'aucune lueur d'espérance vienne rassurer ses maternelles sollicitudes. Trois jours se passent dans ces inutiles recherches. O mon Dieu ! qu'ils durent paraître longs à cette tendre mère ! Je ne ferai pas ici le détail de ce qu'elle eut encore à souffrir pendant la vie publique de son fils, en apprenant, en voyant même de ses propres yeux, les contradictions, les rebuts, les mépris dont il était rassasié à tout moment, les calomnies atroces qu'on racontait pour le discréditer, les outrages dont on le chargeait jusqu'à le traiter d'imposteur, d'ennemi de Dieu, de blasphémateur, de suppôt



du démon ; les pièges qu'on lui tendait sans cesse et les complots déicides qu'on formait pour le faire mourir. Ces détails nous mèneraient trop loin. Passons immédiatement à la passion douloureuse de Jésus, qui est aussi la passion douloureuse de Marie.

La mort du Sauveur est arrêtée : il est trahi par un de ses amis, il est saisi, chargé de chaînes, traîné par les rues de Jérusalem, au milieu des huées d'une populace frémissante et furieuse ; ils le mènent devant des juges passionnés, qui ont déjà prononcé son arrêt de mort avant de l'avoir entendu. Aussitôt qu'il paraît devant eux, ils le condamnent comme un scélérat au dernier supplice et le livrent, pour le reste de la nuit, aux outrages et aux avanies d'un vil ramas de gens de néant. Marie suit comme elle peut Jésus dans ses stations douloureuses ou se fait rendre compte de ce qu'il souffre. Chaque coup porté sur la personne de son fils va retentir douloureusement dans le cœur de la mère. Enfin l'heure des persécuteurs et du prince des ténèbres est arrivée. Ses disciples ont pris la fuite, ses amis les plus intimes l'ont abandonné. Voyez-le entre des scélérats, comme le prophète l'avait prédit, chargé de chaînes comme un criminel public, le visage meurtri par les soufflets, souillé par les crachats et réduit lui-même à la plus profonde humiliation. Et sa mère le voit dans cet état, elle le voit traînant en outre péniblement une croix pesante, elle le voit dépouillé et couvert de blessures saignantes depuis les pieds jusqu'à la tête, elle le voit chanceler, tomber, relevé à coups de bâton. Mères qui m'écoutez, dites-nous ce que vous souffririez si vous voyiez traiter ainsi l'enfant que vous aimez ? Elle monte avec lui au lieu du supplice ; elle le voit étendre



sur la croix. Elle entend les coups de marteaux qui enfoncent les clous dans ses pieds et dans ses mains; elle voit s'élever la croix, et l'enfoncer violemment dans la fosse qui lui est préparée. Elle voit enfin son fils adorable suspendu par quatre énormes plaies entre le ciel et la terre, en proie aux plus cruelles tortures et baigné dans son sang. Plusieurs heures se passent pendant cet accablant spectacle. Enfin, elle voit mourir son fils, et elle est debout au pied du gibet où il expire! O mère, quel douloureux spectacle! A qui vous comparerai-je, s'écrie Jérémie, le prophète des lamentations? Votre douleur est un vaste océan rempli d'amertume. *Magna est velut mare contritua tua.*

Pourquoi faut-il que, par nos ingrattitudes, nous ayons contribué à augmenter les amertumes de notre mère et à enfoncer plus avant dans son cœur le glaive douloureux prédit par le vieillard Siméon? Toutes les fois que nous avons consenti au péché, cause des douleurs de Jésus-Christ, nous avons augmenté les douleurs de Marie (1). Ah! si nous voulons la consoler, bannissons le péché de nos cœurs; aimons Jésus-Christ.

Voyez à présent ce que veut dire, ce que signifie le nom de Marie. Voyez s'il mérite notre respect et notre amour. Le saint nom de Marie était autrefois en si grande vénération dans certains pays, qu'il était défendu aux femmes de le porter, comme il est défendu aux hommes

(1) Ne craignez-vous point que l'enfant ne vagisse de sa crèche, que la Vierge qui a enfanté ne vous regarde, que la mère du Seigneur ne vous voie?..... (Saint Jérôme à Sabinianus, diacre tombé. Lettre xciii).



de porter le nom de Jésus. On aurait craint de le profaner ! Alphonse IV, roi de Castille, étant sur le point d'épouser une jeune maure déclara qu'il ne l'accepterait pour épouse qu'à condition qu'elle ne prendrait point au baptême le nom de Marie. Casimir I^{er}, roi de Pologne, qui épousa Marie, fille du duc de Russie, exigea que la princesse changeât son nom en un autre, aucune femme ne devant s'appeler Marie, selon la coutume établie dans ce royaume. Cet usage ne subsiste plus ; c'est au contraire par amour pour la Mère de Dieu et pour se mettre sous sa protection d'une manière spéciale que tant de personnes parmi nous prennent aujourd'hui le nom de Marie. Saint Etienne, roi de Hongrie, non moins célèbre par sa tendre piété envers la Sainte Vierge que par les brillantes qualités qu'il porta sur le trône, avait un si profond respect pour le nom sacré de Marie qu'il n'osait même le prononcer, il la nommait ordinairement la grande Dame. Tous ses sujets, à son exemple, lui donnaient le même titre, et s'il arrivait qu'en leur présence on proferât le saint nom de Marie, tous à l'instant tombaient à genoux et s'inclinaient jusqu'à terre pour témoigner la vénération qu'ils avaient pour un nom si auguste.

Le bienheureux Hermann, au rapport de Sirius, prononçait au contraire très-souvent le saint nom de Marie et en ressentait des effets prodigieux. Quand il était seul, il se prosternait contre le pavé de sa cellule et, dans cette posture, il aimait à répéter sans cesse : Marie ! Marie !... L'un de ses amis, plein d'amour comme lui pour la Reine des cieux, l'ayant trouvé dans un de ces moments qu'il consacrait à honorer le nom de son aimable mère, fut surpris de voir qu'il restait si longtemps abîmé dans cette



espèce d'extase. Que faites-vous là ? lui-dit-il, et quels sentiments vous animent ? Je cueille, répondit Hermann, mais avec une consolation incroyable, les fruits délicieux du nom de Marie. Je le prononce et il me semble que toutes les fleurs, tous les parfums les plus exquis se réunissent autour de moi pour embaumer les airs, tandis qu'une certaine vertu que j'ignore remplit mon cœur d'une joie toute céleste. Je me délasse ici de tous mes travaux, j'oublie toutes les amertumes de la vie ; je voudrais, s'il était possible, ne sortir jamais de cette position, ne cesser jamais de répéter le saint nom de Marie.

Le grand saint avait raison, le saint nom de Marie emporte avec lui je ne sais quoi de suave et de consolant qui charme et ravit. Il ne parle qu'amour. Il ne s'abaisse vers nous que sur l'aile gracieuse de la clémence et du pardon. Il fait entendre un langage dont les sons ne peuvent se rendre. Voulez-vous un antidote à tous les maux de la vie ? Cherchez-le dans le nom de Marie ; dès que vous l'aurez placé sur vos lèvres, la pensée qui vous fatigue s'enfuira de votre âme et les vents brûlants qui allaient y faire gronder une tempête se calmeront sous la fraîche haleine de Marié.

Doux nom de Marie ! je t'invoquerai toujours comme un nom plein de charmes et d'attraits ; je t'aimerai jusqu'au dernier soupir comme un nom qui remplit l'âme d'une espérance infinie, d'un calme délicieux, d'une confiance indicible et sans bornes. Nom sacré de Marie ! fais à jamais ma force, ma consolation, tout mon esprit, toute ma richesse. C'est avec respect, avec actions de grâce, c'est l'âme pleine d'espérance et avec tout l'amour de mon cœur que je veux toujours te prononcer.



O Marie, je vous comprends maintenant : Vous êtes ma souveraine, je veux désormais être un sujet soumis ; vous êtes ma maîtresse, mon guide et ma lumière, je veux être votre serviteur fidèle, suivre vos leçons et marcher à la lumière de vos exemples. Dès à présent, je veux, par une sincère et prompte pénitence, faire amende honorable à votre cœur affligé par tant de péchés et m'appliquer à le consoler par l'imitation de vos vertus. Puissé-je, après vous avoir invoqué toute ma vie, prononcer au moment de ma mort votre nom délicieux, placer en lui toutes mes espérances et rendre le dernier soupir en le murmurant sur mes lèvres défaillantes, ce sera un gage assuré de mon bonheur éternel.

LE SACRÉ CŒUR DE MARIE

Par l'abbé Laden

Sanctificavit tabernaculum suum altissimus.

Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle.

(Ps. XLV.)

Que pensez-vous que puisse être ce tabernacle divin que Dieu a sanctifié d'une manière spéciale, et dont la gloire s'élève au-dessus de tous les temples, que les hommes ont pu ériger à Dieu sur la terre ? Sans nous écarter ici du véritable sens des Ecritures sacrées, interprétées par tous les Pères et tous les Docteurs de l'Eglise, il est facile de dire que le prophète royal ne voulait point parler de ce tabernacle matériel, tout rehaussé d'or et d'argent, au fond



du temple magnifique que le grand Salomon avait élevé à la gloire de Jéhova. Eclairé par les lumières de l'esprit prophétique, David apercevait dans le lointain des âges le cœur de cette bienheureuse créature que le Très-Haut devait sanctifier par sa présence réelle, et dans lequel il devait construire un sanctuaire dont celui de Jérusalem ne devait être qu'une figure bien imparfaite. C'est dans ce tabernacle vivant que devait brûler un feu qui ne s'éteindrait jamais ; c'est de ce tabernacle vivant que devait s'élever sans cesse l'encens le plus pur qui fût jamais monté vers le ciel ; là, devait s'offrir, nuit et jour, le sacrifice de louange, le méritoire holocauste ; là, devait se consumer à toute heure la plus agréable victime après celle du Calvaire ; là, devait être le véritable saint des saints, où l'éternel rendrait ses oracles, et où résiderait enfin la véritable arche d'alliance réellement sanctifiée par la présence du Très-Haut : *Sanctificavit tabernaculum suum altissimus.*

Il n'est donc rien de plus juste et de plus raisonnable que de rendre toute sorte d'honneurs à ce sanctuaire ineffable, qui est le sacré cœur de Marie. Et si c'est pour nous un devoir d'honorer le cœur sacré de Jésus, siège de toutes les affections et de tous les sentiments de l'Homme-Dieu, il convient aussi de rendre à celui de Marie un culte de vénération et d'amour, parce qu'après celui de Jésus-Christ, il est le tabernacle le plus parfait que la divinité ait jamais habité. Et c'est ce que je viens vous exposer, en vous faisant considérer le cœur de Marie sous les trois rapports qui peuvent mieux vous le faire connaître : 1^o en lui-même et dans ses perfections ; 2^o dans son union avec Dieu ; 3^o dans son amour pour nous.



1° *Cœur de Marie considéré en lui-même.* Il faut bien que le cœur de l'homme, en général, soit quelque chose de bien supérieur aux autres ouvrages sortis de la main de Dieu, puisqu'il nous témoigne lui-même, ce Dieu tout puissant, qu'il fut épris d'amour pour ce faible cœur, qu'il l'aime jusqu'à la jalousie, qu'il met sa gloire à en faire la conquête et à y régner. Ce qu'il nous demande en retour de tout ce qu'il a fait pour nous, c'est que nous l'aimions de tout notre cœur. Il s'abaisse même jusqu'au ton de la prière pour nous dire : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » *Fili, præbe cor tuum mihi!* Il promet de se montrer sans voile aux cœurs purs : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*, de ne mettre aucune borne à ses libéralités envers les cœurs droits, d'épancher sa miséricorde envers les cœurs tendres et compatissants. S'il s'indigne contre son peuple, c'est qu'Israël infidèle a détourné de lui son cœur ; s'il accorde son pardon, c'est au cœur contrit et humilié ; s'il fait entendre sa voix aux hommes, c'est à leur cœur qu'il s'adresse : *loquar ad cor ejus*. En un mot, car je ne pourrais citer ici toutes les écritures, Dieu a sans cesse les yeux attachés sur le cœur de l'homme, il en observe les mouvements, il ne voit, il n'estime dans tout que le cœur de l'homme : *Dominus autem intuetur cor*.

Mais si le cœur d'un simple mortel sur lequel Dieu a laissé tomber seulement quelques gouttes de ses grâces est pourtant si agréable à ses yeux, que doit-il en être du cœur de Marie, sur lequel le Tout-Puissant s'est plu à faire couler un fleuve de faveurs ? *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei!* Tous les autres cœurs sont infectés du péché originel et ont souillé le peu de beauté qui leur restait



par des fautes volontaires et personnelles; mais Marie a été conçue sans tache, et jamais il n'est arrivé à ce cœur généreux et magnanime de consentir à la plus légère faute qui pût empêcher les faveurs célestes de couler sur elle. Le Seigneur a vu revivre en elle toute la pureté, toute la beauté de la mère du genre humain, quand elle est sortie innocente et radieuse de ses mains. Oh! avec quel amour il dut contempler ce cœur sacré qu'aucune tache ne défigurait, que ne souillait aucun germe de passions et dont les inclinations étaient toutes saintes et les affections toutes célestes. Voilà bien la créature faite à son image, et dans laquelle, comme dans un miroir, viennent se refléter ses traits divins. Il repose sur elle un regard de complaisance, il la chérit d'une manière toute spéciale, parce qu'il la trouve d'une beauté dont n'est douée aucune autre créature : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*; puis, s'adressant à ses anges, il leur fait remarquer l'excellence de ce cœur. Voyez, leur dit-il, cette chaste colombe, elle est sans égale, elle est seule parfaite, elle est unique dans l'univers : *Una est columba mea, perfecta mea*. Les célestes habitants des pavillons éternels remarquent alors, admirent la beauté et l'excellence de leur future reine; dans la surprise et le ravissement qu'ils éprouvent, ils se demandent avec empressement : Quelle est donc cette admirable créature qui réunit à elle seule la perfection de toutes les autres, *quæ est ista quæ ascendit?* Ils comparent l'éclat dont elle brille, tantôt à la douce et bienfaisante lumière de l'astre des nuits : *pulchra est luna*; tantôt à la clarté de la plus brillante aurore : *quasi aurora consurgens*; tantôt à la splendeur du soleil : *electa ut sol*.



Et ce qu'il fut donné aux anges de voir et d'admirer, nous pouvons tous le contempler dans la vie de la Sainte Vierge. Quelle ne fut pas l'humilité de son cœur sacré ? Elle pouvait, certes, se vanter de la plus illustre naissance qu'on soit tenté d'ambitionner sur la terre : elle compte parmi ses aïeux une longue suite de rois les plus recommandables. Elle pouvait se glorifier d'avoir été élevée à la plus haute dignité où une créature soit capable de parvenir. Son esprit fut plus éclairé que celui des plus grands philosophes que la terre ait produits. Eh bien ! voyez-la, elle se condamne à une obscurité volontaire ; elle choisit pour époux un pauvre artisan ; elle se dévoue à toutes les humiliations inséparables d'une condition abjecte aux yeux des hommes. Observez toutes ses démarches, écoutez toutes ses paroles, étudiez son silence même, et vous verrez qu'elle est continuellement attentive à s'abaisser et à se confondre. Le Tout-Puissant lui envoie pour ambassadeur un archange chargé de négocier, pour ainsi dire, avec elle le grand œuvre de la Rédemption du genre humain ; le prince de la cour céleste lui annonce que Dieu l'a choisie entre toutes les femmes qui sont sur la terre pour être la Mère de son Fils, Dieu comme lui ; il la salue pleine de grâces, il l'élève au-dessus de toutes les reines et de toutes les impératrices ! Et Marie, tremblante, interdite, comme si elle craignait que le monde ne s'occupât seulement d'elle, se hâte de prendre le titre de servante. Appelée à être épouse du Saint-Esprit, mère du Fils de Dieu, elle se met au rang des esclaves : *Ecce ancilla Domini*. Sainte Elisabeth pousse des cris d'admiration à la vue des merveilles que sa seule présence opère ; elle la comble d'éloges, elle l'élève au-



dessus de toutes les grandeurs de la terre, et Marie ne voit en elle-même que néant et bassesse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (1).

Qu'il nous serait facile de vous faire admirer les grandeurs du sacré cœur de Marie, en vous parlant de sa manière d'apprécier à leur juste valeur les biens de la terre, de sa foi vive, de sa charité pour toutes les souffrances, de son courage à supporter les plus grandes épreuves de la vie, de sa constance héroïque, de son amour incomparable pour son Fils, et de tant d'autres qualités éminentes qui ont fait d'elle, non pas seulement une héroïne, mais une femme à part, tout exceptionnelle, une femme unique dans le monde. Mais ces détails nous mèneraient trop loin. Nous savons que ce cœur est le plus grand, le plus noble, le plus distingué qui soit sorti des mains de Dieu, après Jésus-Christ. Mais si ce cœur mérite nos hommages par les perfections dont il est orné, il ne les mérite pas moins par l'union intime qu'il a avec Dieu.

2^o *Union intime du cœur de Marie avec Dieu.* — Dieu avait résolu de toute éternité de sauver le monde par les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption de son Fils; et le mystère de l'Incarnation devait s'accomplir par l'opération du Saint-Esprit. C'est pour cela que de toute éternité aussi, Dieu avait résolu de créer une vierge pour être la mère de son Fils, l'épouse du Saint-Esprit et sa fille d'une manière toute spéciale. Marie est cette créature privilégiée que Dieu orna, dès l'instant de sa conception même, de tous les dons de la grâce et de la

(1) S. Luc, i, 48.



nature qui peuvent être départis à un simple mortel. Avant qu'elle eût vu le jour, on eût pu déjà l'appeler pleine de grâces, on eût pu dire que déjà le Seigneur était avec elle, la comblant de ses faveurs, l'ornant de ses dons les plus rares, et mettant, pour ainsi dire, tous ses soins à l'embellir. On eût pu ajouter que dès-lors elle était bénie entre toutes les femmes et qu'elle les surpassait toutes en beauté et en grandeur.

A sa naissance, Dieu la reçoit entre ses bras et ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui. Longtemps avant l'âge où les autres enfants sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend une voix douce et persuasive qui lui dit au fond de son cœur : Ecoute, ma fille, toi que j'ai choisie entre toutes les créatures pour te donner un nom, écoute et apprends quels sont mes desseins sur toi : *Audi filia et vide*. Oublie ta patrie, ton peuple, ta maison paternelle et les auteurs de tes jours : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui*. Ton roi, ton Dieu, celui que l'univers adore, est épris de ta beauté et demande ton cœur. Il veut y régner seul et serait blessé du moindre partage : *Et concupiscet rex decorem tuum*. Docile à cette tendre invitation, Marie s'arrache aux affections de la famille, elle s'élève au-dessus des sentiments de la nature, et, dans un âge où les autres jeunes personnes ne sont occupées qu'aux joies et aux amusements, Marie s'est déjà enfermée dans un temple. Là, enchaînée aux pieds des autels, par son amour filial, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel, et ne s'occupe qu'à plaire à son père.

C'est là, c'est dans ce cœur virginal que se célèbrent ces noces ineffables de l'épouse avec l'Esprit saint. Là



jeune fiancée est prête : elle est ornée de la pureté primitive et virginale ; elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, de toute une réunion de vertus qui lui forment sa robe nuptiale : *In vestitu deaurato circumdata varietate*. Et bientôt le Saint-Esprit descend en elle, et vient y accomplir le prodige attendu depuis quarante siècles, le mystère incompréhensible aux anges mêmes : il s'unit à elle d'une manière inusitée, et lui donne un titre et des droits auxquels il ne semblait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. La majesté divine l'investit de toute part, et la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre : *Virtus Altissimi obrumbrabit tibi*. Il l'avait déjà mille fois visitée de sa grâce, comme il visite toutes les âmes pieuses et dociles ; mais cette fois il revient à elle d'une manière nouvelle et extraordinaire : *Spiritus sanctus superveniet in te*. Il la remplit, pour ainsi dire, de sa plénitude, il féconde par un prodige inouï son chaste sein, et lui fait produire le fruit sacré annoncé dès l'origine du monde. Or, si le Saint-Esprit, pour s'être communiqué aux apôtres sous la forme de langue de feu, en a fait des hommes nouveaux, qu'a-t-il dû faire en Marie ?

Et c'est ici que le cœur sacré de Marie fut surtout uni à Dieu d'une manière ineffable, inénarrable. D'autres cœurs, purs et généreux, ont pu appeler, quoique dans un sens moins exact, Dieu leur père ; d'autres vierges, dans un sens moins élevé et moins rigoureux, ont pu s'appeler épouses du Saint-Esprit ; mais quelle autre que Marie a jamais été nommée la Mère de Dieu ? Quelle autre a conçu dans son sein, enfanté et nourri de son lait le Fils de l'Éternel ? Et voyez quelle union, une vierge qui conçoit et donne en quelque sorte l'être à son créateur, et le



créateur devient pour ainsi dire l'ouvrage et la production de sa créature ! Marie donne à un Dieu ce qu'il n'avait pas auparavant ! Celui qui donne tout à ses créatures et ne reçoit rien d'elles, a pu recevoir la vie même de Marie ! Celui qui a pu faire d'une seule parole tout ce qui existe, a pu être produit, selon son être humain et sa chair, par cette fille de Juda ! Celui qui donne la nourriture et l'accroissement à toute créature a été nourri et s'est créé de la substance de Marie, il a été porté dans ses bras ! Celui qui soutient l'univers d'une de ses mains, le Verbe divin qui dans le ciel ne dépend point du Père, dont il est produit, a voulu dépendre, sur la terre, de la mère en qui il s'est incarné ! Celui qui a commandé aux princes et aux peuples de la terre a rendu à la Vierge de Nazareth des honneurs et une obéissance légitimes, il s'est soumis à son pouvoir : *Et erat subditus illis.*

Comprenez donc, si vous le pouvez, quelle influence de grâces a dû recevoir le saint cœur de Marie de ces communications intimes, de ces rapports avec la Divinité. Comme ses pensées, ses sentiments durent se diviniser pendant les neuf mois que le Verbe éternel anima son sein virginal ! Quel feu dut y allumer ce soleil enfermé si longtemps et qui ne laissait encore échapper aucun rayon au dehors ! Quelles émotions ce cœur dut ensuite éprouver lorsque la bienheureuse mère tenait entre ses bras le divin enfant, collé contre ce même sein dont il suçait évidemment le lait et dans lequel il ne cessait en même temps de verser un autre lait encore plus doux et plus pur ! Et de quelle sainteté ce cœur ne se remplit-il pas pendant les trente années de commerce non interrompu de communications, d'épanchements mutuels et



journaliers entre le fils et la mère ! Enfin, pour tout dire en un mot, quel dut être ce cœur, dont les sentiments répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois personnes divines, et furent dignes en tout de la fille, de l'épouse et de la mère d'un Dieu.

3° *Amour du saint cœur de Marie pour nous.* — Sans doute que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent du sacré cœur de Marie serait plus que suffisant pour mériter notre culte et nos affections ; mais ce qui doit surtout nous le rendre cher et vénérable, c'est l'amour ardent dont il est animé pour nous. Cet amour surpasse autant tout amour connu que la dignité de cette admirable Vierge l'emporte sur tout ce que nous connaissons de grandeur sur la terre. Ce n'est pas seulement un amour tendre, ardent, généreux, héroïque, c'est encore, laissez-moi vous le dire, un amour excessif qui n'a pas d'analogue et qui semble passer toutes les bornes. En voici la preuve :

Lorsque le Saint-Esprit veut nous faire comprendre, autant qu'une intelligence finie est capable de le faire, l'amour immense, infini du Père éternel pour les hommes, il ne croit pas employer de plus fortes expressions qu'en disant : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a livré son Fils unique pour le sauver : *Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* » C'est là ce que le grand apôtre appelle l'excès de la charité de Dieu pour les hommes : *Propter nimiam suam charitatem quâ dilexit nos.* Eh bien ! voilà aussi ce qui peut nous donner la plus haute idée de l'amour du saint cœur de Marie pour nous. Elle, aussi, avait un fils, un fils unique, un fils qu'elle aimait comme jamais aucune mère n'aima le plus aimable enfant, un fils qui était son trésor, sa vie,



et que dis-je, sa vie? pour lequel elle aurait sacrifié mille vies, si elle les avait eues. Eh bien ! ce fils chéri, ce fils incomparable, elle l'offre pour notre salut, elle le livre, cet admirable fruit de ses entrailles, pour la rédemption du monde : *Sic dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*. Elle s'est donc associée à l'amour sans bornes du Père céleste, avec cette différence que ce grand sacrifice n'a pu coûter de douleurs au Père éternel qui est essentiellement impassible, mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde à la plus tendre et à la plus sensible des mères, que nous ne trouverons jamais d'expressions pour donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré, martyre qui ne commença pas sur le Calvaire, mais au moment même où elle reçut la visite de l'ange. Quant il lui eut annoncé qu'elle aurait un fils nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, elle comprit tout ce que ce nom signifiait, et qu'elle était appelée à mettre au monde la victime du genre humain. Ce fut surtout au jour de la présentation de Jésus au temple que ce mystère lui fut spécialement annoncé, quand le vieillard Siméon lui dit en lui remettant son fils : Et vous, jeune mère, un glaive de douleurs doit percer de part en part votre cœur. Oh ! alors, tout lui fut montré comme dans un miroir ; les rebuts, les misères, les calomnies, les trahisons, les souffrances, les épines, les clous et la croix, et elle accepta tout pour notre rédemption. Dès-lors, il n'y eut plus de joie pour elle, et il ne pouvait plus y en avoir. Pendant tout le temps qu'elle porta le divin enfant entre ses bras, qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice ; elle ne put écarter de son esprit ces affreuses images



du jardin des Oliviers, du Prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourments. S'il tendait vers elle ses mains suppliantes, elle croyait déjà les voir chargées des chaînes dont elles devaient un jour être meurtries, ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards, ou sollicitait de douces caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation, ses yeux, éteints et mourants, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps déchiré et ne formant plus qu'une plaie : c'était un supplice de tous les instants, que tout renouvelait et que son amour pour nous faisait seul supporter. A mesure qu'il grandissait, sur quoi devaient rouler les longs entretiens qu'elle avait avec Jésus, sinon sur cette Passion douloureuse dont il ne cessa de parler ensuite à ses disciples, et qui fut l'objet constant de toutes ses pensées? Or, quels entretiens pour une mère! quelle blessure faisaient-ils saigner dans son cœur?

Mais ce fut surtout sur le Calvaire que le cœur de Marie nous témoigna son amour. Ici, quel lugubre et douloureux spectacle vient s'offrir à notre vue! Jésus est condamné à une mort douloureuse et infamante; déjà meurtri et tout déchiré par les verges de la flagellation, épuisé de fatigue et accablé par tous les mauvais traitements qu'il a subis, épuisé de sang et de force, chargé d'une pesante croix, sous laquelle il succombe, il est plutôt traîné que conduit au lieu du supplice. Les pieuses femmes, qui connaissent son innocence et le voient réduit à une affreuse extrémité, ne peuvent retenir leurs gémissements et remplissent l'air de leurs cris lamentables :



Plangebant et lamentabantur eum. Où est la mère? Est-elle allée ensevelir dans les ténèbres sa profonde et intolérable douleur? Est-elle restée mourante et désolée dans sa demeure? Non; la tendresse de son cœur pour nous demande d'elle plus de courage, et elle l'aura. Elle est auprès de l'auguste victime, elle gravit péniblement, à ses côtés, la montagne du Calvaire, et l'Évangile ne dit pas qu'elle pleure. Ah! non, elle veut réserver toutes ses forces pour le sacrifice; elle voit dépouiller son fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés les clous qui percent ses pieds et ses mains; elle voit son sang ruisseler de toute part; elle entend ses sanglots, ses soupirs à travers le bruit de la rage et des injures de ses barbares ennemis; mais elle sait que notre salut dépend de ses douleurs, et elle se tait. Sans doute elle souffre horriblement. J'en appelle ici au témoignage des mères qui m'entendent et qui peuvent seules comprendre ce que souffre une mère en voyant massacrer sous ses yeux son fils unique. Cette douleur est un poids affreux sur sa poitrine qui l'opprime et la serre si vivement qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots. Mais Marie est obligée d'offrir avec le Père éternel leur fils pour les péchés du monde, et elle surmonte pour cela toutes ses angoisses. Ce n'est pas de loin comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur qu'elle assiste à un spectacle aussi déchirant pour elle: *Stabant omnes noti ejus a longe, et mulieres.* Non, elle est au pied de la croix, au milieu même des hideux appareils du supplice, parmi les bourreaux et les soldats, si près de son fils expirant qu'aucune de ses souffrances ne peut lui échapper: *Juxta crucem.* Voilà jusqu'où le cœur de Marie a aimé, voilà où elle



est devenue notre mère, voilà le moment solennel où elle nous a enfantés dans l'excès de la plus inconcevable douleur, remplissant dans toute son étendue la prédiction faite à la première femme : *In dolore paries*. Nous lui avons coûté cher, voilà pourquoi elle nous aime beaucoup.

C'est depuis ce moment là que Marie est devenue véritablement notre mère, et parce qu'elle nous a enfantés, et parce que Jésus-Christ nous a tous donné à elle pour enfants dans la personne de Saint-Jean (1). Et comme elle

(1) *Femme, voilà votre Fils*, lui a dit le Seigneur en désignant Jean.

« Qu'ils sont simples, qu'il sont petits ces esprits qui s'étonnent, qui regrettent que le Fils de Dieu n'ait pas, sur la croix, appelé Marie « mère, » mais « femme ! » Ah ! si Jésus-Christ, dans une circonstance si solennelle, avait appelé Marie « mère, » il aurait manifesté un sentiment pieux ; en l'appelant « femme, » il nous a révélé de grands mystères. S'il l'avait appelée « mère, » il l'aurait profondément émue ; en l'appelant « femme, » il l'a élevée à la plus haute grandeur. S'il l'avait appelée « mère, » Marie ne serait que sa mère ; en l'appelant « femme, » et en lui donnant Jean pour fils, il en a fait la femme mère de l'univers, mère de l'Eglise. S'il l'avait appelée « mère, » il ne se serait montré que fils ; en l'appelant « femme, » il s'est déclaré lui-même rédempteur. S'il l'avait appelée « mère, » il aurait parlé en homme ; en l'appelant « femme, » il a parlé en Dieu.

« Car, en l'appelant « femme, » c'est comme si Jésus-Christ eût dit à Marie : « O Marie ! vous êtes la femme bienheureuse, la femme puissante qui, en vous immolant en moi et avec moi, en partageant mes humiliations et mes douleurs, écrasez en moi et par moi la tête de l'ancien serpent, et qui, en moi aussi et par moi, devenez la mère féconde de la race



a dans le ciel une toute puissance suppliante, suivant la noble expression d'un docteur, comme elle connaît nos misères, qu'elle en est vivement touchée, et qu'elle a le pouvoir de nous soulager, voilà ce qui doit nous rendre son sacré cœur cher et vénérable.

Que nous reste-t-il donc à faire, chrétiens, sinon d'aller nous prosterner tous avec confiance devant le cœur sacré de Marie, pour y demander toutes les grâces dont nous avons besoin? Oui, venez tous à Marie, venez-y, justes de la terre, et sa pureté sera votre modèle, et sa bonté sera le plus ferme appui de votre confiance; venez-y, pécheurs, et vous y trouverez votre refuge, votre avocate, votre puissante médiatrice auprès de Dieu. Ayez confiance en ce cœur, qui que vous soyez, c'est le plus tendre, le plus dévoué, le plus compatissant de tous les cœurs; il vous aimera, il fera votre joie sur la terre et vous préparera le bonheur du ciel.

sainte de mes disciples, de mon Eglise. Et voilà, dans la personne de Jean, le type de ses enfants de bénédiction qui, en naissant de mon sang, de mes souffrances et de ma mort, naissent aussi de vous, parce que vous êtes ma mère, parce que je suis né de vous; et c'est de vous que commence cette race sainte dont je suis le père : *Ecce filius tuus.* »

(*Les Femmes de l'Evangile*, homélies; Marie, au pied de la Croix, par le R. P. Ventura. Deuxième édition, tome II, pages 11-12, chez Auguste Vaton, rue du Bac, 50, à Paris.)



MARIE REFUGE DU PÉCHEUR

Par le R. P. Humphry

*In Bethsurâ ramanserunt aliqui, ex his qui
reliquerant legem et præcepta Dei.*

Parmi ceux qui avaient abandonné les préceptes du Seigneur, il y en eut qui restèrent à Bethsura (1).

(Ces paroles sont tirées du 1^{er} Livre de
Macchabées. — Chap. 10, v. 14).

Ce fut une pensée généreuse et d'une haute moralité que celle qui, chez les peuples anciens, ouvrit aux coupables un asile où le glaive de leurs ennemis ne put aller les frapper. Si ces lieux protecteurs abritaient quelquefois les crimes les plus audacieux, cet inconvénient était bien grandement balancé par de précieux avantages. Ils rappelaient aux hommes la suprématie du Tout-Puissant et ils apprenaient à respecter tout ce que la main de la Religion bénit et consacre. Alors, ils faisaient apparaître Dieu sous le plus beau et le plus cher de ses attributs, la clémence et la miséricorde. Ils disposaient la justice humaine à l'indulgence; ils défendaient le faible contre le fort, l'innocent contre le méchant, l'opprimé contre son oppresseur, et cette immense population d'esclaves, ab-

(1) C'était une citadelle où se réfugiaient certains coupables et où la loi ne pouvait les atteindre.



franchis plus tard par le Christianisme, des cruautés de maîtres inhumains.

Chez les Grecs et chez les Romains, ces asiles, ces lieux protecteurs étaient des temples, des autels ou des sanctuaires. Chez les Hébreux, c'étaient des villes entières qui y étaient consacrées ; et il y en avait en grand nombre, puisque dans le seul partage qui fut fait aux Lévites, il s'en rencontra jusqu'à quatre.

Tous ces lieux ont disparu. La justice des hommes est aujourd'hui sans entraves, et des lois qui nous défendent sévèrement de nous venger exercent contre nous d'implacables vengeances.

La justice divine n'a pas cru devoir vous priver d'un abri protecteur ; elle a élevé un lieu de refuge où nul coupable ne se verra refuser l'abri qu'il y viendra demander ; elle a institué une protectrice que jamais il n'invoquera en vain ; quel est-ce lieu ? C'est celui que l'Eglise appelle le Refuge du pécheur ; quelle est cette protectrice ? c'est celle qu'elle a si justement nommée arche d'alliance, consolatrice des affligés, secours des chrétiens.

Je vous ferai connaître ce refuge, que vous devez chercher ici bas contre le péché ; cette protectrice dont la divine miséricorde nous a dotés. Sachons apprécier les inestimables bienfaits dont cette Vierge adorable est pour nous la source. Proclamons-les assez haut pour qu'ils parviennent aux oreilles de tous les pécheurs, car Jésus-Christ a dit : J'ouvre ma porte à tous ceux qui ont recours à moi.

Est-il bien vrai, que les ennemis de Dieu inspirent un tendre intérêt à sa mère ? Peut-on croire, sans tomber dans une pieuse illusion, que la plus parfaite des créa-



tures soit le refuge et la patronne du pécheur ? Si quelqu'un pouvait en douter, nous l'engagerions à venir s'en convaincre en entrant avec nous dans le cœur de Marie. Il ne l'aurait pas longtemps étudié, sans connaître la haute convenance de la mission qu'elle a reçue de guider, de protéger, de sauver les pécheurs. Oui, cette mission lui convenait admirablement parce qu'elle porte un cœur innocent et pur, un cœur qui a souffert, un cœur de mère, un cœur d'apôtre. Vous êtes toute belle, dit l'Esprit-Saint à Marie dans un chaste cantique, vous êtes toute belle, c'est-à-dire, que vous êtes l'innocence, la pureté, la vertu, dans un degré de supériorité dont nul mortel n'approchera jamais.

La voilà donc, cette femme incomparable assise toute rayonnante de sainteté sur le premier degré de l'échelle des êtres. Sur le dernier degré, j'aperçois un pécheur atteint de cette hideuse difformité du monde moral, qu'on appelle le péché, et je me dis alors : quelle incommensurable distance entre ce malheureux et Marie si belle, si pure ! Comment se flatter que cette beauté céleste éprouvera quelque attrait pour ce malheureux défiguré par la lèpre dont il est couvert ! Eh bien ! c'est elle, cependant, qui va descendre du ciel pour laver, de ses mains plus pures que l'ivoire, ses plaies hideuses. Eh ! chrétiens, n'en soyez pas surpris. Voici l'explication de ce mystère. Rien n'égale l'horreur que Marie porte au péché ; il fait un si prodigieux contraste avec son innocence ! Mais comme Jésus-Christ, elle fait une judicieuse distinction entre l'homme et son crime, entre le malade et la maladie qui le consume. Rien n'égale son horreur pour le péché. Mais, parce qu'elle fut et a toujours été innocente et pure, c'é-



tait à elle qu'il appartenait de traiter et de guérir les infirmités spirituelles des hommes, parce qu'elle a pu toujours les approcher sans crainte et sans découragement.

D'où nous vient cette incurie que nous ressentons pour les infirmités morales de nos frères ? C'est pour l'une de ces deux causes : c'est qu'elles flattent nos propres passions, ou que nous craignons au contraire d'en être atteints nous-mêmes. Ainsi, l'abandon dans lequel nous laissons nos frères coupables à sa source dans le sentiment de notre fragilité ou dans les mauvais penchants de notre nature.

Eh bien ! quel péril pourrait courir la sainte mère de Dieu ? Qu'aurait-elle à craindre de la contagion ? Le regard affectueux qu'elle abaisse sur nous, pauvres pécheurs, est comme le rayon de lumière que le soleil lance sur la fange, sans qu'il lui en reste aucune souillure. Elle n'a pu ressentir qu'une pitié bienveillante pour les êtres les plus malheureux de la terre. Et d'ailleurs, la Providence voulant élever ici-bas un refuge pour les criminels de lèse-majesté divine, Marie n'était-elle pas la seule créature placée dans des conditions de bonté et d'innocence nécessaires pour réaliser ce dessein. Car, qu'est-ce qu'un lieu de refuge ? N'est-ce pas celui qui met à couvert des périls contre lesquels on lui demande un asile. Pour un naufragé, le lieu de refuge, c'est le port ; le lieu de refuge pour un proscrit, c'est la terre paisible de l'hospitalité ; pour un ami désolé, c'est l'âme sereine d'un ami chrétien ; pour un enfant, c'est le sein de sa mère ; et pour un pécheur, le sein de celle qui n'a jamais péché.

Une autre cause de la bienfaisance de Marie pour le pécheur, c'est qu'autrefois son cœur a beaucoup souffert.



Qu'est-ce qu'un pécheur? Si je demandais cela au monde, il me dirait : « Un pécheur, c'est ce négociant
« dont la fraude et l'injustice furent les compagnes les
« plus fidèles; mais il est placé aujourd'hui dans une
« opulence dont l'éclat en fait oublier la source; il fut
« coupable, mais il est riche. Un pécheur, c'est un écri-
« vain d'un talent équivoque, dont la plume a trafiqué
« du scandale de nos mœurs. Cet homme a remué bien
« de la fange; mais s'il a perverti les cœurs, il s'est acquis
« une belle fortune: que lui importe maintenant d'avoir
« été un corrupteur cupide, il est riche. Un pécheur c'est
« ce jeune homme qui, dès son entrée dans le monde, a
« fait bon marché de ses mœurs, de son innocence, et a
« cruellement trompé les espérances de sa mère; mais il
« jouit de tous les plaisirs du monde: écoutez les éclats
« de cette joie bruyante. Doutez-vous qu'il soit heu-
« reux? » Oui, j'en doute; oui, je me refuse à le croire.
Oui, le monde se trompe, ou, ce qui est probable, il veut nous tromper. Qu'est-ce donc qu'un pécheur? Je vais vous le dire. Un pécheur, c'est un homme malheureux; car on peut chanter et rire, mais nous savons ce qui se passe dans le secret des cœurs. Nous savons qu'il y a les hypocrites de la joie, comme il y a les hypocrites de la vertu. Pour s'étourdir et nous faire illusion, on chante à tue-tête sa joie factice; on promène avec fracas le spectacle de son prétendu bonheur. Mais ne voyez-vous pas que tous ces hommes sont travestis. Oh! pour les démasquer, nous avons à leur opposer des témoignages d'un autre poids. La raison dit: tout être hors de la loi souffre et gémit. Or, un cœur coupable s'est arraché à la loi essentielle qui est Dieu, donc il n'est pas heureux. La foi dit qu'il n'y a



pas de paix pour le pécheur et pour l'impie. *Non est pax iniquis*. Et l'expérience, que dit-elle? N'avons-nous pas la voix des cœurs coupables? Ne les entendez-vous pas au tribunal de Dieu avouer qu'ils se sont lassés dans la voie de l'iniquité : *Lassati sumus in viâ iniquitatis*; avec leur couronne de fleurs, ils marchaient dans un chemin semé d'épines.

Voilà ce que nous savons. Les pécheurs sont donc des hommes malheureux. Eh bien ! voici ce qu'il leur faut : l'intérêt et la bienveillance de Marie. Celui qui n'a pas souffert, dit l'Écriture, que sait-il? Il ne sait rien, en comparaison de ce qu'il saurait si l'adversité l'avait instruit. La souffrance met en jeu les facultés intellectuelles et sensibles; elle donne à celui dont le navire est battu par les vagues de la tribulation des connaissances que ne soupçonne pas même celui qui n'a jamais quitté le port où la prospérité l'abritait.

Et quels sont de ces enseignements les plus utiles et les plus féconds? N'est-ce pas de savoir apprécier les souffrances d'autrui et de savoir y compatir? Doit-on alors être surpris que la mère du Christ, cette femme de douleur, s'associe aux infortunés de la terre! Comment ne pas comprendre qu'il n'est pas de douleurs plus déchirantes que celles du pécheur, et qu'alors nul autre ne saurait davantage émouvoir ses entrailles? Est-il un homme qui souffre, dit Jésus-Christ, sans que j'en ressentente l'atteinte? Est-il un cœur blessé par le trait du scandale, dont la blessure ne déchire aussi mon cœur?

Sur la route de Jérusalem à Jéricho, un malheureux jeune homme est tombé sous les coups de malfaiteurs qui l'ont cruellement frappé. Il est là, sur le chemin et cou-



vert de blessures dangereuses. Vous passez, mondains indifférents, et vous passez sans amour, sans donner un regard à votre frère expirant; mais voici la pieuse et charitable Samaritaine; un sublime instinct lui découvre cet infortuné. Elle s'approche: elle verse dans ses plaies l'huile et le vin, et opère le traitement de cet infortuné. Sa guérison prompte et instantanée, ou lente et progressive, sera l'œuvre de son dévouement et de sa charité. Eh! c'est que, partout où elle rencontre la souffrance, c'est une main qui l'entraîne pour aller la soulager, c'est une voix dont son cœur est le plaintif écho. C'est le modèle de ces héroïnes dont le dévouement et l'abnégation ici-bas sont le salut des malades. Marie s'est faite aussi le refuge et le secours des plus grands malades ici-bas, c'est-à-dire des pécheurs; et selon saint Basile, son sein maternel est un hospice ouvert aux infirmités morales de tous les chrétiens.

Voulez-vous encore mieux comprendre pourquoi c'est à Marie qu'il appartient d'être le refuge des pécheurs? Transportez-vous un instant sur le Calvaire, au moment suprême où Jésus-Christ consomme l'œuvre de notre rédemption. Quelle est cette femme que j'aperçois silencieuse au pied de la croix? C'est sa mère. Que vient-elle faire si près de l'autel où l'on égorge son fils? Elle vient recevoir une mission auprès des hommes.

Jésus-Christ vient d'expirer, embrassant d'un dernier regard tous ses frères, en leur représentant l'apôtre bien-aimé placé auprès de Marie: « Femme, dit-il à Marie, « que cet homme et tous ses semblables soient désormais « vos enfants; dilatez vos entrailles, divine Mère, pour « recevoir la grande famille des mortels. Partout où dé-



« sormais se rencontrera une créature humaine, dans
 « elle vous devrez voir un de vos enfants. » Personne
 n'est exclu dans ce sein fécond ; car, en donnant cette
 mission, Jésus-Christ n'a pas consulté le mérite des hom-
 mes, mais leurs besoins. Dans ces circonstances, Marie
 aurait pu dire : « Eh ! Seigneur, à quels enfants me for-
 « cez-vous d'ouvrir mon sein ! Cet homme est un orgueil-
 « leux, un superbe ! Celui-ci est un libertin ! Mais quoi !
 « en voici qui sont des impies, des blasphémateurs, des
 « mécréants, des persécuteurs de votre Eglise. » Voilà ce
 qu'elle aurait pu dire. Cependant, ces réclamations n'eus-
 sent accès ni dans son cœur ni sur ses lèvres ; au contraire,
 elle eut un redoublement de tendresse. Car, quel est dans
 la famille l'enfant qui a le plus besoin d'affection, de
 sollicitude, de soin, d'attentions délicates ? N'est-ce pas le
 plus infirme et le plus malheureux ? N'est-ce pas celui
 que des vices de constitution exposent à ne pas trouver sa
 place au banquet du bonheur ? N'est-ce pas celui dont
 l'inconduite met l'âme et le salut en péril ? Eh bien ! voilà
 celui pour lequel on oublie les plaisirs du monde, au
 chevet duquel on veille, quand les autres reposent ; pour
 lequel on se prive, on se sacrifie, on verse des pleurs, on
 répand aux pieds des autels les larmes et les prières. Et
 voilà pourquoi les pécheurs sont si chers à Marie : C'est
 qu'elle est mère, et que de tous ses enfants ils sont les
 plus à plaindre et les plus exposés.

Mais je veux dire plus encore ; j'ose même avancer qu'à
 titre de mère, Marie ne voit personne sur la terre qui soit
 plus digne de son intérêt que le pécheur.

Quels sont l'office et la fonction principale de la mater-
 nité ? c'est sans doute de mettre une créature au monde,



de donner la vie ; mais quelle vie peut donner aux hommes la mère du Rédempteur ? Ce n'est pas la vie naturelle, puisque son sein n'a jamais porté d'autre fruit que Jésus Notre-Seigneur, le Verbe incarné ; c'est donc la vie spirituelle, la vie surnaturelle de l'âme. Or, à qui vient-elle donner cette vie, si ce n'est à ceux qui ne l'ont pas encore reçue ou à ceux qui l'ont étouffée dans leur cœur ? Venez donc, pécheurs, venez implorer celle qui a pour mission de vous enfanter dans la vie véritable. Vos frères admirent peut-être dans vos traits la fraîcheur de la vie ; eh bien ! c'est une illusion. A des yeux plus clairvoyants, vous êtes morts. La partie spirituelle de votre être, la plus précieuse, la plus importante, est aussi étrangère à la vie que l'être l'est au néant, la vérité à l'erreur, les ténèbres à la lumière.

Venez donc prendre une nouvelle naissance. Voici la mère du pécheur, celle qui doit remplir envers vous le principal devoir. Voici les vivifiantes entrailles où vous devez recouvrer la vie. Et c'est ainsi que se réalise cet acte merveilleux à l'intelligence duquel ne put arriver ce docteur qui vint consulter Jésus-Christ. *Quomodo potest homo in ventrem matris sue introire, et renasci ?* Comment un homme peut-il rentrer dans le sein de sa mère pour renaître une seconde fois (Joan., III, 4) ?

Voilà donc Marie spécialement dévouée aux intérêts des pécheurs comme étant plus spécialement leur mère ; mais n'oubliez pas qu'elle est, dans un sens plus rigoureux, la mère de Jésus-Christ. Elle est donc tout à la fois la mère d'enfants qui sont tous pécheurs et d'un fils qui n'a jamais péché. Elle est mère de ces frères fratricides qui n'osent plus lever les yeux vers celui qu'ils ont outragé.



Or, à qui appartient-il de renverser la barrière qu'ont élevée entre des frères des inimitiés cruelles? Qui renouera les liens qui ont été brisés entre les enfants d'une même famille? N'est-ce pas la mère? Et pour obéir aux devoirs de la maternité, ne faut-il pas qu'elle traite, qu'elle converse, qu'elle se mêle avec les pécheurs, plénipotentiaire et fondée de pouvoirs de son fils, pour réduire les sujets révoltés? Elle exerce sans interruption la mission de réconciliation dont elle est investie. Elle va auprès de Jésus-Christ solliciter les stipulations de paix, puis elle descend aussitôt pour les faire souscrire aux hommes. Jésus-Christ lui abandonne une de ses mains désarmées, et c'est elle qui la place dans la main tremblante du pécheur.

De cette pensée naît une dernière réflexion à l'aide de laquelle vous reconnaîtrez encore la mission de Marie: c'est qu'elle porte un cœur d'apôtre.

Quel est le but et la mission de l'apostolat? N'est-ce pas de conduire les hommes au Ciel? N'est-ce pas, en un mot, de soutenir et de sauver le pécheur?

Jésus-Christ fut donc un apôtre, le prince, l'inspirateur et le modèle de tous les apôtres. Sa vie et sa mort ne furent autre chose que l'annonce de son bienfaisant ministère. Dès son premier pas dans la vie publique, dès son entrée dans la carrière apostolique, il avait spécifié nettement le caractère de sa mission; je ne suis pas venu, dit-il, pour les justes, mais pour les pécheurs. Eh bien! cette mission étant la sienne, la plus grande et la plus importante à ses yeux et la plus chère à son cœur, il a voulu la partager avec celles qu'il a le plus aimées sur la terre. son épouse et sa mère, l'Eglise et Marie; l'une, apostolat



visible dans la personne de ses prêtres, pour instruire, pour attaquer ouvertement le pécheur; l'autre, apostolat invisible et céleste, pour l'assiéger au-dedans, car toutes deux ne séparent jamais leur action. Toutes deux; elles ont étudié sur le Calvaire l'importance de leur mission et l'excellence de leur ministère. Toutes deux, elles ont reçu leurs délégations dans les termes les plus clairs, les plus formels et les plus impératifs. A l'une : « Ainsi que mon père m'a envoyée, je vous envoie à la terre. » — « Voici vos enfants, soyez leur mère. » — Toutes deux, elles ont reçu leurs fonctions avec la même plénitude d'autorité, sous la foi des mêmes garanties et des mêmes promesses : Allez, courageux et bien-aimés missionnaires; allez, car je suis avec vous pour l'accomplissement de votre œuvre.

Toutes deux, enfin, elles ont le même intérêt à seconder celui qui les envoie, car les triomphes de l'époux sont la gloire de l'épouse, et les succès d'un fils sont la joie de la mère. Elles se sont donc lancées toutes deux dans la carrière et, depuis dix-huit siècles, le ciel et la terre admirent les prodiges de leur zèle. Mais l'Eglise étant ici-bas dans le temps de ses épreuves et portant le deuil de son époux, les moyens d'apostolat se ressentent de l'infirmité de sa situation présente. Ses ressources, ce sont la prière, les larmes et la foi de quelques-uns de ses ministres. Quant à la mère, oh! l'heure du triomphe a commencé pour elle. Elle est couronnée aujourd'hui de son diadème éternel. Elle a la première place à côté de Jésus-Christ, dans la splendeur de la gloire : elle y règne, elle y domine, elle y excelle, et ses moyens d'apostolat empruntent de sa situation présente une incroyable puissance.

Pour assujettir les pécheurs, elle a ses anges qui sont



toujours là autour d'elle, et ce qu'elle ordonne, ils l'exécutent avec amour. Elle est la dépositaire de son fils, et ce qu'elle lui demande lui est à l'instant accordé. L'Eglise a les faveurs de son époux, car à sa prière il éclaire les esprits et les cœurs.

Elle a ce titre de mère de Dieu, pour ouvrir les âmes à la conscience. Elle a celui de Vierge immaculée pour les frapper de respect; celui de refuge des pécheurs, pour relever leur espoir abattu; elle a ce nom de Marie, dont la douceur exerce une attraction irrésistible sur les cœurs, pour encourager le pécheur à venir à elle; enfin, elle a des traits purs et célestes, et, quelquefois, elle s'en sert pour vaincre des cœurs rebelles. Il lui suffit alors de se montrer au pécheur, parée de ses charmes, et abaissant sur lui un de ses regards ineffables. Alors la victoire ne saurait être douteuse, et, avant qu'elle ait parlé, le pécheur a déjà tout compris.

Aussi, de quels prodigieux succès cette femme apostolique ne voit-elle pas couronner son œuvre?

De quelle coupe se sont épanchées ces salutaires amertumes par lesquelles les enivremens du monde ont cessé de plaire à tant de mondains? De quelles lèvres se sont échappées ces douces paroles et ces belles inspirations sous lesquelles les cœurs les plus durs se sont amollis? D'où vient que ces esprits légers et frondeurs sont absorbés aujourd'hui dans le calme et la méditation? D'où vient que ceux qui étaient plongés dans la fange du vice portent aujourd'hui sur leur front le rayon de la pureté de leur âme? D'où vient que ceux que nous appelions hier des morts ont aujourd'hui une exubérance de vie, et viennent témoigner aux pieds des autels de leurs bonnes résolu-



tions ? Ne le confessent-ils pas et ne le disent-ils pas bien hautement à tous ceux qui veulent l'entendre ?

Oui, dans chacun des bienfaits qu'ils ont reçus du Ciel, dans chacune des larmes de leur repentir, dans chacune des circonstances de leur conversion, ils ont reconnu la trace de ce nom béni dont on leur avait vanté le charme et la puissance. Ils sont les monuments des triomphes de Marie et les trophées de son apostolat. Ils se font gloire d'avoir été sa conquête. Ils invitent, du geste et de la voix, leurs amis encore révoltés contre la grâce à se laisser vaincre par celle sous le joug de laquelle il est glorieux de triompher.

Qu'ils viennent donc se ranger avec nous sous le bouclier de cette femme invincible, qui nous a tous vaincus et désarmés. Pour continuer vos conquêtes, divine Mère, car il vous reste encore bien des victoires à remporter, triomphez encore dans l'Eglise ; dissipez les erreurs qu'un rationalisme audacieux voudrait substituer à la pureté de ses croyances, rompez les entraves qui enchaînent le cœur de l'homme. Ecrasez, rompez les armes de la violence dans les mains de ces pouvoirs oppresseurs qui attendent encore à l'indépendance de son enseignement et aux droits de ses pontifes. Alors nous nous aimerons tous en Jésus-Christ et nous nous aimerons comme des frères. Triomphez enfin dans nos cœurs. Réprimez ces penchants qui nous entraînent. Brisez ces liens qui nous asservissent ; rendez-nous la paix et le bonheur avec la pureté et l'innocence. Arrachez jusqu'aux dernières racines du péché ; faites-y fleurir la vertu, et qu'en nous considérant, on trouve enfin en nous quelques traits de la beauté de notre mère !



LE CULTE DE MARIE

Par M. l'abbé De Saint-Arromand

I

Après l'image du Sauveur, la plus digne de nos respects, de notre vénération, est sans contredit celle de son auguste Mère, image empreinte de tout ce que la grâce divine peut donner de pureté, de tout ce que l'innocence a de plus touchant, la vertu de plus noble : pourvue des dons les plus précieux, elle fut le tabernacle de la divinité, l'instrument de l'œuvre la plus merveilleuse qui fut jamais accomplie sur la terre. Ange de paix et de consolation, on l'implore pour toute douleur et son nom seul est une source de bénédictions. Aussi a-t-elle toujours vécu dans le cœur des peuples comme une pensée de gloire et d'amour. Les générations qui l'ont précédée l'attendaient comme le gage des plus sublimes espérances, celles qui l'ont suivie l'ont bénie comme la source de grâces la plus féconde. Ainsi s'est accomplie cette prophétique parole qu'elle adressait à sa cousine Elisabeth : « Toutes les générations me proclameront bienheureuse (1). »

C'est de ce culte rendu à la Sainte Vierge que nous venons vous entretenir. A cette question se rattache le dé-

(1) S. Luc, 1, 48.



veloppement des vertus que nous aurons à vous décrire puisqu'elle en est le modèle. Dans la seconde partie nous vous parlerons des effets du culte de Marie. Examinons sa légitimité, et pour vous prouver la légitimité de ce culte, nous vous dirons son antiquité, son origine et ses titres. Vaste sujet, sans doute; mais nous ne dépasserons point les bornes prescrites. Votre intelligente piété suppléera facilement à ce que le temps ne nous permettra point de vous dire.

Le culte de la Sainte Vierge, comme celui de tous les saints qu'il surpasse en excellence, est un culte d'honneur qu'on lui rend à cause de l'éminence de ses vertus, des grâces supérieures dont elle est ornée, surtout à cause du titre de Mère de Dieu, dont seule, entre toutes les femmes, elle fut jugée digne. On ne l'adore point ainsi que l'hérésie le prétend, l'adoration est due à Dieu seul; mais, en la reconnaissant comme la plus pure et la plus sainte entre tous les saints, nous la vénérons aussi comme notre patronne, notre bienveillante médiatrice. Telle est la foi catholique, et cette foi n'est pas nouvelle. Elle remonte aux premiers jours du monde. Quand l'homme fut tombé par le péché, Dieu lui promit, dit la Genèse, qu'une nouvelle Ève viendrait régénérer la race déchue, lui rendre ses privilèges, son avenir... Dès-lors ce fut une tradition générale qu'une femme réparerait le mal que la femme avait fait. Et cette tradition semée, confirmée par les enfants d'Adam dans les contrées diverses qu'ils habitèrent, vécut toujours au sein des peuples avec les dogmes de la religion primitive, sous la tente des patriarches comme dans le temple des Juifs. C'est en Marie qu'ils montraient à leurs fils comme l'étoile de l'avenir, comme l'astre messager de



ces jours glorieux réservés au monde ; c'est en Marie qu'ils s'aluaient encore de leur lit de mort cette espérance lointaine, gage des promesses qui leur avaient été faites. C'est toujours la vierge victorieuse de l'antique serpent, sous une foule de symboles, de prodiges mystérieux : tantôt c'est un buisson ardent qui apparaît à Moïse, du sein duquel le Seigneur s'entretient avec lui, ou la toison de Gédéon qui se couvre d'une rosée céleste ; tantôt c'est la verge d'Aaron qui fleurit aux portes du tabernacle, ou la tige de Jessé, d'où naît, comme une fleur, le Messie. Ici, c'est une terre promise où coulent le lait et le miel ; là, c'est un tabernacle où le Seigneur a fixé sa demeure. Et de même que les grandes figures de l'Ancien Testament furent l'emblème du Sauveur, car dans Melchisédech nous voyons son sacerdoce, dans Abraham son titre de Père des croyants, dans Isaac son sacrifice, dans Job ses persécutions, dans Moïse son office de médiateur ; ainsi, les héroïnes d'Israël annoncent la Vierge sainte ; la fidélité de Sara, les victoires de Débora, la beauté d'Esther, le courage de la mère des Machabées, nous annoncent ses vertus, ses joies, ses douleurs, ses grâces et ses gloires divines. C'est la Mère du Rédempteur que célébrait David lorsqu'il chantait les doux embrassements de la miséricorde et de la justice, le pacte solennel que le Seigneur conclut avec lui, promettant un fils selon sa chair, de son sang, qui serait un jour le chef de son peuple et confirmerait à jamais son trône ; c'est sa pureté qu'il célébrait quand il chantait cette fille issue du sang royal, dont toute la beauté est intérieure ; c'est sa virginité et la naissance extraordinaire de son Fils qu'il célébrait encore quand il disait que sa naissance, non souillée comme celle des hommes, serait



pure comme la rosée de l'aurore. Plus explicite encore, Salomon se plaît à la peindre des traits les plus suaves ; il la voit s'élever parmi les filles de Juda, comme le lis parmi les épines. Elie, en prières sur le Carmel pour obtenir la fin d'une longue sécheresse, découvre la Vierge promise, sous la forme d'une nuée transparente qui s'élève du sein des eaux, et il bâtit un oratoire à la Reine future du ciel.

Entendez les prophètes. Leurs oracles sont un hymne à sa gloire, célébrant à l'envi ses privilèges et ses bienfaits. Isaïe promet à David un signe rassurant sur l'avenir de la Judée : Une vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel (1). Lève-toi donc, ô Jérusalem ! lève-toi dans ta beauté, la gloire du Seigneur a resplendi sur toi. Ne crains pas, ô fille de Sion, le roi vient à toi plein de douceur. Oh ! quelle est celle qui s'élève du désert comblée, comblée de délices, appuyée sur son bien-aimé... Étends, élargis tes tentes, ta race aura les nations pour héritage... Voici une création nouvelle, répète Jérémie, une femme enfantera un homme.

Ainsi, quand les prophètes annoncent le Désiré des na-

(1) Une vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, l'Admirable, le Conseiller, Dieu, Fort, Prince de la paix (Isaïe, VII, 14 ; IX, 6). Tous ces noms sont compris d'une certaine manière dans le nom de *Jésus* qui signifie salut ; car le mot *Emmanuel*, qui veut dire *Dieu avec nous*, désigne la cause du salut, qui est l'union de la nature divine et de la nature humaine, dans la personne du Fils de Dieu, qui a fait que Dieu était avec nous, et pour ainsi dire participant de notre nature (saint Thomas, *Somme théologique*, troisième partie, question xxxvii, article II).



tions, c'est toujours Marie qu'ils montrent comme l'aurore de ce soleil de justice qui doit éclairer le monde. Partout l'idée de la Vierge est mêlée à celle du Messie, elle en est inséparable. La promesse du Fils annonce et promet aussi la Mère. Et c'est de l'espérance de cette maternité que venait l'horreur pour le célibat. C'était cette espérance perdue que pleurait la fille de Jephthé sur les montagnes de Galaad. Oui, partout nous trouvons le dogme de la Vierge. En elle seule se sont réalisées les promesses faites à nos premiers parents, les espérances données aux patriarches, les prodiges prédits par les prophètes, les grâces qui ont régénéré le monde et les gloires qui jadis lui furent garanties.

Et n'allez pas croire qu'elle fut particulière au peuple Juif; elle fut générale. Parcourez toutes les régions du globe, examinez les annales religieuses de toutes les nations, remontez aux époques les plus éloignées, et vous trouverez la Vierge promise et son enfantement divin : au Tibet, au Japon, en Chine, au Paraguay, parmi les tribus du nord de l'Europe comme chez les peuplades de la Gaule, chez les nations de l'Asie, chez les peuples du nouveau monde. Ici c'est une vierge qui conçoit un dieu qui s'incarne pour sauver le monde. Là c'est une vierge devenue féconde par le simple contact d'une fleur; ailleurs c'est une vierge que les rayons du soleil ont rendue féconde, devenue, en restant toujours vierge, mère d'un prince et d'un législateur, d'un fils célèbre par ses prodiges. Or, l'analogie de ces traditions avec nos livres sacrés accuse une source commune : comment la même croyance aurait-elle pu se répandre parmi des peuples si divers de mœurs et de langage, privés de toute communication ? C'est que



les hommes, venant tous d'une même famille, emportèrent la même foi en se dispersant sur la terre. La religion primitive fut altérée, corrompue, mais le dogme de la Vierge avec celui du Messie survécut toujours, malgré les flots des âges, aux débris des anciennes croyances. Non, cet accord des traditions, le hasard ne peut l'avoir produit. Ces traditions si générales et si étendues, si antiques et néanmoins si bien conservées malgré les révolutions des temps qui ont défiguré ou tué tant d'autres doctrines, ces traditions continuées, conservées dans toute leur pureté sous la sauvegarde d'un peuple que Dieu en avait fait le dépositaire spécial, accusent un dogme certain, incontestable. Le repousser, c'est déchirer toutes les pages de l'histoire. Sans le dogme de la Vierge, l'antiquité est un problème insoluble. Mais son culte aujourd'hui nous aide à remonter les âges, à interpréter les oracles, les mystères du passé : l'Évangile les réalise et les explique. Invoquez-vous un symbolisme non moins absurde qu'il est monstrueux, doctrine qui sous un nom spécial n'est dans le fond que la doctrine du doute et du scepticisme, car c'est là qu'a été réduite l'incrédulité moderne : pour échapper à l'autorité irrésistible de l'histoire, elle en a travesti les monuments et les faits en fictions et en figures. Mais si l'Évangile n'était qu'un mythe, comment les apôtres eussent-ils osé l'annoncer aux nations ? comment eussent-ils prêché l'enfantement de la Vierge à Bethléem, la visite des pasteurs, sa fuite en Egypte, sa douleur au pied de la croix ? Ces faits, les Juifs ne les ont jamais niés. Ils en avaient été les témoins.

Ainsi la Vierge fut l'objet des vœux des peuples les plus antiques.



Et lorsqu'il plût à la divine Providence d'accomplir ses desseins sur le monde en donnant le Sauveur promis, lorsque le fils de Dieu, après avoir accompli sa mission, eût remonté dans les cieux, le culte de Marie fut associé, selon le degré d'honneur que son caractère comporte, au culte de Jésus : on la pria comme la Mère de Dieu, on l'honora comme le modèle des vertus chrétiennes. Tous se plurent à exalter ses glorieux privilèges, son amour pour les hommes (1). Des novateurs s'élèvent semant des

(1) L'Eglise a gardé mémoire de tous les événements de sa vie ; elle en célèbre les anniversaires comme ses fêtes les plus solennelles, et il n'est pas un saint illustre qui ne se soit efforcé de propager la gloire de ce doux et immortel nom. Saint Epiphane et saint Augustin l'appellent « la Mère de tous les vivants. » Saint Jean Damascène lui a donné le titre de « Maitresse de toutes les choses créées. » Saint Bernard a trouvé, pour la louer, des accents d'une incomparable éloquence, et saint Bonaventure s'écriait, dans les élans de son admiration : *Tu ergo, immensissima Maria, capacior es cælo, quia quem cæli capere non poterant tuo gremio contulisti !* Or, les saints entraînent les multitudes, et chez toutes les nations chrétiennes, depuis dix-huit siècles, la piété populaire n'a cessé de vénérer la Vierge comme la plus auguste protectrice de l'humanité.

D'après une savante école théologique, la Vierge, dans la conception du plan divin, aurait été, non-seulement prédestinée à porter le Christ incarné dans ses flancs, mais encore choisie comme la médiatrice nécessaire du salut des hommes : « *Nemo salvus nisi per te, o Dei para !* » s'écrie saint Germain, patriarche de Constantinople. « Dieu, dit saint Bernard, n'a voulu donner le Sauveur que par Marie, et il veut que ses grâces ne nous arrivent que par la Mère de son Fils. » D'autres saints ont exprimé la même idée par une image. Suivant eux, la Vierge serait le cou mystérieux du corps de l'Eglise,



doctrines contraires à sa dignité personnelle ou à son culte, et l'Église entière proteste, les frappe d'anathème : Nestorius fut condamné au concile d'Ephèse, les protestants à celui de Trente. L'Église proclame hautement les

dont Jésus-Christ est la tête et dont les fidèles sont les membres.

Les premiers siècles du christianisme ont été plus fervents pour Marie que les siècles suivants, et les Pères du temps des apôtres et de leurs disciples, saint Denis l'Aréopagite, par exemple, saint Ignace martyr, saint Irénée ont été plus emphatiques, en parlant de la Sainte Vierge, que les Pères qui leur ont succédé.

Aux catacombes de Sainte-Agnès, à Rome, dont l'antiquité remonte au premier siècle de la foi de la ville éternelle, on trouve partout, sur tous les murs, sur tous les autels, des images de Marie, l'enfant Jésus dans ses bras ; preuve sans réplique d'abord de l'antiquité du culte des images sacrées en général, et de la dévotion, de l'amour, du zèle en particulier, des premiers chrétiens de l'Église primitive pour Marie.

(*Marie au pied de la Croix*, homélie, par le R. P. Ventura, tome II, page 46.)

L'antiquité est la grande ennemie des novateurs. Le jeune lord Spencer se trouvant à Rome y a été pris de très-graves doutes sur l'origine de l'Église établie (l'Église anglicane), s'entretenant avec un vieux évêque anglican, il lui dit : « Pour obtenir un peu de calme, j'ai résolu de lire les Pères. — Je ne vous le conseille pas, répliqua l'évêque : tous ceux qui ont étudié les Pères se sont faits catholiques. » Cette confession, raconte lord Spencer, a été pour moi un trait de lumière, et je dois bénir la Providence d'en avoir fait le motif déterminant de mes études et le principe de ma conversion.

(Gaume, *Les trois Romes*, vol. I, page 233. — Paris, 1857. — Rapporté par Margotti dans *Roma e Londra*, cap. XIV, pag. 255. — Torino, 1858.)



titres de la Vierge-Mère. Non-seulement elle veut qu'on l'honore dans le sanctuaire de son cœur, mais elle veut pour elle un culte public et solennel. Elle consacre des temples, des autels en son honneur; elle veut que l'on porte son image dans les solennités publiques, qu'on l'offre à la vénération des fidèles. Dans ses prières, son nom de Marie se joint à celui de son Fils. Quand l'Église offre à nos adorations Jésus mourant pour notre salut, elle offre aussi à nos respects, à notre reconnaissance Marie priant au pied de la croix pour nous. Et cette conduite de l'Église, pourrait-on ne pas y adhérer de cœur? Les règles dictées par le Saint-Esprit devraient nous suffire sans doute; mais Marie n'a-t-elle pas d'ailleurs des titres à nos hommages, à notre amour? Quoi! vous courbez le front devant les puissants de la terre dont la mort confondra bientôt la poussière avec la vôtre, on s'incline aux pieds des grandeurs humaines, vils jouets des tempêtes qui souvent les dispersent comme des feuilles desséchées, et un sentiment de respect et d'amour serait interdit au chrétien pour celle qui a produit de son pur sang un Homme-Dieu, pour celle qui fut le trône de la divinité, son vivant tabernacle!

Nous adorons Jésus comme notre Sauveur, nous devons donc honorer Marie, non-seulement parce que la gloire du Fils rejaillit sur la Mère, mais encore parce que, elle aussi, elle a coopéré à notre rédemption. Elle a bu, elle aussi, au calice d'amertume. Les joies de la maternité, si douces pour les autres mères, pour elle furent un tourment. Elle savait que ce Fils croissait pour le sacrifice. Quand il tendait vers elle ses mains innocentes, elle se les représentait percées des clous qui devaient les attacher à un gibet



infâme. S'il souriait à sa Mère, sollicitait ses caresses, elle se représentait son corps meurtri, déchiré, ses yeux couverts des ombres du trépas : à côté des joies du berceau se déroulaient les scènes sanglantes du prétoire. C'est elle qui le livre au couteau de la circoncision, afin que son sang commence à couler pour le salut du monde ; c'est elle qui le présente au temple comme une hostie vivante, pour s'y entendre dire qu'un glaive de douleur transpercera son âme (1) ; c'est elle qui l'accompagne au Calvaire ; les apôtres ont fui ; seule, elle marche à ses côtés, tandis qu'épuisé de sang et de force, il gravit le Calvaire parmi le tumulte et les cris d'une populace effrénée. Elle assiste à toutes les scènes de cet horrible drame : elle voit dépouiller son Fils, elle le voit étendre sur le bois fatal, elle entend, elle compte les coups du marteau qui le clouent à la croix, et chaque coup retentit dans son âme comme un écho douloureux, déchirant, et transperce son cœur d'autant de blessures. Tandis que Jésus s'offre en expiation pour nos péchés, elle joint ses douleurs aux tourments de l'auguste victime ; elle aussi, elle prie pour nous, et les bourreaux eux-mêmes, touchés de son héroïsme, la contemplent avec respect et s'écrient : « Pauvre mère ! » Et ce sublime dévouement de Marie ne mériterait de notre part aucun retour ? Le monde a des monuments et des statues pour ses héros, et nous ne pourrions déposer nos couronnes aux pieds de celle qui nous a tant aimés ? et il ne nous serait pas permis de saluer, avec l'ange, cette Vierge pleine de grâces, de la nommer avec Elisabeth heureuse et bénie entre toutes les femmes, et de glorifier les en-

(1) Saint Luc, II, 35.



trilles qui ont porté le Sauveur. Oui, vous êtes, ô Marie! la joie et la gloire de votre peuple. Non, je ne rougis point de l'Évangile; non, je ne rougis point de rendre à la Mère de mon Dieu un culte qui doit m'être cher, et d'embrasser d'un même amour et le Fils et la Mère.

Nous ne craignons pas d'associer nos hommages à ceux de toutes les générations de l'univers chrétien. En effet, remontez à l'origine du christianisme, interrogez les siècles écoulés; partout vous retrouverez son culte. Les premiers fidèles en donnèrent l'exemple. Un oratoire fut bâti en son honneur, dans ces mêmes lieux sanctifiés par ses douleurs. Une tradition juive consignée dans le Toldos rapporte que les fidèles allaient prier sur son tombeau, et que plus de cent chrétiens périrent dans la persécution excitée par la synagogue contre ceux qui s'y rendaient. La Grèce vit bientôt aussi fleurir sous son beau ciel cette dévotion si gracieuse, si analogue d'ailleurs au génie de ses peuples. Les vierges grecques allaient, couvertes de longs voiles, orner de festons de fleurs l'image vénérée de la Toute-Sainte. Dès le commencement du troisième siècle, un oratoire lui fut bâti par les soins du pape Calixte I^{er}, dans le quartier le plus populeux de Rome. Bientôt d'autres autels furent élevés à la sainte Madone sur les montagnes, dans les gorges de l'Apennin et des Alpes. Tous les peuples en Asie, en Afrique, en Europe, embrassèrent avec enthousiasme le culte de Marie. Les rois lui consacraient leurs empires; les reines, pour orner ses autels, déposaient à ses pieds leurs bandelettes d'or, et les guerriers, les trophées de leurs victoires. Tout le Moyen-Age, cette époque d'une foi si active, si ardente, n'est qu'un hymne d'amour pour la Mère du Rédempteur. Dans les



cours comme sur les champs de bataille, dans les castels comme sous l'humble toit du pauvre, le nom de la Toute-Sainte se mêlait à tous les chants. Si quelqu'un de ces sanctuaires était devenu célèbre par ses bienfaits, si quelque lieu avait été sanctifié par sa miséricorde, pour les visiter, on traversait les contrées les plus lointaines. Gens du peuple, hauts seigneurs et rois, tous accouraient pour solliciter ses faveurs ou acquitter la dette de leur reconnaissance. Et dans ces temps modernes, malgré les passions et les systèmes qui agitent la société, le culte de Marie n'a rien perdu de sa pureté, de sa ferveur. Dans les palais des grands, dans la demeure de l'indigent, on lui paie un humble tribut d'amour. C'est son image qui décorent les vierges chrétiennes, c'est sa bannière qui les conduit dans les solennités. Pour elle, la jeune épouse se dépouille de sa couronne ; c'est sur son autel qu'elle offre son premier-né ; c'est son nom qu'elle aime le plus à répéter sur son berceau. Oh ! quel est le foyer domestique où vous ne trouveriez point son image ? Qui n'aime à la posséder, à la porter sur son cœur ? L'impie même la vénère ; le plus indifférent, le plus mauvais chrétien la prie et l'invoque.

Puisse ce culte vous être toujours cher, âmes chrétiennes ; car ce culte est un témoignage de reconnaissance. Si la sœur, le frère d'un ami ont droit à vos respects ; si les objets mêmes qui vous rappellent quelque joie vous sont chers ; si l'image d'un père, d'une mère vous est si précieuse, si leur souvenir vit toujours adoré au fond du cœur, songez que la Vierge du Calvaire est plus qu'un frère et qu'une amie ; quelle mère jamais fut autant qu'elle dévouée, riche en amour ? Elle vous a donné plus



qu'une existence de quelques jours, plus que tous ces biens que les autres mères s'efforcent de garantir à leurs enfants, biens qui ont leur prix sans doute, fruit de sueurs, de veilles et de sacrifices, mais toujours biens éphémères d'un monde plus éphémère encore. Marie a fait plus que vous enfanter au monde et à la fortune. En devenant la mère de Jésus, elle est devenue la vôtre, et Dieu qui était notre juge est devenu notre père. Voilà pourquoi, dit saint Augustin, l'Évangile parlant de la naissance du Sauveur le nomme son premier-né. Elle est, dit Richard de Saint-Victor, le signe de notre dignité, de notre liberté, de notre félicité. Par elle s'effacent en vous les caractères de votre déchéance, vous redevenez les enfants de Dieu ; les chaînes du péché sont brisées, votre esclavage est à jamais détruit ; vous étiez esclaves, elle vous fait rois, rois de l'éternité. Désormais la mort est vaincue. L'homme, par elle, n'est plus cet être de quelques jours, jouet des passions et des malheurs. Il est pour vous une douce espérance, une conquête glorieuse que vous garantit la Mère du Rédempteur : les joies ineffables de l'immortalité.

II

C'est une bien belle histoire que celle des bienfaits que les saints, durant leur course mortelle, ont répandus sur la terre. Partout où ils habitèrent, la trace de leurs pas est marquée par autant de prodiges, et toutes les contrées qui vénèrent leur souvenir nous offrent encore le plus magnifique témoignage de leur amour. Ce n'est pas seulement sur les contemporains qu'ils exercent par leur vie



une salutaire influence : leurs paroles et leurs actions ont encore, après leur mort, un immense retentissement dans les générations suivantes. Il s'échappe des exemples qu'ils ont donnés au monde une vertu secrète qui réchauffe la piété, ranime la foi, confond l'erreur dans l'âme de ceux qui lisent avec quelque attention le récit de leur vie. Cette voix mystérieuse qui nous reproche nos faiblesses, en nous mettant en présence d'un saint ou d'une sainte qui a acquis tant de gloire avec les mêmes ressources que nous tous, qui ne l'a pas entendue ? Au sein de cette éternité qui les couronne, que de grâces ne répandent-ils pas sur la terre ? Enfin, quelles salutaires et fécondes influences le culte qui leur est rendu n'a-t-il pas jadis exercées, n'exerce-t-il pas encore sur la vie, les mœurs et les institutions des peuples qui les honorent ? C'est que, selon le mot du Sauveur, ils sont les branches de cet arbre qui ombrage l'univers ; nourris de sa sève, ils en portent les fruits. Que n'a donc pas dû faire le culte de celle que l'on se plaît à nommer la Toute-Sainte, celle qui porta le Sauveur dans ses augustes entrailles, le nourrit de son lait, qui fut la dépositaire, la compagne du Verbe fait chair, celle que l'Esprit-Saint s'était plu à orner des dons les plus magnifiques ? Le culte de Marie, comme tous les autres dogmes de l'Évangile, a exercé aussi une heureuse influence sur les peuples chrétiens. Nous pouvons dire d'elle avec l'Écclésiaste : Vigne féconde, elle a produit d'heureux fruits, et ses fruits ont été d'honneur et de beauté. Non-seulement ce culte protégea les croyances, il sert encore à maintenir les mœurs chrétiennes ; on lui doit encore les plus saintes institutions, les plus belles et les plus suaves productions du génie. Etudions ensemble



ses effets sous le rapport religieux, moral et artistique.

Examinons d'abord son influence sous le rapport religieux.

Quoique le culte de Jésus soit aussi différent de celui de Marie que le Créateur diffère de la créature, quoiqu'il le surpasse en excellence de toute la distance qui sépare la terre du ciel, car le premier est tout d'adoration, le second d'hommage et de respect, le culte de la Vierge est néanmoins lié à celui du Sauveur par ces mêmes rapports qui unissent la Mère et le Fils. Et si le caractère du Fils recommande la Mère, si l'éclat de sa divine majesté, si la splendeur de sa gloire éternelle rejaillit sur elle, la rend si digne de nos respects, de notre amour, la Mère à son tour nous rappelle le Fils; tout ce qui s'est opéré de merveilles, de prodiges dans la Mère n'avait d'autre but que sa maternité divine, la naissance, la vie, la mission du Sauveur sur la terre. Les mystères de la Mère sont donc aussi les mystères du Fils; les privilèges dont elle est revêtue, les gloires que nous célébrons en elle sont non-seulement le reflet, mais encore le témoignage des privilèges et des gloires plus resplendissantes et plus sublimes du Sauveur. Aussi est-ce d'abord contre elle que les plus fameuses hérésies ont dirigé leurs attaques pour renverser le dogme de l'éternité, de la consubstantialité du Verbe; c'est la maternité divine de la Vierge qu'Arius veut détruire; c'est encore sa maternité divine que Nestorius attaque pour induire que dans le Sauveur il existe une double personne. Ainsi la maternité divine une fois renversée, tombait aussi l'économie du dogme de la Rédemption. Dépouiller Marie de ses privilèges, c'est aussi dépouiller son Fils de ses titres, c'est anéantir son œuvre.



« Mais, dit Auguste Nicolas, ce n'est pas en vain qu'il a été porté contre le serpent l'arrêt primitif : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle l'écrasera la tête, et tu lui épieras le talon* (Genèse, III, 15). — L'Eglise, exécutrice de cet arrêt, a maintenu Marie en possession de sa puissance sur l'esprit des ténèbres, en la publiant Mère de Dieu. Marie est Mère de Dieu, parce que Dieu est né de Marie; car le Christ, son fils, est le Fils de Dieu, et, comme tel, égal à Dieu, Dieu même. Marie a le même fils que le Père céleste de toute éternité, et de Marie dans le temps; mais le même fils, la même personne divine, le même Verbe, le même Dieu, qui a pris notre nature pour en faire, par son union avec la sienne, une seule personne, laquelle est née intégralement de Marie. Cette grande personnification des deux natures finie et infinie, distinctes et unies dans le Christ, par laquelle tout le monde moral et social a été retiré du naturalisme et du panthéisme et en est préservé: c'est dans les entrailles de Marie qu'elle s'est formée, c'est Marie qui en est le nœud vital.

« On comprend dès-lors que si le dogme de l'Incarnation est, ainsi que nous l'avons montré, la solution du grand problème de la religion et de la civilisation, il est également vrai que Marie, honorée dans sa maternité divine, est la *formule* la plus exacte, la plus décisive et la plus conservatrice de cette solution (1). Le dogme de la

(1) Cette formule se trouve très-bien rendue par saint Cyrille dans ces termes du décret du concile d'Ephèse (tenu l'an 431 de l'ère chrétienne) : *Si quis non confletur Deum esse secundum veritatem Emmanuel, et propter hoc Dei genitricem sanctam Virginem (genuit enim carnaliter carnem factum De*



Vierge-Mère garde et protège, en quelque sorte, à travers les siècles, le dogme de l'Homme-Dieu, comme la Vierge elle-même était autrefois la gardienne et la protectrice de l'adorable personne de l'Homme-Dieu sur la terre.

« Quiconque donc répugne à honorer la maternité divine de Marie, celui-là n'est pas chrétien (1). Il ne croit

Verbum) *anathema sit!* (Si quelqu'un ne confesse que l'Emmanuel — Dieu avec nous — est véritablement Dieu, et que, pour ce motif, la Sainte Vierge est la Mère de Dieu (car elle a engendré charnellement le Verbe de Dieu fait chair), qu'il soit anathème!)

(1) « Quiconque n'aime et n'honore pas la Vierge d'un amour et d'un honneur tout spécial et particulier, n'est point vrai chrétien. » (Saint François de Sales, dans son admirable second sermon sur la Visitation, ayant pour texte *Unus Deus. Ephès. iv.*) — « Par conséquent, s'écrie Bossuet, puisque la dévotion envers la Vierge bienheureuse est si solidement fondée, anathème à qui la nie et ôte aux chrétiens un si puissant secours; anathème à qui la diminue: il affaiblit la piété dans les âmes. » (Troisième sermon sur la Conception de la Très-Sainte Vierge, vers la fin du premier point.)

(Auguste Nicolas, *Du Protestantisme et de toutes les Hérésies, etc.*; tome 1^{er}, seconde édition, pages 416 à 418.)

« Puisque, dans le principe même de la Conception, la nature humaine a été prise par la personne divine, il s'ensuit que l'on peut dire véritablement que Dieu a été conçu et qu'il est né de la Vierge. Le mot Dieu, quoiqu'il soit commun aux trois personnes, s'emploie cependant tantôt pour la seule personne du Père, tantôt pour la seule personne du Fils, tantôt pour celle du Saint-Esprit. Ainsi, quand on dit que la bienheureuse Vierge est la Mère de Dieu, le nom de Dieu ne s'entend que de la personne du Fils qui s'est incarné. »

(Saint Thomas, *Somme théologique*, troisième partie, quest. xxxv, art. iv.)



pas au *Verbe fait chair*, il est déiste à quelque degré, ou du moins sur le chemin de l'être, — et celui qui est déiste est à quelque degré panthéiste ou athée, ou en voie de le devenir; — ce qui permet en un sens de dire avec saint Grégoire de Naziance : « Celui qui ne regarde pas Marie comme la Mère de Dieu ne croit pas à la divinité; il est athée (vers la fin du quatrième siècle de notre ère). »

Marie est donc, vous le voyez, comme le miroir du Sauveur. Son culte est comme un symbole, un acte de foi. Toutes les fêtes instituées en son honneur, que sont-elles sinon la prédication des mystères dont elle fut l'instrument, le témoin ou le dépositaire? Cette piété si humble, si soumise, qui la conduit au temple pour y offrir son Fils, n'est-elle pas comme l'écho de cette voix disant au Père céleste : Les holocaustes ont cessé de vous plaire, mais me voici prêt à faire votre volonté? A Bethléem comme sur le Calvaire, partout ne nous dit-elle pas, par ses joies et par ses douleurs, l'amour et le dévouement, les grâces et les bienfaits de Celui qui nous aime jusqu'à se revêtir de notre humanité, jusqu'à mourir pour nous? Le culte de Marie nous lie donc, nous attache à celui de Jésus, imprime plus profondément, par un double sceau, sa foi dans nos âmes, son amour dans nos cœurs. Toutes les pratiques instituées en son honneur ne sont qu'une image, un écho de l'Évangile. L'homme oublie si vite! Chaque jour emporte une page de son cœur. Mais dans les bras de la Mère, comment oublier le Fils? Sa voix est là qui nous le rappelle. Remplie de mille préoccupations diverses, la journée souvent s'écoule sans prière, sans pieux souvenir; les heures se succèdent sans une action de grâce pour ce Dieu si bon qui les dispense. Mais à peine



la nuit descend-elle que la cloche du soir vient rappeler aux hommes cette heure fortunée où le Fils de Dieu s'incarna pour le salut du monde ; et, saluant Marie avec l'ange, le chrétien mêle sa prière aux derniers bruits du jour. Quelles sont, en général, les âmes les plus éclairées et les plus ferventes, dont la piété est la plus intelligente ? Quelles sont les âmes les plus élevées, les plus fidèles aux lois de l'Eglise, le plus souvent assises à la table sainte ? ce sont les âmes qui professent sincèrement le culte de la Très-Sainte Vierge, mère du Sauveur.

C'est le culte de Marie surtout qui contribua puissamment à extirper l'idolâtrie des forêts de la Germanie, des Gaules et de la Bretagne. Vainement les vertus des anachorètes et la voix des évêques attiraient les peuplades : l'idolâtrie renaissait bientôt avec ses pratiques superstitieuses. Alors l'ingénieuse charité des apôtres sanctifia ce qu'elle n'avait pu abolir ; des croix furent placées au sommet des chênes, et dans leurs troncs furent creusées des niches où ils placèrent l'image de la Vierge, et bientôt les offrandes des fausses divinités ne servirent qu'à orner l'image de la Toute-Sainte, et les torches des Druides s'éteignirent pour faire place à la lampe mystérieuse. Jadis le paganisme, en imposant ses croyances aux nations vaincues, n'érigait ses autels qu'au sein des peuples égorgés ou chargés de chaînes. Sainte et douce, l'Eglise de Jésus-Christ n'établit son empire que par des images de paix et d'amour. Si le Moyen-Age fut si religieux, si sa foi fut si ardente, c'est que le culte de Marie l'animait. C'est en son nom que les Dominique de Gusman, les François d'Assises, les saint Bernard soulèvent les peuples, et, à leur voix, la piété, la ferveur se raniment.



C'est qu'il y a dans ce culte comme une vertu secrète qui nous rend la foi plus intime, en facilite la pratique, nous la fait aimer davantage. Il rapproche, pour ainsi dire, Dieu de nos cœurs et nous incline vers lui. Il attendrit, il pénètre l'âme d'une piété plus onctueuse et plus douce, et la revêt des vertus les plus pures.

La vertu, en effet, se montre en Marie si douce, si noble, si persuasive ! Sa vie est si belle dans toutes les scènes qui la composent, si attachante dans toutes ses phases : on la suit avec tant d'intérêt ! On fait plus que l'admirer, on la vénère et on l'aime. Elle possède avec une égale perfection tout ce que la virginité a de plus angélique et la maternité de plus divin. Abaissement profond, entière pauvreté, pureté sans tache, parfait dévouement, on trouve en elle tout ce qui dilate le cœur, tout ce qui fait les grandes âmes : la charité la plus aimante et l'héroïsme de la vertu. Comment la suivre sans se laisser pénétrer de ce qui attire près d'elle ?

Et tel fut le principe de tous ces ordres religieux qui, pour me servir du mot d'un saint pontife, arrosèrent et arrosent encore comme autant de fleuves de vie et fertilisent la terre de l'Eglise universelle. C'est sous ces auspices de Marie que se formèrent et se forment encore ces pauvres associations à la vie toute de charité, ces familles saintes qui s'élèvent au sein de nos cités, de nos campagnes et jusque sur les plus lointains rivages, comme autant de refuges aux malheureux qu'abandonne la prétendue philanthropie moderne. Dites-nous, pauvres de J.-C., quelle main vous distribue le pain de l'aumône, soigne vos plaies, veille votre agonie ; dites-nous qui prie pour vous, alors qu'abattus par la douleur vous ne le pouvez



déjà plus. Ce cœur si bon, c'est elle qui l'inspire, cette main si bonne, c'est elle qui la dirige. Etoile d'espérance et d'amour, qui pourrait compter vos bienfaits? Où trouvons-nous enfin la charité la plus expansive, la plus dévouée? Les sectes séparées de l'Eglise n'ont que l'hérésie de la charité. Elles donnent de l'or, oui, mais la charité ce n'est pas seulement le morceau de pain, la modique obole que l'on jette au pauvre : c'est aussi la parole d'un cœur compatissant, c'est le regard bienfaisant et doux, c'est celui qui pleure avec son frère, c'est celui qui sait se dévouer, qui sait mourir comme la Vierge des Douleurs.

Vous venez de voir combien est grande l'influence du culte de la Très-Sainte Vierge sous le rapport religieux. Examinons en peu de mots combien ce culte influe d'une manière salutaire sur la morale.

Marie est reine de la terre autant que du ciel. Tandis que tous les fronts s'inclinaient devant elle, les cœurs se transformaient sous ses heureuses influences, se pénétraient de ses vertus si douces qui les attiraient près d'elle. Elle apprit aux grands de la terre combien l'humilité élève l'âme, puisqu'elle fait descendre Dieu jusqu'à nous, nous élève jusqu'à lui et nous associe aux desseins mêmes de sa Providence. La voix tumultueuse des passions se calme plus vite au nom de celle qui, par sa pureté, mérita d'être l'épouse du Saint-Esprit. Par elle la vierge chrétienne connut le prix de la plus belle, de la plus excellente de toutes les vertus. Qui ne rougit de ses faiblesses à la vue de sa sainte image? Combien de fois, au milieu d'un monde si plein de séductions, où le vice se manifeste, se propage sous tant de formes, sa seule pensée ne vous a-t-



elle pas préservés des dangers qui vous environnaient? Combien de fois, dans les emportements d'une nature corrompue, dans le délire d'une imagination coupable, son image, vous rappelant à des idées plus saintes, ne vous a-t-elle pas rendu l'innocence et la paix? La charité enfin se revêtit de formes plus tendres près de celle qu'on honorait comme la mère de la compassion et de la miséricorde. C'est ainsi qu'elle seconda les progrès de la civilisation. Aussi devint-elle, après son divin Fils, l'élément le plus nécessaire de la société chrétienne. Elle présida toutes les scènes, toutes les fêtes de la vie. Les chevaliers l'invoquaient dans leurs tournois, elle était devenue la dame de leurs pensées. Mais c'est surtout sur les femmes qu'elle exerça une heureuse influence. Affranchies par le christianisme, elles s'élevèrent graduellement dans l'estime des peuples, à proportion des progrès que faisait le culte de Marie. Il faut tenir compte à toutes les femmes, dit un auteur, qu'une d'entre elles ait été choisie pour nous donner un Rédempteur. Comment, en effet, les peuples l'auraient prise pour médiatrice et pour patronne, sans reporter une partie de leur vénération sur le sexe qu'elle représentait auprès de Dieu, dont elle était le type régénéré? Puisque la femme était si puissante au ciel, il fallait qu'elle le fût également sur la terre. Aussi remarquons-nous le sort des femmes plus heureux parmi les nations qui pratiquent son culte. Le divorce n'est autorisé que dans les pays hérétiques.

Enfin, si le culte de Marie exerça sur les mœurs les plus salutaires influences, ses influences ne furent pas moins efficaces sur le génie. Le culte du paganisme eut des chefs-d'œuvre, sans doute, si toutefois on ne les con-



sidère que sous le rapport de la forme, mais toutes ses œuvres ne sont-elles pas dégradées comme ses divinités? Que sont-elles, sinon l'expression de la passion et du vice? Le christianisme n'a pas été moins riche en conceptions de toute espèce; ses conceptions surtout ont été plus nobles et plus saintes, et le culte de la Vierge n'a pas peu servi à le féconder. L'art lui doit ses plus belles inspirations. Il y a, en effet, dans l'image vénérée de la Vierge, quelque chose de si suave, de si gracieux et de si noble! Pour parler le langage de l'Écriture, elle réunit la beauté des cèdres du Liban à la beauté des vignes d'Engadde, l'éclat des roses du Carmel aux parfums des myrtes du Saron. Il y a tant de poésie dans cette vie si mystérieuse et si rayonnante de la Mère de Dieu! Son ministère sacré répand sur le monde une gloire, une grâce si merveilleuse! Le génie ne pouvait trouver un thème plus riche, plus fécond, pour inspirer sa lyre ou son pinceau. Il fallait à la reconnaissance des peuples des monuments dignes de ses bienfaits. Ecoutez ces chants qui la célèbrent, ces hymnes, ces prières qu'elle inspire: comme elles reposent l'âme et la consolent! Demandez aux Michel-Ange, aux Raphaël et à tant d'autres, à quelle source s'abreuvait leur génie qui nous a valu tant de chefs-d'œuvre? Qui érigea la plupart de ces superbes basiliques que nous admirons? C'est que jadis de pauvres ouvriers, voués au culte de Marie, parcouraient les royaumes, offrant leur truelle et leur ciseau partout où les appelait la piété des fidèles. Certains s'imposaient tant d'ouvrage par jour; c'était ce qu'ils nommaient passer son chapelet. Au nom de Marie, les populations se levaient; aussi vit-on durant longues années des milliers d'hommes travailler à la ca-



thédrale de Strasbourg que son pieux évêque a vouée à la Mère de Dieu. Que l'on compare à ces chefs-d'œuvre les productions des peuples hérétiques qui rejettent son culte ! Et de quoi l'erreur est-elle capable ? D'où lui viendrait l'inspiration qui fait les grandes choses ? Les plus beaux temples que possède le protestantisme, il les prit à l'Eglise : des mains catholiques les avaient bâtis ; une force brutale, la tyrannie, les a faits siens. Pour les génies qui ne s'abreuvent qu'aux sources de la foi, leurs œuvres sont également fécondes et sanctifiantes. Les siècles antiques le comprirent ; mais, différents de leurs pères, qui cependant leur ont laissé de nombreux monuments dont ils peuvent se glorifier à juste titre, bien des hommes aujourd'hui ne peuvent pas le comprendre. Les sciences, il est vrai, ont agrandi leur domaine, de grandes découvertes ont été faites. Mais, disons-le aussi, la vie s'est appauvrie chez un grand nombre : le génie que la foi jadis revêtait des splendeurs du ciel en a été dépouillé, on l'a forcé à se traîner sur une terre aride et nue. On repousse les plus saintes croyances, non-seulement de la vie privée, mais encore du domaine intellectuel et artistique. Qu'est-ce que la littérature de nos jours, qu'une bacchante toute souillée de sang et de boue ? Les beaux-arts que sont-ils, que l'affreuse peinture des vices les plus éhontés ? Les passions y marchent tête levée et sans voile, tous les égouts du crime y roulent leurs eaux fangeuses, les tableaux les plus infâmes y sont représentés avec ce cynisme. Et ces productions d'incrédulité, de débauche, de licence, d'impiété, on les répand, elles circulent dans toutes les classes. Si le rôle de corrupteur est infâme, le malheur de se laisser corrompre n'est pas moins déplorable. L'office des



premiers, c'est celui des démons; le sort des seconds, celui des damnés. Malheur à l'homme qui se fait l'apôtre ou le disciple du génie du mal! Malheur aux familles où la pudeur n'a plus de sanctuaire inviolable! Malheur aux peuples qui demandent des émotions aux drames sanglants du crime et de la débauche! Athènes chantait, riieuse et folle, et Philippe, à ses portes, lui forgeait des chaînes. Rome se berçait au bruit de ses orgies nocturnes, applaudissait aux jeux barbares de ses amphithéâtres, et du sommet des monts apparaissaient des hordes de barbares qui devaient humilier l'orgueil de son Capitole.

Veillons, veillons sur nos saintes croyances; repoussons avec courage, avec constance, tout ce qui tend à les affaiblir, à les éteindre, et vous y trouverez toujours, n'en doutez pas, cette vie pure et féconde en toutes les sortes de vertus. Ces vertus, le culte de Marie vous en offre un parfait modèle et vous en aplanit les voies. Vous l'avez entendu : après la vie de son divin Fils, jamais vie plus belle, plus sainte n'apparut sur la terre; jamais fille ne fut revêtue de titres plus glorieux et de plus hauts privilèges. Son nom, c'est le nom de toute grandeur, de toute vertu, de toute espérance.

Tous les cœurs la nomment la bonne Mère. C'est là l'image du monde catholique. Au-dessus de toutes les créatures brille radieuse la Mère du Rédempteur, et pas une plainte ne s'élève de la terre et des flots qui ne monte à son trône. Prions-la de reposer nos âmes, de les ouvrir à cette piété à la fois austère et douce, qui purifie et console, repose et justifie; déposons notre commune prière aux pieds de celle que le Seigneur lui-même a faite la médiatrice de toutes les grâces.



LÉGITIMITÉ DU CULTE DE MARIE

Par M. l'abbé Laden

Mensis iste vobis primus erit in mensibus anni.

Ce mois sera pour vous le premier des mois de l'année. (Exode, xii, 2.)

Telles sont les propres expressions dont le Seigneur se servait autrefois pour recommander à son peuple la haute estime qu'il devait avoir pour le mois chéri où se célébrait, chaque année, la Pâque antique. Ce mois, leur disait-il, sera pour vous un mois chéri ; vous en ferez le mois le plus doux et le plus vénéré de toute l'année. Et telles sont encore les paroles qu'il vous adresse aujourd'hui, par la bouche de son Eglise, pour vous recommander le mois de bénédictions que nous allons commencer (1), mois consacré à honorer celle qu'il a établie reine du ciel et de la terre, et la dispensatrice de ses grâces. Que ce beau mois, que ce mois tout éclatant et tout embaumé de fleurs dans l'ordre physique, comme il est parfumé de vertus et de prières dans l'ordre moral, soit pour vous, nous dit-il, le plus beau, le plus doux au cœur de tous les mois de l'année : *Mensis iste vobis primus erit in mensibus anni.*

Nous venons vous parler de ce mois bienheureux, de ce

(1) Mois de mai.



mois qui doit nous combler de tant de bienfaits et nous faire goûter des jours si purs. Le seul reproche qu'aient pu lui adresser les aveugles contradicteurs du culte de Marie, c'est d'être nouvellement introduit parmi les pratiques de piété que nous recommande l'Eglise, comme s'il n'était pas une simple forme variée du culte de la Vierge, aussi ancien que notre Religion elle-même. Eh ! qu'importe qu'on réunisse dans le cadre de trente jours des prières, des considérations, des hommages qui sont ceux de tous les jours de notre vie ? Pourquoi ne consacrerait-on pas un jour par semaine, un mois dans l'année, à celle dont les vertus et les hauts-faits ont été annoncés aux hommes dès l'origine du monde ? Serait-ce donc un culte blâmable que d'honorer de ce culte d'amour et de reconnaissance celle que le Tout-Puissant a voulu pour médiatrice entre Dieu et les hommes ? C'est ce que nous allons examiner avec vous. Nous allons donc examiner ces deux questions également dignes de fixer votre attention ; nous allons vous parler et de l'antiquité du culte de Marie et de l'obligation que Dieu nous en fait.

1^o *Antiquité du culte de Marie.* — Aussitôt que nos premiers parents eurent perdu, par leur prévarication dans le paradis terrestre, et leur bonheur et celui de toute leur postérité, le culte de Marie prit naissance au lieu même où commença la souffrance. Tandis qu'éperdus et tremblants ils écoutaient, sous les majestueux ombrages d'Eden, la voix tonnante de Dieu qui les condamnait à l'exil, au travail, à la mort, en punition de leur folle désobéissance, une prédiction mystérieuse, où la bonté du Créateur perçait à travers le courroux de Dieu, vint relever les esprits abattus de ces deux fragiles créatures. Il leur fut annoncé



qu'une fille d'Ève, une femme au courage viril, devait écraser sous ses pieds la tête du serpent infernal et aider à régénérer la race coupable des hommes. Cette femme, c'était Marie.

Dès-lors, ce fut une tradition qui passa de père en fils, parmi les générations antédiluviennes, qu'une vierge, belle et pure comme la lumière, réparerait, par un enfantement divin, le mal que la première femme avait occasionné. Cette tradition consolante, qui releva l'espoir d'une race déchue, ne s'effaça point de la mémoire des hommes lors de leur grande dispersion dans les plaines de Sennaar. Ils emportèrent avec eux, au-delà des monts et des mers, cette douce et lointaine espérance. Que l'on parcoure, en effet, du septentrion au midi, du couchant à l'aurore, les diverses régions du globe, que l'on fouille les annales religieuses des peuples, que l'on consulte leurs traditions, partout on trouvera quelques vestiges de la Vierge-Mère qui doit donner au monde son Sauveur.

Au Thibet, au Japon et dans une grande partie de la presque île orientale de l'Inde, on indique que le dieu Fô, pour sauver le monde, s'incarna dans le sein d'une jeune fille, la fiancée d'un roi, la plus belle et la plus sainte des femmes. La déesse la plus vénérée des Chinois conçoit par le simple contact d'une fleur ; son fils, élevé sous le toit d'un pêcheur, devient un grand homme et fait des miracles. Les Lamas disent que leur grand dieu Bouddha est né d'une vierge. Sommonokhodam, le prince, le législateur et le dieu de Siam, doit également le jour à une vierge que les rayons du soleil ont rendue féconde. Les Brahmes disent que, quand un Dieu s'incarne, il descend dans le sein d'une vierge par une opération de la puissance divine,



et leur dieu Chrichna est né dans une grotte où des anges et des bergers viennent l'adorer au berceau, à côté de la vierge sa mère. Les Druides vivaient dans l'attente d'une vierge qui devait concevoir par une opération divine et enfanter un dieu. Les Macéniques qui habitent au Paraguay, dans l'Amérique, racontent qu'à une époque très-reculée une femme d'une rare beauté devint mère et demeura vierge; son fils, après avoir fait d'insignes miracles, s'éleva un jour dans les airs en présence de ses disciples et se transforma en soleil. Les fiers enfants de Romulus, ces idolâtres par excellence, qui avaient créé des légions entières de dieux, lisaient dans les livres, si jalousement et si politiquement gardés, de la Sybille de Cumès, contemporaine d'Achille et d'Hector: « La vierge, divin enfant; l'adoration des bergers; le serpent terrassé et l'âge d'or rendu. »

Eh bien ! que faut-il penser de ces antiques traditions des différents peuples de la terre, desquelles il nous serait facile d'augmenter la nomenclature en vous en indiquant un grand nombre d'autres, si nous n'étions retenus par la crainte d'être trop longs ? Ce n'est point par hasard, soyez-en bien sûrs, que le mystère de l'Incarnation d'un Dieu, dans le chaste sein d'une vierge, est une des croyances fondamentales de toutes les religions anciennes, de celles de l'Asie surtout; ce n'est point par hasard que les femmes privilégiées, qui portent dans leurs flancs cette émanation de la Divinité, sont toujours pures, belles, saintes et si ressemblantes entre elles qu'on les dirait moulées sur un type ancien; ce n'est point par hasard qu'un rayon lumineux unit la nature divine à la nature humaine. Ces notions remontent évidemment à la naissance du monde.



Mais il fut un peuple surtout au sein duquel le flambeau de la révélation brillait sans cesse dans toute sa splendeur. Ce fut le peuple Juif. Son histoire figurait et racontait l'avenir, ses poésies étaient des prophéties. A chaque instant, des voix inspirées retentissaient sur les montagnes, des prodiges sans nombre s'accomplissaient au milieu de cette nation prophétique qui, tout entière, attendait avec certitude ce libérateur né d'une vierge.

Une fois déjà, une vierge, nommée Marie, veillant sur un berceau précieux que les flots menaçaient d'engloutir, avait contribué à la délivrance de son peuple, car sans elle Moïse aurait partagé le sort de ces malheureux enfants que la barbarie des Egyptiens condamnait à mourir aussitôt qu'ils étaient nés. Quelle plus belle image de ce qui devait s'accomplir deux mille ans plus tard, quand la Vierge, Mère du Sauveur, agenouillée près de son berceau, veillait sur l'humanité du Dieu qui la couvrait elle-même de ses grâces et de sa protection ? Aux traditions primitives sur la Vierge Marie succédèrent bientôt les prophéties de David. Le saint roi d'Israël voit la virginité de Marie et la naissance extraordinaire de Dieu : « Sa naissance, dit-il, non souillée comme celle des enfants des hommes, sera pure comme la rosée de l'aurore. » Il parle de son enfantement virginal avec la plus grande clarté. Salomon l'a vue aussi distinctement que ceux qui vécurent à côté d'elle, et ce grand prophète se plut à tracer son image avec une facilité de pinceau qui frappe les plus grands littérateurs. Il la voit s'élever au milieu des filles de Judas « telle qu'un lys entre des épines, » ses yeux sont doux et veloutés « comme ceux des colombes ; » ses lèvres, semblables à une bandelette d'écarlate, sont



« un rayon d'où découle le miel ; » sa démarche est aérienne « comme la fumée des parfums, » et sa beauté le dispute en éclat « à la lune naissante. » Ses goûts sont simples et pleins de poésie ; elle aime à errer dans les frais vallons « lorsque les vignes sont en fleurs ; ses regards « épient les roses rouges du grenadier, l'arbre du paradis, » et elle se plaît à écouter le chant plaintif de la tourterelle. Pleureuse et recueillie, elle se dérobe à tous les yeux « comme la colombe qui fait son lit dans le creux « des pierres. » Elle est choisie pour un mariage mystique, préférablement aux vierges et aux reines de tous les peuples, une couronne lui est promise par celui qu'aime son âme.

Isaïe déclare à la maison de David, dont le chef, Achab, tremble sous les menaces de l'étranger comme une forêt battue par la tempête, que Dieu lui donnera un signe rassurant sur l'attente de la Judée. La Vierge concevra, elle enfantera un fils qu'elle nommera *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. Cet enfant, donné miraculeusement à la terre, sera un rejeton de la tige de Jessé, une fleur née de sa racine ; on l'appellera le Dieu fort, le père des siècles futurs, le prince de la paix ; il sera exposé comme un étendard au milieu des peuples ; les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. Nous n'en finirions plus, si nous voulions rassembler ici toutes les figures ou les prophéties par lesquelles fut annoncée au monde, longtemps avant de naître, la Vierge Marie.

Mais c'en est assez pour nous faire comprendre que le culte de Marie est aussi ancien que le monde, puisque Dieu lui-même en a jeté les fondements dès l'origine des



temps, et qu'il a voulu que chez tous les peuples, même chez les païens, même parmi ceux qui avaient perdu les notions les plus simples du culte divin, Marie fût l'objet de l'admiration universelle et de l'attente générale.

Et pourtant ce n'est pas tout, ce qui nous rend le culte de Marie sacré et obligatoire, ce n'est pas d'avoir été annoncée et promise à la terre précisément, c'est surtout la volonté de Dieu expressément et formellement accomplie, et c'est ce qui nous reste à examiner dans une seconde réflexion.

2^e *Le culte de Marie prescrit de la part de Dieu.* — Personne, dit l'apôtre, ne peut bâtir sur d'autre fondement que celui que Dieu lui-même a choisi, qui est Jésus-Christ; il ne peut, il ne doit donc y avoir d'autre fondement dans notre culte que Jésus. Mais c'est précisément lui qui est le fondement de notre dévotion à la Sainte Vierge, et c'est Dieu lui-même qui l'a ainsi réglé. Elevez ici vos esprits, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie que Dieu a prédestinée, avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Et remarquez bien surtout qu'en l'appelant à ce sublime ministère, il n'a pas voulu qu'elle fût le simple canal d'une telle grâce, il a voulu qu'elle fût un instrument volontaire, une coopératrice qui contribuât réellement à ce grand ouvrage par un propre mouvement de sa volonté, par un libre choix de son cœur. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer d'être l'auxiliaire du mystère de l'Incarnation, et le lui proposer si véritablement, que ce mystère ne s'accomplira en effet qu'autant que Marie y consentira. Ce grand ouvrage de l'Incarnation qui, depuis



tant de siècles, est l'objet de l'attente de tout le genre humain, restera suspendu, quoique Dieu ait résolu de l'accomplir, jusqu'à ce que la divine Vierge ait consenti à y coopérer, tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut et qu'elle y ait efficacement contribué. La bonté de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine.

Mais Dieu ne s'est pas borné à nous donner une fois, par Marie, Jésus-Christ, notre Sauveur. Si nous avons reçu une première fois par elle le principe universel de la grâce, c'est encore par elle que Dieu veut que nous en recevions chaque jour les diverses applications, dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. La charité maternelle ayant contribué à notre salut dans le mystère de l'Incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera encore éternellement dans toutes les autres opérations qui n'en sont que les dépendances. Si Dieu a voulu se servir de Marie pour la soudaine illumination que reçoit le saint précurseur dans les entrailles de sa mère (1), illumination soudaine qui figure la vocation du pécheur à sa grâce, c'est encore de Marie qu'il se sert chaque jour pour appeler les pécheurs de la nuit des péchés à la vie de la grâce. L'expérience nous apprend que le plus grand nombre des conversions sont dues à l'intercession de la Sainte Vierge. Si Dieu a voulu se servir de Marie, aux noces de Cana, pour affermir ses apôtres dans la foi qui justifie, en opérant le premier miracle de Jésus, c'est encore d'elle qu'il se sert

(1) Saint Jean-Baptiste, en saint Luc, I, 41.



chaque jour dans l'œuvre de la justification des âmes, puisque c'est par ses prières et par sa protection si puissante qu'il nous accorde la plupart des grâces nécessaires au salut. S'il a voulu se servir de Marie pour perfectionner saint Jean l'évangéliste et en faire le plus ferme soutien de l'Eglise naissante, c'est encore de Marie qu'il se sert chaque jour pour consolider la persévérance des chrétiens, leur aider à marcher d'un pas ferme dans les voies du salut.

Eh bien ! qui oserait maintenant, sous prétexte de défendre les intérêts de Dieu, nous reprocher d'avoir trop à cœur le culte de Marie ? N'est-ce pas Dieu lui-même que ce reproche atteindrait, puisque c'est lui qui a élevé, par tant de privilèges magnifiques, cette belle créature au-dessus de toute créature, et qu'il a voulu l'employer d'une manière toute particulière à l'accomplissement de ses plus grands desseins ? Comment ne pas honorer Marie d'un culte spécial, puisque, dans l'économie de l'ordre du salut, Dieu a voulu l'adjoindre partout au divin Réparateur travaillant à la rédemption du genre humain ? Pourquoi l'hérésie serait-elle étonnée de ce que nous suivons la route que Dieu lui-même a tracée, de ce qu'en offrant nos adorations au Dieu-Rédempteur, nous y unissons les hommages dus à sa Mère, de ce qu'en distinguant le culte suprême, que nous rendons et que nous ne devons rendre qu'à Dieu, nous ne perdons plus de vue celui que mérite Marie par la grandeur, par la sainteté, par le caractère distinctif des relations qu'elle a avec Dieu ? Elle est l'objet particulier de notre culte, il est vrai, mais elle est l'objet particulier des complaisances de Dieu. Elle fixe spécialement les regards de notre admira-



tion, sans doute, mais c'est spécialement sur elle qu'a été fixé le choix de Dieu. Nous l'honorons comme la plus élevée des créatures, mais le Seigneur lui a fait annoncer par un ange qu'elle va devenir la Mère d'un Dieu ; loin donc d'être surpris de la publicité et de la solennité du culte que nous lui rendons, rien ne serait et ne devrait paraître plus étrange, dans le christianisme, que l'indifférence des chrétiens à l'égard de Marie. Quoi ! ils pourraient laisser négligemment dans l'oubli celle que Dieu a pris plaisir à combler de gloire ? Ils ne se prosterneraient pas humblement devant celle à qui le Fils de Dieu s'est soumis ? Ils ne réclameraient pas humblement la médiation de celle par qui leur a été donné le divin Médiateur ? Ils feraient hautement profession de croire que le Sauveur est né de Marie, et ils se croiraient dispensés d'honorer celle dont il a voulu prendre naissance ? Contradiction énorme et frappante que réprouvent les lumières même de la raison !

Oui, et c'est une remarque que plus d'une occasion a rendue sensible parmi ceux de nos frères en qui l'esprit d'erreur a étouffé la confiance que nous devons aux saints, et qui, par un respect mal entendu pour les droits de Dieu, ont rejeté l'invocation de ses serviteurs ; on en a vu plusieurs renoncer aux préjugés de leur secte, lorsqu'il s'agissait de Marie, lui adresser secrètement leurs vœux et former pour elle une exception au fond de leur âme, en voyant comment Dieu lui-même l'avait exceptée du reste du genre humain. C'est que, malgré les ténèbres de l'hérésie, ils apercevaient clairement les éclatantes distinctions et les sublimes prérogatives dont Dieu avait favorisé Marie ; c'est qu'ils ne pouvaient pas méconnaître la pré-



dilection de Dieu, manifestement gravée sur l'ensemble des dons réunis en Marie; c'est que la raison les forçait à conclure qu'il est inconséquent de reconnaître et d'adorer l'Homme-Dieu sans respecter, sans honorer singulièrement sa divine Mère. Oui, tel a été le sentiment d'un grand nombre; ils en ont fait le sincère aveu, et ce témoignage que leur bouche rendait à Marie, accompagné et soutenu des prières que lui adressait vivement la droiture de leur cœur, nous l'avons vu de nos propres yeux. nous l'avons entendu de nos oreilles. Je ne vous en citerai ici qu'un seul exemple, c'est celui de ce littérateur que la mort est venu ravir, si jeune encore, à la juste admiration de l'Europe, c'est Novalis. Écoutons comment il parle de Marie dont il a senti le besoin de préconiser le culte :

« Laissez-vous fléchir, ô ma douce mère ! donnez-moi
 « un signe de votre clémence, tout mon être repose en
 « vous, et je ne vous demande qu'un moment. Souvent,
 « dans mes rêves, je vous ai vue si belle, si compatissante,
 « portant sur votre sein un Dieu enfant qui semblait
 « avoir pitié de moi, enfant comme lui ; mais vous dé-
 « tourniez de moi votre auguste regard pour vous élever
 « vers les cieux.

« Qu'ai-je fait pour vous offenser ? Mes ardentes prières
 « ne sont-elles pas à vous ? Votre sanctuaire n'est-il pas
 « le reposoir de ma vie ? Reine sainte, reine trois fois vé-
 « nérée, prenez donc mon cœur, prenez ma vie. Marie,
 « je vous ai vue dans mille tableaux, mais nul ne vous a
 « peinte telle que je vous ai vue dans mon âme. Je sais
 « seulement que, dans cette apparition divine, le monde
 « passe autour de moi comme un rêve et que le ciel est
 « descendu dans mon cœur. »



Le jeune littérateur saxon n'est pas le seul protestant dont le cœur ait senti le besoin du culte de Marie, nous pourrions en citer ici un grand nombre d'autres ; mais ce seul exemple suffit pour nous faire comprendre que tout chrétien qui a un cœur doit rendre un culte à Marie. On le sent, en effet, on le voit, elle demande, elle prie, elle conjure au nom du précieux sang répandu sur le Calvaire, et le Dieu de miséricorde se laisse émouvoir, et par son amour pour cette Vierge, et par son amour pour les hommes. Est-il, en effet, quelque contrée dans l'univers, est-il un royaume, une province, une ville, un particulier dans le monde chrétien, un juste ou pécheur, qui n'ait éprouvé les effets toujours bienfaisants de sa puissante protection ? Est-il un coin si obscur sur la terre où l'on ne découvre quelque monument de la piété des peuples et des souverains envers Marie, qui ne soit en même temps un monument solennel de leur reconnaissance pour cette bienfaitrice universelle du genre humain ? Qui pourrait, en effet, redire le nombre de tant d'infirmes rendus à la santé, de tant de malheureux soulagés dans leurs peines, de tant de familles tirées du sein de l'indigence ? Qui pourrait dire et retracer au monde les embrasements éteints, les pestes arrêtées, les armées formidables subitement vaincues et mises en déroute ? Qui pourrait dire et raconter au monde tant de fléaux dissipés, d'épidémies apaisées, de tempêtes calmées, de naufrages évités à l'invocation seule du nom puissant de Marie ?

Que serait-ce donc, sainte Mère de Dieu, si, éclairé d'une lumière plus qu'humaine, je pouvais pénétrer dans les secrets des cieux et y découvrir ces miracles plus étonnants encore que tout ce que j'ai pu dire ? J'entends,



Chrétiens, ces miracles de la grâce que son influence opère encore tous les jours et qui arrachent de l'enfer une quantité de victimes ; tant de vertus chancelantes et prêtes à succomber, que sa vigilance sur les justes garantit tous les jours de ces chutes terribles dont il est si difficile de se relever pleinement ; de tant de passions indomptées et devenues comme nécessaires par la force de l'habitude que sa compassion pour les pécheurs a soumise tout-à-coup au joug de la raison et de la grâce ; de tant de vocations saintes qu'elle inspire, soutient et confirme, malgré les attraits séduisants et les sollicitations engageantes du monde ; tant de généreux projets qu'elle a formés dans les cœurs les plus faibles, et pour l'exécution desquels elle leur a obtenu une force et un courage plus qu'humain ; tant de repentirs amers et efficaces qu'elle a fait concevoir aux coupables, malgré les obstacles infinis qui s'opposaient à leur pénitence. Oui, oui, le culte de Marie est légitime, il est étroitement lié à la religion chrétienne. Rien de plus raisonnable, rien de plus doux au cœur, rien de plus agréable à Dieu qui le récompensera éternellement dans le ciel.



INFLUENCE DU CULTE DE MARIE SUR LA FAMILLE

Par le même

Et posuit sicut oves familias.

C'est lui qui bénit et fait prospérer les familles
comme les brebis d'un heureux bercail.

(Psaume cvr, 41.)

Lorsque le prophète royal veut faire le tableau des bontés et de la puissance de Dieu avec ces vives couleurs qui ne se rencontrent que sous le pinceau des hommes inspirés, il remarque comme l'un des principaux caractères de l'action providentielle que la famille ne se constitue véritablement que sous les yeux de Dieu et en observant sa loi sainte : *Et posuit sicut oves familias.*

Vous le savez, le premier besoin de la société, c'est la famille, et la famille est aussi le premier besoin de notre cœur. Aussitôt qu'un rayon d'intelligence vient éclairer l'âme humaine, les affections de famille prennent aussitôt la première place dans ce cœur. L'enfant apprécie les tendres soins dont il est l'objet ; quelque chose d'intérieur et de mystérieux lui révèle l'union si intime qui existe entre lui et les auteurs de ses jours. Dans sa mère et son père qui veillent à son bien-être, qui entourent son berceau de leur vigilance et de leurs caresses, il voit plus que des bienfaiteurs et des amis. Il sait qu'entre eux et lui il y a, pour ainsi dire, communauté d'existence. Les plus douces jouissances, les plus naturelles, les plus pures,



ont déjà jeté dans son cœur de profondes, d'impérissables racines.

L'amour de la famille grandira dans cette jeune âme. Notre reconnaissance pour nos parents est une dette envers Dieu, qui nous communique ses biens par eux. L'amour de la famille, protecteur du berceau, devoir de l'âge mûr, soleil bienfaisant de la vieillesse, est à toutes les époques de la vie la source de nos plus saintes affections. L'enfance est abritée sous l'amour des pères et mères; la vieillesse repose en paix sous la protection de l'amour filial; l'âge mûr, étendant à la fois son affection sur la génération naissante et sur celle qui s'éteint, prépare pour l'une les voies de l'avenir et adoucit pour l'autre les regrets du passé et les abords du tombeau.

Dieu n'a point fait l'homme pour vivre dans l'isolement, il lui donna dans le principe une compagne, une aide semblable à lui pour partager ses travaux, ses douleurs et ses joies. Il lui donna la royauté de la terre qu'il ne peut exercer sans l'association. La longue enfance, la vieillesse triste et caduque, la faiblesse individuelle, le mettaient à la merci des éléments de destruction sans cesse déchaînés contre lui. Ce n'est qu'en se réunissant, qu'en se protégeant mutuellement, que les hommes peuvent être forts et heureux. Or, la famille est le type primitif de toute association, c'est la société primitive et naturelle; elle existe à l'état imparfait chez les peuples les plus sauvages qui vivent sans instruction, sans lois, sans demeures fixes; elle est l'image et le modèle des sociétés civilisées.

La famille est la source de laquelle découlent les vertus et les vices qui font le bonheur ou la ruine des nations. Mais, encore une fois, la famille, c'est Dieu qui l'a insti-



tuée véritablement : en dehors de la loi divine, il n'y a plus qu'un simulacre de famille. Nous vous avons parlé, précédemment, du culte de Marie, nous venons vous faire voir aujourd'hui quelle grande influence il a exercée sur la famille. Il vous sera facile de comprendre que la Vierge Marie a plus fait pour le bonheur et la prospérité de la famille que les écrits de tous les sages et que les combinaisons de tous les législateurs.

Pour mieux comprendre toute l'influence que le culte de Marie a exercée sur la famille, reportons-nous un instant sur l'état de la famille en général dans le monde, avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, et l'apparition de Marie proposée à notre culte.

Avant cette époque, la femme, partie intégrante de la famille, subissait dans tout l'univers la peine de la faute originelle par le plus dur esclavage; non-seulement elle était malheureuse, elle était encore dégradée, avilie. Quand elle échappait au despotisme de l'homme, c'était pour tomber plus bas encore, en suivant les impulsions dépravées de son cœur, en se livrant aux plus infâmes débauches, en arrachant de son âme les sentiments naturels les plus enracinés, les plus inhérents à ses fonctions maternelles. A celui qui parcourt les annales des peuples et l'histoire ancienne, la femme apparaît partout sous ce double joug de l'esclavage ou de la corruption; partout ailleurs que dans la nation juive éclairée par la loi de Dieu, la coutume barbare d'abandonner les enfants ou de les mettre à mort souille l'humanité et flétrit les plus brillantes civilisations; partout, des rivages africains jusque dans les profondeurs de l'Inde, les cris déchirants d'enfants qu'on égorge se font entendre; sous les portiques



de Rome retentissent les vagissements des nouveaux-nés abandonnés par leurs mères.

Il existe dans les archives de l'antiquité un monument de honte éternelle qui suffit à lui seul pour marquer l'ancien monde du sceau brûlant d'une indélébile flétrissure : c'est la quatrième controverse du X^e livre de Sénèque.

On accuse devant un tribunal un misérable qui spéculait à Rome, de la plus atroce manière, sur la cruauté barbare des mères. Il parcourait la ville, ramassant les nouveaux-nés exposés sur la voie publique et les emportait dans des cavernes dont il avait fait sa demeure. Et là, l'infâme les nourrissait-il pour les vendre ? Non, le monstre les mutilait pour en faire des mendiants qui sollicitassent de la charité publique les aumônes qui l'enrichissaient. Aux uns, il crevait les yeux ; aux autres, il coupait ou brisait les membres, sauf à les tuer si l'opération réussissait mal ; il arrachait à quelques-uns la chair des cuisses pour qu'ils eussent les membres grêles et misérables. Il leur façonnait d'horribles moignons, leur cassait les reins, les rendait difformes de mille manières. Celui-ci rampait péniblement ; celui-là n'était plus qu'un hideux tronçon, au visage intéressant et beau. Ainsi donc, au milieu de l'Italie, dans la capitale de l'univers, à la face des empereurs, ces maîtres du monde, au su et vu d'une ville de six millions d'habitants, les plus civilisés de l'univers, dont on n'a cessé de vanter la gloire, des monstres commettaient des abominations qui font frissonner nos cœurs façonnés par le christianisme. Puis, au jour où une voix s'éleva pour demander justice, pour implorer la pitié des magistrats et la vengeance des lois, on vit, on



entendit des avocats plaider pour ces monstres. Le peuple de Rome ne cria pas vengeance et ne se leva pas pour demander la mort de ces scélérats briseurs d'os, de ces mangeurs de chair plus féroces cent fois que les tigres les plus affamés.

Qu'était donc devenue la famille, grand Dieu ! dans cette Rome qu'on a tant vantée, avant qu'elle n'eût prié au pied des autels de la Vierge Marie ? Qu'était-ce donc qu'une mère, avant que la Mère de Jésus eût paru sur la terre ? Arrêtez, coursiers rapides qui emportez au cirque cette femme éclatante de diamants et de pierreries dans son char doré ! Le mendiant qu'elle écrase, c'est peut-être son fils. Qu'est-il devenu cet enfant qu'elle fit jeter à la porte et auquel elle n'a pas songé depuis ? Ah ! si c'était l'un des esclaves qui la servent, heureux, mille fois heureux ! mais peut-être aussi c'est ce tronçon d'homme qui se meut dans la fange des rues ; peut-être c'est cet aveugle qui lui tend sa sébille. Voilà comment le paganisme avait dénaturé l'épouse et la mère de famille.

Ce qui fait la sécurité de la famille, c'est la tendre compassion de la mère, la fidélité de l'épouse et la chasteté de la jeune fille. Avant Marie, les femmes ne connaissaient pas cette bonté compatissante qui est un de leurs plus beaux apanages. La dame romaine louait des bourreaux à l'année pour torturer ses esclaves ; pour la moindre faute, elle les faisait déchirer de coups, et, pendant qu'on les frappait, la tigresse recevait ses amies et causait indifférente avec elles. On continuait de frapper, le sang ruisselait sous les verges, la peau s'en allait en lambeaux, elle arrangeait ses cheveux devant un miroir, elle se mettait du rouge, elle lisait un journal. C'étaient



là des récréations que se donnaient ces maîtresses de maison, en attendant les plaisirs enivrants du cirque. Et là, que de bonheur, que de transports, que d'émotions saisissantes !

Les gladiateurs s'entredéchirant, des malheureux dévorés par des bêtes féroces, et puis les acclamations de la populace mêlées aux cris des victimes, voilà ce qu'il fallait à leurs yeux, à leurs cœurs, à leurs désirs !

La fidélité de l'épouse ! nous vous renvoyons à l'histoire : rien n'est triste comme le portrait qu'elle en fait. Les femmes se disputaient publiquement à prix d'or les histrions et les chanteurs, et au cirque même, elles ne cachaient point leurs préférences. Quant à leurs maris, dit un poète de l'époque, Juvénal, elles les auraient sacrifiés, s'il l'eût fallu, pour sauver un chien qui les amusait.

La chasteté des vierges ! des vierges ! au temps d'Auguste, quelles que fussent les faveurs suprêmes accordées aux Vestales, on ne put trouver six filles vierges, de six à douze ans, qui voulussent bien consacrer temporairement leur virginité à Vesta, et quant le sort les choisit, ce fut un deuil général dans les familles.

Mais, du moins, les sages, les philosophes devaient condamner cette dépravation de la famille et éclairer l'esprit humain ? Jamais. Les philosophes, au contraire, faisaient comme tout le monde. Aristote fait son testament en faveur de la courtisane Herpyllis ; Platon écrit des vers pour Archéanasse, femme perdue de mœurs ; Socrate, le bigame, était l'élève d'Aspasie, le maître d'Alcibiade, et donnait des leçons de séduction à Théodote, célèbre courtisane ; Pythagore soupirait aux pieds de Théano ; Caton



vend l'honneur de son épouse à Hortensius. Voilà ce que peut la philosophie pour la moralité de la famille.

Ah ! la famille n'a commencé à se constituer véritablement qu'après avoir eu pour modèle la famille, l'humble famille de Nazareth. Femmes déchues, levez la tête et regardez vers l'Orient. Les prophéties vont s'accomplir ; l'ange du Seigneur est descendu des cieux pour dire à une vierge ces paroles que répéteront éternellement la terre et le ciel : Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous... Le saint qui naîtra de vous après que l'esprit de Dieu vous aura couverte de son ombre, s'appellera le Fils de Dieu. C'est cette vierge qui est venue, qui a été donnée au monde, nouvelle Eve, pour régénérer la femme comme mère, par son dévouement, ses soins assidus, sa séparation du monde ; elle est le type le plus parfait de la mère de famille. Comme épouse, par sa pureté, sa modestie, sa douceur affectueuse, elle est devenue le plus parfait modèle de toutes ces épouses qui ont civilisé le monde par l'empire que leurs vertus ont exercé sur leurs maris.

Par sa virginité inaltérable, sa vie sans tache et sa beauté morale, elle a peuplé le monde de ces vierges admirables qui sont comme les anges de chaque famille où leur vertu exerce une si grande influence sur leurs frères et leurs pères.

Voyez-la cette jeune et tendre mère dans l'étable de Bethléem avec l'Enfant-Dieu sur ses bras ; elle le nourrit de son lait et offre à notre admiration les deux plus nobles vertus de la famille, la chasteté et l'amour maternel. Mères dénaturées qui, dans tout l'univers, avez éteint dans votre cœur le feu sacré de l'amour maternel, venez à la



crèche de Bethléem ; voyez cette mère qui tient son enfant dans ses bras, tandis que vous ne cherchez qu'à vous débarrasser des vôtres qui vous pèsent, vous ennuiant, vous empêchent de goûter les plaisirs du monde. Voyez Marie fuyant en Égypte pour sauver le sien, pour le soustraire à l'aveugle fureur d'Hérode. Mères païennes, avant d'avoir considéré Marie prenant elle-même soin de son fils dans la maison de Nazareth, l'instruisant, le conduisant par la main, ne le confiant à personne pour les soins à lui donner, vous vous débarrassiez du soin de vos enfants sur des cœurs et des bras mercenaires, comme d'un fardeau intolérable. Mais aujourd'hui, depuis qu'elle a prié au pied des autels de Marie, voyez combien la jeune mère chrétienne est admirable de soins et de dévouement pour ses enfants.

A peine son enfant est-il né qu'elle ne vit plus pour elle-même, mais se dévoue tout entière à cette petite créature. Dès-lors, plus d'ennuis pour elle, plus de capricieux désirs ; son inconstance naturelle, la versatilité de son caractère, la mobilité de ses impressions, tout cela n'existe plus. Ange protecteur et gardien du berceau, elle est tout à son rôle, le jour, la nuit, à tout instant. On dirait qu'elle n'a plus besoin de repos ni de sommeil, pas plus que de distractions et de plaisirs ; son amour maternel l'absorbe entièrement. Tout le jour, elle reste auprès de son enfant, veillant avec sollicitude à ses moindres besoins, elle le tient sur ses bras ou lui fait un berceau de ses genoux ; elle devine ses plus légères souffrances ; elle a, pour lire dans ses désirs, dans ses pensées, une perfection d'instinct vraiment incroyable ; puis, elle sait prendre plaisir à tout ce qui lui plaît, elle n'a pas de plus grand bonheur que de le voir sourire.



La nuit, comment dort-elle? Le sommeil de cette tendre mère est une veille incessante : elle écoute en dormant la respiration de son enfant ; elle s'éveille s'il remue ou s'il rêve, et, penchée sur lui pour voir ce qu'il éprouve, elle ne le quitte que s'il est calme et endormi.

Aussitôt que les facultés intellectuelles et morales de l'enfant commencent à se développer et que Dieu vient parler, pour ainsi dire, à l'âme humaine, en brisant la mystérieuse enveloppe qui la tenait cachée, la mère chrétienne est là pour coopérer par sa foi et son amour à cette nouvelle création. C'est elle qui va donner des noms à toutes ces choses que l'homme doit aimer toute sa vie et toute l'éternité ; c'est elle qui va enseigner à ses lèvres à nommer Dieu, à nommer son père et sa mère ; c'est elle qui vivifie l'âme du jeune enfant et le prépare à être un jour le soutien et l'ornement d'une famille. Elle le nourrit de ces saintes croyances qu'elle lui fait sucer avec le lait et que ne peuvent donner ni la science ni l'étude ; c'est cette croyance sucée au berceau, transmise par la mère pieuse, qui doit être plus forte que tous les raisonnements et assez puissante pour préserver un jour l'homme contre les efforts de l'incrédulité et contre les tentations de la fausse science ; c'est elle qui doit, chez le plus grand nombre, tenir lieu de l'étude ; c'est la nourriture paternelle que Dieu devait à tous ces hommes, si nombreux ici-bas, qui sont attachés à la glèbe et au travail, qui fertilisent la terre et qui nourrissent de leurs sucurs les docteurs et les savants.

Et c'est la mère chrétienne, la mère modelée sur Marie, qui jette dans l'âme de l'enfant tous ces trésors de foi dont elle l'imprègne si aisément alors, et qui, plus tard, heur-



teraient la raison qui ne se soumettrait qu'après une longue étude; c'est elle qui verse de son cœur pieux, dans le sien si impressionnable, ces croyances et ces amours qui resteront durant la vie entière, parce qu'ils croîtront avec l'intelligence qui s'en sera nourrie dès le bas âge, et qui les aura trouvés doux et bons pour la vie morale, comme les lèvres ont trouvé bon pour la vie du corps le lait épanché du sein maternel. La femme, faite pour croire bien plus que pour raisonner, est l'instituteur le plus naturel qu'il soit possible de trouver à l'enfance. La foi ne s'enseigne jamais mieux que par la foi, et le cœur de la mère est fait exprès par la main de Dieu pour donner à celui de l'enfant cet aliment moral tout élaboré. La foi de l'enfant procède de celle de la mère comme la greffe vit sur l'arbre, recevant la sève des mêmes racines et du même sol. On ne saurait donc jamais assez exalter l'influence qu'une mère chrétienne exerce sur la famille, et cette mère chrétienne s'est inspirée à l'école de Marie.

Ah! qu'il sera malheureux l'enfant que sa mère n'aura pas accoutumé, dès l'âge le plus tendre, à prier l'auteur de tout ce qui existe, à élever vers lui ses mains innocentes! Autant vaudrait qu'elle le conduisît à l'entrée d'un désert, et que là, l'abandonnant, elle le laissât exposé aux ardeurs brûlantes du soleil, à la rage des bêtes féroces, aux tortures de la soif et de la faim. Là, vient un désert à traverser, et l'homme n'y trouve que dangers et que douleurs de toute sorte. Ah! donnez-lui la foi, cette source vive où se rafraîchissent toutes les lèvres altérées, ce baume salubre qui guérit toutes les blessures; donnez-lui le bâton du voyageur et l'arme du combat, ne le laissez point partir sans le recommander à la



Vierge, cette autre mère, qui veut bien s'associer à la mère nature pour le protéger. Marie, devenue mère d'un Dieu, a adopté pour enfants tous les hommes qui sont ses frères. Vous seriez bien coupables si vous ne disiez pas à vos enfants le nom de cette mère adoptive, si puissante auprès de Dieu et si bonne pour l'humanité.

Ah ! que ceux qui cherchent à infirmer le culte de Marie sont donc coupables et criminels ! que ceux qui cherchent à obscurcir l'auréole de sainteté de cette perle des cieux, commettent une abominable action ! Au point de vue de la foi, ce sont d'infâmes hérétiques ; au point de vue de la poésie religieuse, ce sont de stupides vandales qui insultent le plus beau type de la mère de famille, de l'épouse et de la jeune vierge qui ait jamais existé ! Au point de vue de la société, ce sont des ennemis dangereux qui bouleversent tout l'ordre moral. Que mettront-ils donc à la place de cette douce figure de la Vierge qui calme si bien le cœur ? Qui donc les mères chargeront-elles de leurs prières et à qui confieront-elles leurs alarmes, leurs joies, leurs douleurs ? Auprès de qui l'épouse fidèle et chaste ira-t-elle puiser la force pour les combats et les motifs de dévouement ? Devant qui les jeunes filles viendront-elles s'agenouiller pour épancher le trop plein de leurs cœurs, leurs mystiques émotions, leurs mystérieux pressentiments ? Quel autre miel donnera-t-on aux lèvres des petits enfants qui n'apprendront plus à dire ce nom si doux de Marie ? Il est ici-bas des yeux faibles et timides qui n'osent, hélas ! regarder en face le soleil de la divinité et qui jettent un regard suppliant sur la douce étoile des cieux. Le pécheur abîmé dans sa douleur qui n'ose plus dire : Mon Dieu ! dit encore : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs.



Ah ! laissons, laissons Marie servir toujours de modèle à la jeune fille qui embaume le sanctuaire de la famille d'un parfum de vertu qui charme tous les cœurs. Laissons Marie servir de modèle à l'aimable et chaste épouse qui calme tant de tempêtes, fait croire en Dieu et à la vertu ceux qui ne croyaient plus à rien, et dont elle fait le bonheur. Laissons, laissons Marie être le modèle achevé de la mère chrétienne dont l'influence est si grande sur la destinée de la famille et sur le bonheur de la société. Que Marie soit notre modèle à tous et elle nous fera marcher d'un pas ferme dans le droit sentier de la vertu qui conduit à la véritable félicité.

INJUSTICE DES ATTAQUES CONTRE LE CULTE DE MARIE

Par M. l'abbé Cadrais

Multæ filiae congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.

Beaucoup de filles ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées.

(Prov. xxxi, 29.)

Le bel éloge que l'Esprit-Saint fait, en ces termes, de la femme forte dont parle l'Écriture, ne s'aurait mieux s'appliquer, ce me semble, qu'à celle qui, dans ces jours (1), fait plus spécialement l'objet de notre culte. Les vertus qu'il préconise en cette femme, qui mieux que

(1) Mois de mai.



l'auguste Marie les a jamais possédées dans toute leur plénitude, qui mieux qu'elle les a jamais portées à un plus haut degré de perfection, qui mieux qu'elle, enfin, les a jamais pratiquées avec plus de constance. Bien des filles de Sion s'étaient distinguées, il est vrai, par d'éminentes qualités. Les unes, comme Abigaïl, par leur sagesse ; les autres, par leur courage, comme Judith ; celles-ci, comme la pieuse Esther, par leur humilité ; celles-là, par leur chasteté, comme la vertueuse Suzanne, et tant d'autres qui, dans l'Eglise de Jésus-Christ, ont porté l'héroïsme de la vertu jusqu'à endurer les plus affreux supplices plutôt que de lui être infidèles, dont le glorieux martyr a rendu leurs noms à jamais célèbres dans les annales de l'Eglise comme dans les fastes de l'histoire, et leur a valu une mention si belle dans la célébration quotidienne du plus auguste de nos mystères ainsi que l'honneur d'un culte public, et pourtant n'est-il pas vrai de dire, sans porter le moins du monde atteinte à la gloire qui leur est due, que Marie les a toutes surpassées. *Multæ filia, etc.*

Conçue sans péché, par un glorieux privilège qui n'appartient qu'à elle, elle seule n'a rien contracté de la tache originelle que nous apportons tous en naissant, et dont les plus grands saints, je n'en excepte pas Jean-Baptiste lui-même, ont été souillés. Pleine de grâces dès son entrée dans la vie, son existence tout entière n'a été qu'un long enchaînement de vertus, qu'a suivi la plus sainte des morts, que le Seigneur s'est empressé de couronner par une résurrection glorieuse, s'il en fut jamais, pour la récompenser tout à la fois et dans son corps et dans son âme au séjour des bienheureux. Car Marié, selon la



pieuse croyance de l'Eglise, est cette chaste épouse que l'Esprit-Saint lui-même a vue au livre des cantiques, s'élevant du désert, *comblée de délices et appuyée sur son bien-aimé* (8, 5). Elle est cette femme admirable que saint Jean, dans son Apocalypse, a contemplée au ciel, *revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds et sur la tête une couronne de douze étoiles* (12, 1). Elle est encore, selon l'interprétation des pères de l'Eglise, *cette arche de la nouvelle alliance, que le Seigneur lui-même a sanctifiée* (Ps. 45, 5). Elle est pour tout dire, en un mot, cette Bethsabée nouvelle que le nouveau Salomon a fait asseoir sur son trône à sa droite. C'est ainsi qu'est élevée au-dessus de toutes les créatures celle que le *Roi de gloire a voulu honorer*, tel est le haut degré de grandeur qu'ont mérité à Marie ses éclatantes vertus.

Autant aussi les éminentes vertus qui l'ont distinguée l'emportent sur celles des autres saints, autant le culte que nous consacrons à cette auguste Vierge l'emporte-t-il sur celui que nous nous plaisons à leur rendre, et, depuis que le Seigneur a tout fait au ciel pour glorifier sa sainte et digne mère, l'Eglise n'a pas cru trop faire pour elle, en l'honorant d'un culte à part; culte bien inférieur sans doute à celui que nous rendons à Dieu, mais bien supérieur aussi à celui que nous rendons aux saints. Nous adorons Dieu, et nous n'adorons que lui seul, mais nous honorons Marie au-dessus de tous les saints, et rien en cela qui ne soit équitable. Mon intention ici n'est pas de justifier la légitimité du culte que nous rendons à Marie. Mon but est uniquement de vous instruire, en vous faisant voir combien injustes sont les reproches que nos frères égarés dans la foi nous adressent quelquefois à ce sujet.



Si j'avais à justifier le culte si légitime que nous rendons à Marie, en présence de ceux qui l'attaquent, je devrais d'abord établir en principe et prouver avant tout qu'il est un culte, indépendamment de celui que nous rendons à Dieu, qui repose, comme lui, sur le témoignage de nos divines Ecritures et de la tradition, que l'antiquité la plus vénérable a mis en usage, je veux parler de celui que nous rendons aux anges et aux saints ; et je n'éprouverais pas d'embarras à le faire, puisque l'Ecriture sainte m'enseigne que les anciens patriarches vénéraient les saints anges, comme nous le faisons, qu'ils leur adressaient leurs supplications et leurs prières, et que le Seigneur avait cette pratique pour agréable, comme l'ange Raphaël l'expliquait à Tobie quand il lui disait : *Le Seigneur a eu pour agréables les bonnes œuvres et les prières que vous lui adressiez par mon entremise, et s'a été pour vous en récompenser qu'il m'a envoyé vers vous (12, 12).* L'Ecriture aussi m'enseigne que les saints sont associés à Dieu dans la gloire, et j'y lis dans un endroit que le saint pontife Onias et le vertueux Jérémie prient et s'intéressent au ciel pour leurs peuples malades. La plus antique tradition me viendrait en aide au besoin pour prouver que le culte des saints a été en usage de tous temps dans l'Eglise. Et, partant de ce principe incontestable et vous faisant voir que nulle créature, au ciel comme sur la terre, n'a jamais été et ne sera jamais glorifiée comme le fut Marie, épouse, fille et mère d'un Dieu, il me serait facile d'établir la légitimité du culte spécial que nous lui rendons ; mais je n'ai pas à le justifier, grâce à Dieu, à vos yeux non plus qu'en présence des hérétiques qui le combattent et qui ne sont point ici pour m'entendre, j'ai



seulement à vous montrer combien sont injustes les reproches qu'ils osent nous adresser à ce sujet, et je le ferai d'autant plus aisément que ce n'est pas d'aujourd'hui et de nos jours que le culte d'honneur que nous rendons à Marie a trouvé des contradicteurs, que les glorieuses prérogatives que nous accordons à cette auguste Vierge ont trouvé des censeurs, et que les hommages publics que nous lui rendons ont été combattus. Nos frères errants dans la foi, que Luther et Calvin ont séparés de l'Eglise au seizième siècle, s'étaient élevés déjà contre le culte que nous rendons aux saints, et, en particulier, contre celui que nous rendons à celle qui en est établie la reine, ils avaient blâmé les justes hommages que nous lui témoignons, les pieuses pratiques que nous mettons en usage en son honneur. Ils s'étaient prétendus envoyés de Dieu pour réformer l'Eglise, sans donner au monde d'autre preuve de leur mission, qu'en multipliant les scandales sur la terre, et les tristes héritiers de leurs erreurs, qui vivent au milieu de nous, victimes des malheureux préjugés de leur secte, que des maîtres de mauvaise foi ont su leur inspirer, répètent leurs reproches sans examiner s'ils sont fondés ou non. Ils nous accusent d'idolâtrie en honorant Marie comme nous le faisons, ils font un crime à l'Eglise de la pompe qu'elle déploie dans le culte qu'elle lui rend, comme étant insolite et inconnu aux temps passés; ils lui reprochent les pratiques qu'elle autorise en son honneur et qu'ils regardent pour le moins comme inutiles. Ils l'accusent tout à la fois d'idolâtrer dans son culte, de varier dans ses enseignements et d'innover dans ses pratiques, elle à qui le Sauveur a promis que sa foi serait toujours la même et qu'elle ne saurait faillir. Vous



avez entendu souvent peut-être ces accusations qui seraient graves si elles n'étaient mensongères, plus d'une fois au moins elles ont frappé vos oreilles et affecté péniblement vos cœurs, sans que votre foi en ait été ébranlée, mais vous n'avez su peut-être que *répondre*. Apprenez donc, pour votre instruction, combien il vous est facile de le faire.

Et d'abord, on nous accuse d'honorer Marie comme une divinité. Mais qui ne sait combien ce premier reproche est injuste. Sans doute, nous l'honorons d'un culte tout spécial, et quoi de plus légitime que cette distinction que l'Eglise fait en l'honneur de celle qui a été, je l'ai dit, la fille, la mère, l'épouse d'un Dieu. Mais quelque grands que soient les respectueux hommages que nous croyons devoir lui rendre à tant de titres, nous n'avons pourtant nullement la pensée criminelle de l'adorer, nous savons trop bien, et la foi nous le dit de reste, qu'il n'est qu'un Dieu au ciel comme sur la terre, qui veut être adoré *lui seul et qui ne saurait consentir à partager sa gloire avec un autre*.

Aussi, mettons-nous et mettrons-nous toujours une immense différence entre le culte d'adoration que nous rendons à Dieu et le culte d'hommages que nous offrons à Marie, entre la manière dont nous prions l'un et l'autre. Quand nous prions Dieu, en effet, nous dit le livre élémentaire de la Religion, que nous mettons entre les mains du jeune âge, et qui témoigne si bien de notre croyance sur ce point, quand nous prions Dieu, nous lui demandons les grâces qui nous sont nécessaires et que nous attendons de lui seul, mais quand nous prions Marie, nous attendons seulement de son intercession puissante



qu'elle les sollicite de la bonté de Dieu pour nous (1). Nous ne prétendons donc nullement adorer Marie par le culte d'honneur que nous lui rendons, non plus que par les prières que nous lui offrons. C'est donc bien à tort que nos frères dissidents nous adressent ce premier reproche, et, pour répondre à cette accusation injuste, il doit nous suffire de leur rappeler et de leur citer au besoin les plus simples enseignements que la foi nous donne, que je ne fais qu'indiquer en ce peu de mots, mais qui attestent suffisamment déjà, il me semble, la légitimité du culte d'honneur que nous rendons à Marie.

Nos adversaires, en second lieu, accusent l'Eglise de varier dans ses croyances, à cause des hommages qu'elle rend de nos jours à cette auguste Vierge et de la pompe inusitée, disent-ils, qu'elle déploie dans les solennités de son culte. Mais si l'Eglise catholique a varié dans ses enseignements en honorant Marie comme elle le fait de nos jours, ainsi que ses ennemis lui en font un reproche, il faut qu'ils soient forcés d'avouer, du moins, que cet état de choses ne date pas d'hier, car pour trouver l'origine des honneurs qu'elle lui rend, c'est par delà tous les siècles jusqu'au berceau de l'Eglise, au temps des saints apôtres et de Jésus-Christ même, qu'il faut remonter pour la trouver. Ce divin Sauveur, en effet, n'a-t-il pas honoré sa sainte et divine Mère pendant tous les jours qu'il a passés sur la terre? D'abord, par une soumission toute

(1) Saint Vincent de Paul a écrit, au sujet de sa captivité par les corsaires barbaresques : « Dieu opéra toujours en moi une croyance de délivrance par les assidues prières que je lui faisais à la Vierge Marie par la seule intercession de laquelle je crois fermement avoir été délivré. »



filiale et par tous les services qu'il s'est plu à lui rendre dès la plus tendre enfance, ensuite, par la pieuse déférence qu'il a toujours eue pour elle? N'est-ce pas à son intercession puissante qu'il opéra son premier miracle aux noces de Cana, en changeant l'eau en vin? Ne nous a-t-il pas imposé l'étroite obligation de l'honorer nous-mêmes, comme il l'a fait quand il nous l'a donnée à tous pour mère sur le Calvaire et du haut de sa croix? Aussi, voyons-nous les saints apôtres, instruits à l'école de leur divin maître et formés par ses préceptes salutaires, honorer d'une manière spéciale cette auguste et sainte Mère, la placer à la tête de leur sacré collège pendant tous les jours qu'ils passèrent dans le monde en attendant l'Esprit-Saint qui leur était promis; le bien-aimé saint Jean lui témoigner entre autres une affection toute filiale, et encore que l'Évangile et la profonde humilité de Marie nous aient dérobé le reste de sa vie, il ne nous est guère permis de douter que les saints apôtres ne l'aient environnée, jusqu'à la fin, de toute leur pieuse déférence.

Ainsi, que nous lui témoignions nos respects, que nous lui rendions intérieurement hommage, nos adversaires ne sauraient y trouver à redire, pour peu qu'ils aient encore foi comme nous en sa *maternité* divine (1). Car quoi de plus juste que nous environnions de tous nos hommages celle que nous croyons être la mère de notre Dieu, et que sa douce mémoire soit en honneur parmi nous qui nous faisons gloire d'être ses enfants? Mais cette vénération profonde dont nos âmes sont pénétrées pour elle, se pro-

(1) Voyez Auguste Nicolas, en note, à la page 71 ci-dessus. Voyez aussi la note à la page 58.



duit-elle au dehors par des marques extérieures et sensibles, érigeons-nous des autels en sa mémoire, chantons-nous de pieux cantiques en son nom, nous réunissons-nous dans ses temples pour exalter à l'envi sa gloire et ses vertus par de saintes pratiques : voilà ce qu'ils ne peuvent nous pardonner, ce qu'ils osent bien nous reprocher comme une variation introduite par nous dans la foi si pure, disent-ils, de la primitive Eglise. Qu'ils s'en irritent, cela ce conçoit, l'hérésie et l'enfer assurément n'ont rien à gagner au culte public que nous rendons à Marie. L'une et l'autre, au contraire, ont tout à craindre de sa salutaire influence, pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes qui lui sont fidèles. Ce qui s'est passé dans tous les temps, de nos jours et sous nos yeux, peu assurément nous en convaincre : de quels prodiges de protection, de conversion et de salut ne sommes-nous pas redevables aux pieuses associations établies en l'honneur de Marie ? Qu'ils nous accusent, après cela, de varier dans nos croyances en lui rendant un culte public, c'est là un reproche auquel tout chrétien, pour peu qu'il soit instruit, ne saurait être embarrassé de répondre. Ce n'est pas d'aujourd'hui, peut-il dire, que l'Eglise rend à Marie de publics hommages ; dans tous les temps comme de nos jours, elle s'est fait gloire de lui en rendre, en dépit de tous les efforts de l'enfer et des méchants conjurés contre elle. Au temps d'Arius, elle défendait déjà indirectement sa gloire quand cet audacieux sectaire osa révoquer en doute la divinité de Jésus-Christ, et, au temps de Nestorius, ne prenait-elle pas directement sa cause en main quand ce téméraire, osant blasphémer sa maternité divine, deux cents évêques assemblés en concile général



et l'Eglise tout entière avec eux, lui dirent anathème dans la grande basilique d'Ephèse, qui était déjà érigée en l'honneur de cette auguste vierge (1). On l'honorait donc déjà par un culte public, comme nous faisons maintenant. Des sanctuaires et des temples étaient donc érigés en son honneur, et déjà dans tous les lieux de l'univers où Jésus-Christ pouvait compter un temple, son auguste Mère aussi pouvait compter un sanctuaire, un autel. L'Eglise grecque, bien que séparée de la nôtre par un schisme malheureux dont l'origine remonte à dix siècles, n'est pas moins dévouée que la nôtre au culte de Marie; ses pontifes, ses docteurs dans la foi, qui sont aussi les nôtres, ont rivalisé d'ardeur avec ceux de l'Eglise romaine pour étendre et propager le culte public de Marie en tous lieux. Ils font donc preuve de bien peu d'instruction ou d'une insigne mauvaise foi, ceux qui accusent l'Eglise catholique d'avoir varié dans ses croyances, en rendant de nos jours à Marie un culte et des hommages qu'elle lui a rendus en tous temps comme en tous lieux (2).

(1) Voyez la première note d'Auguste Nicolas, à la page 71 ci-dessus, à propos du concile d'Ephèse.

(2) Sans doute que le christianisme ne consiste pas seulement, il s'en faut, dans une dévotion enthousiaste pour Marie. Mais comme la respiration, dit le docteur Saint-Germain, n'est pas la vie, mais l'indice et le signe certain de la vie, de même l'amour, la dévotion pour Marie ne constituent pas eux seuls le vrai disciple de Jésus-Christ; mais c'est le signal, l'indice qu'on est de sa suite, qu'on appartient à son école, qu'on est son disciple.

« Ainsi, ne vous laissez pas tromper par les modernes pharisiens, à des exceptions près, aussi faux et aussi hypocrites



Un dernier reproche plus spécieux que les précédents et auquel il est aussi facile, ce me semble, de donner une solution également satisfaisante, consiste à blâmer l'Eglise d'avoir innové dans le culte qu'elle rend à Marie, en y introduisant des pratiques, des usages qu'ignoraient nos

que les pharisiens du judaïsme; ne vous laissez pas tromper par leurs sophismes, par leurs critiques, par leurs railleries, par leurs blasphèmes contre le culte que l'Eglise catholique rend à Marie.

« A les entendre, ils ne condamnent ce culte que dans l'intérêt de la pureté du christianisme, de la gloire de Dieu et de l'honneur de Jésus-Christ; toutes choses auxquelles, d'après eux, le culte que les catholiques rendent à Marie porte sérieusement atteinte. N'en croyez rien, je vous en conjure; ce rôle menteur est bien souvent l'effet de la plus déplorable ignorance du vrai esprit du christianisme, et plus souvent encore n'est qu'un calcul de l'orgueil, un masque de l'hypocrisie et de l'erreur. La dévotion à Marie est dans l'esprit et dans la lettre de l'Evangile, et elle y est parfaitement conforme. C'est l'Evangile qui nous assure que Jésus-Christ, assis sur la chaire de la croix, a ordonné de la manière la plus claire, la plus précise et la plus formelle, que Marie doit regarder Jean, ou tous les disciples de Jésus-Christ ressemblant à Jean et représentés par Jean, comme ses enfants, et que ces disciples doivent, à leur tour, honorer et aimer Marie comme leur mère. C'est là la signification la plus logique, la plus simple, la plus naturelle de ces touchantes paroles du Seigneur : « Femme, voilà votre fils; disciple, voilà votre mère; » et elles ne peuvent pas admettre d'autre signification. »

(*Marie au pied de la Croix*, homélie citée plus haut, tome II, pages 53, 54.)

« Après tout, la véritable mère de saint Jean, sa mère selon la chair, était non-seulement vivante, mais, d'après saint



pères et que les détracteurs du culte de cette auguste Vierge regardent pour le moins comme inutiles. Je réponds que ces pratiques, pour être plus récentes, ne sont nullement blâmables ; que, loin d'être l'objet légitime d'aucun reproche, elles sont dignes au contraire de toute notre

Mathieu, elle assistait même, avec les autres femmes, à la scène mystérieuse du Calvaire : *Erant autem mulieres multæ a longe... Inter quas mater filiorum Zebedæi.* » Si donc, au moment où elle allait perdre son fils, Marie pouvait avoir besoin des secours d'un autre fils, saint Jean, dont la propre mère était encore vivante, n'avait pas besoin d'une autre mère ; et s'il était juste que Marie, se trouvant veuve, se donnât un fils qui pût remplacer celui dont elle allait être privée, il ne le paraît pas également (s'il n'y avait de caché, sous la vérité historique, une figure, une prophétie, un mystère bien plus élevé) que ce fils fût enlevé à sa mère naturelle, et cela sous ses propres yeux, pour être donné à une mère adoptive.

« S'il se fût agi d'une mère ordinaire, la charité qui conduisit les autres saintes femmes sur le Calvaire eût dû en écarter Marie ; ce qui, pour les disciples, fut un acte de générosité pouvait sembler un trait de dureté dans Marie. Il n'est point, dans les règles ordinaires des convenances, qu'une mère soit spectatrice du supplice d'un fils auquel elle ne peut donner aucun secours, et cela pour que la vue d'une mère plongée dans une affliction profonde n'augmente les souffrances du fils ; ou bien, que la vue des douleurs acerbes du fils ne fatiguent les regards et ne troublent le cœur de la mère.

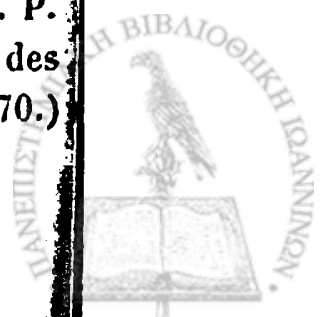
« Marie ne court pas seulement, de son propre mouvement, à ce spectacle mystérieux du Calvaire ; elle s'y rend aussi parce que Dieu lui-même l'y appelle et veut qu'elle y



pieuse gratitude envers celle qui les a établies dans sa profonde sagesse et qui les autorise dans sa bonté. Si l'Eglise, en effet, voyant de nos jours la foi de ses enfants de plus en plus chancelante, a cherché à la réveiller par plusieurs pratiques qu'ignoraient nos pères, par certaines associations inconnues aux temps passés, c'est qu'il est, dans notre siècle d'indifférence et d'immoralité, des dangers pour la foi, des besoins pour les mœurs, que les siècles qui ont précédé le nôtre ne connaissaient pas : voilà pourquoi, sans doute, l'Eglise, toujours bonne et toujours sage, et ses premiers pasteurs qui ont reçu de Jésus-Christ le pouvoir de la gouverner, ont cru devoir proportionner les remèdes aux maux, les secours aux besoins. Loin donc d'encourir un blâme, leur conduite en cela n'est-elle pas plutôt digne de toute notre reconnaissance et de notre profonde admiration ? N'est-il pas aisé de reconnaître en elle la sublime sagesse et l'amour tendre de l'esprit divin qui les anime ? Car, de toutes les pratiques, de toutes les associations pieuses que les sou-

assiste pour la rendre dépositaire de ses dernières volontés et de ses desseins de miséricorde sur l'Eglise. Il l'appelle, il exige sa présence, dit Richard de Saint-Victor, afin que, comme il en avait fait un prodige de virginité et un modèle des vierges par sa pureté, il en fit un prodige de force et la reine des martyrs par ses souffrances. Il l'appelle enfin, dit le dévot Lansberg, et il exige qu'elle y soit présente, afin d'associer à tout ce que le fils aurait à souffrir pour les hommes celle qu'il avait résolu de leur donner pour mère. »

(*La Mère de Dieu, mère des hommes*, par le R. P. Ventura, chez J.-B. Pélagaud, Paris, rue des Saints-Pères, 57, pages 62-63, 252 et 269-270.)



verains pontifes ont autorisées en l'honneur de Marie, en est-il une seule qui ne tende à la gloire de Dieu, à l'utilité de la sainte Eglise, à l'avantage spirituel de tous ses enfants ? C'est donc bien à tort que les hérétiques s'élèvent contre elle à ce sujet : ils déguisent donc bien mal sous ces vains prétextes la haine qu'ils ont contre elle et qu'ils lui portent.

Aussi, loin que les reproches injustes qu'ils nous adressent à ce sujet nous détournent de remplir ces saintes et pieuses pratiques, sachons nous y montrer de plus en plus fidèles et pour la gloire de Jésus-Christ qui se tient honoré des hommages que nous nous plaçons à rendre à sa sainte et divine Mère, et pour témoigner à cette tendre Mère qui est aussi la nôtre, par tous les moyens qu'il est en notre pouvoir de mettre en usage, notre juste reconnaissance pour tous les biens que nous recevons par son entremise. Bien convaincus que, quoi que nous puissions entreprendre et faire, notre reconnaissance sera toujours bien loin d'être en proportion avec l'étendue des avantages que son intercession puissante nous ménage auprès de Dieu, montrons-nous de plus en plus fidèles dans nos propres intérêts ; observons-les autant qu'il est en notre pouvoir de le faire, puisqu'elles font partie du culte saint que nous avons voué à notre mère ; mais aussi, faisons en sorte que ce culte que nous lui rendons avec tant de bonheur en ce jour où nous sommes, ne soit pas un culte mort et d'apparat : n'oublions pas que c'est moins par les formules de prières que nous lui adressons, par les fleurs et les guirlandes dont nous parons ses autels et ses temples que nous lui sommes agréables, que par l'imitation de ses vertus dont nous nous étudierons à embellir nos



âmes. Car, si on n'*adore* bien Dieu qu'*en l'aimant*, nous dit saint Augustin, on n'honore bien Marie non plus qu'autant qu'on l'imite. Que tous nos efforts, à l'avenir, tendent donc à ce but si louable. Faisons voir aux mécréants et aux méchants qui les raillent, que les pieuses pratiques, que nous nous imposons librement en l'honneur de Marie, ne sont pas inutiles, comme ils le prétendent. Mettons-les à même de juger, par tout l'ensemble de notre conduite édifiante et chrétienne, que nous en retirons les fruits les plus abondants de bénédiction pour la sanctification de nos âmes. Et par là, peut-être, nous réconcilierons le monde avec la dévotion ; nous attirerons à Dieu de vrais adorateurs, à Marie des serviteurs fidèles, et la satisfaction d'avoir fait le bien sur la terre sera déjà pour nous comme un avant-goût de la récompense éternelle que le Seigneur, par l'entremise de Marie, nous réserve dans le ciel.



CE QUE DOIT ÊTRE LE CULTE QUE NOUS RENDONS A MARIE

POUR ÊTRE BIEN RÉGLÉ

Par le même

*Ego diligentes me diligo et qui manè vigilant ad
me invenient me.*

Je chéris ceux qui m'aiment, et ceux qui sont
soigneux à me chercher me trouvent.

(Prov. VIII, 11.)

Dans ces jours qui sont plus spécialement consacrés en l'honneur de Marie par tant de pieuses pratiques que l'Eglise autorise par son usage et que tant de pieux fidèles s'empressent d'embrasser, ne pourrions-nous pas, s'il était nécessaire de vous engager à rivaliser d'ardeur avec eux, vous faire entendre le beau langage que l'Esprit-Saint lui-même prête à la sagesse qu'il personnifie au livre des Proverbes, et dont il se plaît à nous redire la grandeur, la puissance et les charmes, pour mieux nous attacher à elle et nous porter à vivre sous son bienfaisant empire ; ne pourrions-nous pas, s'il était besoin d'exciter votre zèle pour le culte de Marie, vous assurer ici de sa part et en son nom, qu'elle chérit ceux qui l'aiment, et que ceux qui ont recours à elle éprouvent les touchants effets de son assistance bienveillante : *Ego diligentes me diligo et qui, etc., etc.*

Il me serait tout à la fois bien doux et bien facile de



vous redire tous les prodiges de grâce que Marie opère en faveur de tous ceux qui sont dévoués à son culte, de vous raconter tous les miracles de salut qu'elle obtient journellement à ceux qui sont fidèles à son service; mais, outre que l'énumération de tant de faveurs dont ils sont l'objet dépasserait de beaucoup les bornes d'un entretien ordinaire, je serai loin d'atteindre le but que j'ai en vue en ce jour, car il me semble qu'il s'agit moins pour moi d'encourager votre ardeur pour le culte de cette auguste Vierge que de le bien régler.

Je dois donc moins m'appliquer à le réchauffer ici, je le répète, qu'à le bien régler, afin de vous en ménager les précieux avantages et de ne pas donner sujet aux mauvais chrétiens et aux impies de s'élever contre lui comme ils le font trop souvent, et cela tant à cause du peu de respect que certains chrétiens témoignent pour ses pratiques, que de la manière indiscrete dont certains autres les entendent. Car il est des chrétiens, il nous faut bien le dire, quoi qu'il nous en coûte, qui regardent les pieuses pratiques établies en l'honneur de Marie comme peu dignes de leur attention. Il en est d'autres, au contraire, qui les ont en une telle vénération qu'ils se croient comme dégagés de toute autre obligation pour lui plaire, pourvu qu'ils s'en acquittent, et ce n'est guère que le petit nombre de vrais croyants et de chrétiens fidèles qui, alliant ces pieuses pratiques avec l'imitation des vertus de Marie, se rendent participants des précieux avantages que son culte bien réglé procure à ceux qui lui sont fidèles. Il m'a donc paru important de rappeler les premiers au juste respect qu'ils doivent à ces pratiques, et sans avoir l'intention d'affaiblir en rien celui que les seconds lui



portent, de leur montrer que le culte qu'ils rendent à Marie par ces pratiques serait mal réglé et infructueux pour eux, s'ils n'y joignaient l'imitation de ses vertus et des touchants exemples qu'elle nous donne. Cette instruction ce recommande suffisamment à votre attention par son importance, sans que j'aie besoin de la réclamer ici.

Rien de plus ordinaire, de nos jours, que d'entendre les mauvais chrétiens et les impies s'ériger en censeurs contre les saintes pratiques que nous mettons en usage en l'honneur de Marie, que de les voir blâmer son culte par des critiques amères dont tout vrai chrétien s'afflige, mais qui ne doivent pourtant ni l'ébranler, ni le surprendre. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les ennemis de l'Eglise se sont élevés contre les pieuses pratiques qu'elle a de tout temps établies dans l'intérêt de ses enfants et selon que l'exigeaient les circonstances. Car l'Eglise avait déjà ses pieux usages et ses coutumes aux premiers jours de son établissement; et s'il était besoin d'établir son antique possession en ce point, je pourrais rappeler aux détracteurs de ses louables coutumes que le grand Apôtre indique lui-même, dans une de ses épîtres, aux femmes de son temps, dans quelle mise elles doivent se présenter à nos assemblées saintes; qu'il rappelle aux hommes en quelle posture de corps ils doivent prier. Autres étaient, il est vrai, les pratiques simples et modestes qu'elle mettait en usage au sein des persécutions, dans ses catacombes; autres celles qu'elle déployait plus tard, à la face du monde étonné, quand le grand Constantin lui eût apporté la paix qui faisait depuis si longtemps l'objet de son attente; mais



déjà, bien avant cette époque, ses adversaires avaient blâmé et calomnié ses pratiques, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire; plus tard, on les voyait encore se déchaîner contre elles tant dans l'Orient que dans l'Occident, et s'appliquer à faire disparaître tous les objets extérieurs du culte chrétien, qui témoignaient de nos plus chères croyances. On les voyait briser ses croix, abattre ses statues, déchirer ses images et vouer ses plus antiques usages à la haine et au mépris (1). Plus tard encore et

(1) C'étaient surtout les Grecs du Bas-Empire. Mais l'impératrice sainte Théodora, après la mort de l'empereur Théophile, son mari, successeur et imitateur de Léon l'Isaurien, chef des Iconoclastes ou briseurs d'images, et que saint Méthodius fut ordonné patriarche de Constantinople, l'an 842, fit rétablir solennement les saintes images et elle donna un grand festin; elle continua cette fête toute sa vie. On la nomma la fête de l'Orthodoxie, comme qui dirait du rétablissement de la religion, et les Grecs la célèbrent encore le même jour, c'est-à-dire le dimanche qui termine la première semaine de leur carême.

Saint Jérôme, vers l'an 400, écrivait : « Pour nous, nous n'adorons ni les reliques des martyrs, ni le soleil et la lune, ni les anges, ni les archanges, ni les chérubins, ni les séraphins, ni tout ce qu'il y a de grand dans le siècle présent comme dans le siècle futur, de peur de rendre un culte à la créature plutôt qu'au Créateur qui est béni dans les siècles. Mais nous honorons les reliques des martyrs, afin d'adorer Celui pour lequel ils ont souffert. Nous honorons les serviteurs, afin que l'honneur que nous leur rendons retourne au Seigneur qui dit : « Celui qui vous reçoit me reçoit. » — Et



dans des temps plus rapprochés du nôtre, n'a-t-on pas vu des novateurs, tristes héritiers de la haine des hérétiques des premiers âges contre l'Eglise de Jésus-Christ et les

toutes les fois que nous entrons dans les basiliques des apôtres, des prophètes et de tous les martyrs, ce sont donc des temples d'idoles que nous vénérons? Et les cierges allumés devant leurs tombeaux sont donc des signes d'idolâtrie?... »

(Saint Jérôme, *Lettre à Riparius contre Vigilantius*, version française, tome II, page 297.)

A part la prétendue idolâtrie dont les chrétiens équivoques nous accusent, les impies ou les soi-disant *beaux esprits* ou esprits forts, traitent de simplicité, de niaiserie, de superstition, de *pauvreté d'esprit*, le culte de la Sainte Vierge, la vénération pour les saints, pour leurs reliques et tous nos autres *humbles* exercices et pratiques de foi. Mais oui ! veuillons-la, désirons-la cette humilité, cette simplicité, cette *folie* ; c'est par elle que nous acquerrons la *vraie sagesse*, celle dont saint Paul dit : « Celui qui veut être sage parmi vous, qu'il commence par s'humilier, par paraître sot aux yeux du monde, et à cette condition, il deviendra vraiment sage (1^{re} aux Cor., III, 18). »

« Laissons donc ces censeurs, autant impies qu'absurdes, accuser de superstition, dit le R. P. Ventura, la piété sincère, le culte raisonnable, les actes pratiques de foi ! En cela, comme toujours, ils ne font que blasphémer ce qu'ils ignorent (saint Jacques). Oh ! que cette superstition, si elle en est une, est au moins belle, honorable, sublime ! parce qu'elle obtient des prodiges, confirme dans la foi, fait aimer la vérité et sert d'aliment à la vraie dévotion.



saintes pratiques de son culte, surpasser ces excès avec une telle démesure pour établir leur Eglise prétendue réformée, que les chefs de cette société nouvelle se sont vus

« Au reste, ces orgueilleux censeurs de la piété catholique sont logiques : la vraie piété est la réfutation de toutes leurs doctrines, le blâme de toute leur vie. Ils doivent la haïr, la persécuter par l'ironie, la calomnie et l'outrage, et la traiter de folie. « *Nous sommes fous pour l'amour de Jésus-Christ* (I^{re} Cor., iv, 10). » Tous ceux, dit encore saint Paul, qui veulent vivre dans la piété, selon Jésus-Christ, doivent s'attendre à être persécutés (II. Tim., iii, 12).

« La condition de la vraie piété dans ce monde est d'être méconnue, contrariée et insultée comme l'a été Jésus-Christ, qui en est l'auteur et le maître. Elle aussi n'a, aux yeux du monde, d'autre diadème qu'une couronne d'épines, d'autre sceptre que la croix, d'autre manteau royal que la pauvreté, d'autre gloire que l'opprobre. Mais elle n'en est pas moins le plus beau fruit de la grâce du christianisme, la vraie richesse, la vraie grandeur, la vraie gloire du chrétien aux yeux de Dieu. Ce Dieu puissant saura donc, nous dit saint Pierre à son tour, délivrer les âmes vraiment pieuses de tout danger et de toute épreuve (II. Pier., ii) ; et la vraie piété finit toujours par triompher, même dans ce monde, et au plus tard dans l'autre : *Habens promissiones vitæ quæ nunc est et futuræ.* »

(*La Femme malade, ou l'Hémorroïsse*, homélie, par le R. P. Ventura, tome I, pages 81, 82, deuxième édition.)

« Ayant un jour appelé un petit enfant, et l'ayant placé au milieu de ses disciples, le divin Sauveur leur dit : « En vérité, je vous l'assure, si vous ne changez et ne devenez comme de



obligés de raviver leur culte expirant par plus d'une de ces saintes pratiques qu'ils avaient condamnées d'abord, et qu'ils ont été heureux de nous emprunter ensuite. Ne les avons-nous pas vus de nos yeux rétablir au frontispice de leurs temples l'emblème auguste qui décore les nôtres, la croix de Jésus-Christ qui a sauvé le monde et que leurs pères, dans leur fureur, avaient mutilée et brisée? C'est qu'ils ont compris apparemment que l'homme a des sens

petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque donc s'humiliera comme cet enfant, celui-là sera le plus grand... (Math., XVIII, 2, 3, 4). »

« Par ces graves et importantes paroles, nous savons donc bien que les petits de l'Évangile ne sont autres que ces âmes nobles et généreuses qui deviennent, par la vertu, ce que les enfants sont par nature, humbles d'esprit et dociles de cœur; et que ces petits sont les êtres heureux auxquels le Dieu Père révèle les plus grands mystères, les plus hautes vérités qu'il cache aux hommes orgueilleux de leur prudence et sagesse : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.* »

(*Les Saintes Femmes au Tombeau du Seigneur ressuscité*, homélie comme dessus, tome II, pages 65, 66.)

« C'est être superstitieux de mettre son espérance dans les formalités; mais c'est être superbe de ne vouloir s'y soumettre. »

(Pascal, *Pensées.*)

« Une religion chargée de beaucoup de pratiques attache plus qu'une autre qui l'est moins; on tient beaucoup aux choses dont on est continuellement occupé. »

(Montesquieu.)



qui ont besoin d'être remués pour le reporter vers son auteur (1) ; c'est qu'ils ont compris qu'un culte sans pratiques extérieures n'est plus qu'un culte imaginaire et impossible à l'homme. Et voilà peut-être ce qui explique, pour le dire en passant, l'acharnement des impies de nos jours, ennemis de tout culte, contre les pratiques du nôtre, et en particulier contre celles que l'Eglise autorise en l'honneur de Marie. Ce qu'ils font de nos jours, ils l'ont fait de tout temps : rien donc en cela qui puisse nous étonner.

Mais ce qui doit nous affliger à bon droit et nous surprendre, c'est que des hommes, qui se disent chrétiens, ne donnent que trop souvent sujet aux impies d'attaquer ces cérémonies, et cela à cause du peu d'estime qu'ils professent pour elles et du peu de cas qu'ils en font. Est-il si rare, en effet, de voir des hommes qui font encore profession de religion et de christianisme ne mettre en usage aucune des pieuses pratiques établies en l'honneur de Marie et témoigner pour elle la plus complète indifférence, j'ai presque dit le plus profond mépris ? Est-il si rare de les entendre s'élever contre la multiplicité, contre la variété de ses pratiques, comme si cette variété en fait de pratiques n'avait pas fait de tout temps la beauté.

(1) « Le monde se sert des insidieux appâts des sens pour nous dévoyer (égarer), et la religion, à l'opposé, emploie les innocents attraits des sens pour rappeler et élever notre esprit. »

(*Conférences de religion*, par le chanoine D. François Spezi.)



extérieure de la parure de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, comme si la différence dans les pratiques avait jamais porté la moindre atteinte à l'heureuse harmonie qui existe entre l'église grecque et celle de Rome depuis tant de siècles ! Est-il si rare encore de les entendre révoquer en doute les nombreux privilèges que les souverains pontifes ont attachés à l'observance de ces différentes pratiques, et s'élever contre eux comme s'il leur appartenait de tracer des règles de conduite à ceux que le Seigneur a constitués pour gouverner l'Eglise et pour être les dispensateurs de ses faveurs et de ses grâces. Ainsi donc, il ne nous est guère permis d'en douter, une des causes qui fournit un prétexte aux impies pour s'élever contre ces pieuses pratiques, c'est d'abord le peu d'estime que certains chrétiens leur témoignent. Or, qu'ils sont coupables ces chrétiens, qui devraient être les défenseurs nés du culte de leur auguste Mère, et qui, par ignorance ou légèreté, par leur langage hardi et leur conduite indigne, s'en font ainsi les lâches détracteurs ! Qu'ils sont coupables, mais aussi qu'ils sont à plaindre ! puisqu'en dédaignant, comme ils le font, les saintes pratiques mises en usage en l'honneur de Marie, ils ne laissent que trop percer la froide indifférence qu'ils ont pour cette auguste Vierge, et ils s'exposent, pour leur éternel malheur, à voir se réaliser à leur égard le formidable oracle de l'Esprit-Saint relatif à la sagesse et que nous pouvons bien appliquer à celle qui en est établi le siège : *Qui te contemnunt erunt ignobiles*, ceux qui nous méprisent tomberont eux-mêmes dans le mépris ? (Rois, 2.30.)

Je sais pourtant, et j'ai hâte de le dire, ne voulant rien



outrer dans une semblable matière, je sais que tous ne peuvent pas témoigner de leur estime envers Marie par l'observance constante et fidèle de toutes les pratiques établies en son honneur, je sais qu'elles ne sauraient s'allier toutes avec les exigences de certains états et de certaines conditions. Mais du moins ceux que leur état et leur condition mettent dans l'impossibilité de les observer toutes, ne devraient-ils jamais s'élever contre aucune d'elles, et devraient-ils les avoir toutes en singulière vénération ; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il se rencontrait dans cette assemblée si chrétienne, quelques personnes qui se croiraient dispensées de n'en rien observer pour de certaines raisons d'état dont je n'examine ici ni la légitimité ni la gravité, je leur dirais qu'elles doivent au moins se donner garde de jamais s'élever contre aucun de ceux qui, pouvant les observer, s'y montrent fidèles. Je leur dirais que ces pratiques, pour être de surrogations, n'en sont pas moins dignes de toute leur estime, et que ceux qui les observent le pouvant faire, loin d'encourir leur blâme, sont bien plutôt dignes de toute leur estime et d'une noble envie.

Il est pourtant vrai de dire encore, car ici je ne dois rien taire pour mieux vous instruire, qu'il en est peut-être parmi ces dernières personnes dont je parle qui ne donnent que trop d'occasions aux impies et aux gens mal intentionnés de s'élever contre les saintes pratiques établies en l'honneur de Marie, à cause de la manière quelquefois indiscrete dont elles les entendent et dont elles les observent. Et ici, chrétiens, j'ai besoin de toute votre attention, de peur qu'aucun de vous, comprenant



mal ma pensée ou mes paroles, ne leur prête un sens que je suis loin d'y attacher.

J'ai commencé par vous rappeler de quel respect ces saintes pratiques sont dignes. Je n'irai pas affaiblir après cela dans vos âmes les pieux sentiments que je voudrais voir régner toujours pour elles. Mais il est de mon devoir pourtant de vous mettre en garde contre cette estime illimitée, contre cette confiance présomptueuse et sans bornes que certaines personnes peu instruites et quelquefois peu édifiantes mettent trop aveuglément en elles, et qui les portent à omettre leurs devoirs les plus sacrés, les obligations les plus saintes, plutôt que d'être infidèles ou d'enfreindre ces pratiques extérieures qu'elles finissent par regarder comme le fond et la base du culte de Marie, quand elles n'en sont, au plus, que l'accessoire et la forme : il est de mon devoir de vous mettre en garde contre une conduite si peu sage et si déraisonnable qui, elle aussi, ne donne que trop de prise à la critique des gens mal intentionnés à l'endroit de la religion et de ses saintes pratiques, critique injuste et déloyale s'il en fut jamais, qui retombe presque toujours sur les choses les plus saintes quand elles ne devraient s'adresser tout au plus qu'aux personnes qui en fournissent le prétexte.

Nous ne saurions trop encourager sans doute le zèle ardent dont plusieurs d'entre elles sont éprises pour tout ce qui tient au culte de Marie, à la gloire de ses associations saintes et de ses pieuses confréries; nous ne saurions trop les exhorter à s'enrôler sous sa glorieuse bannière et à avoir en singulier honneur de porter ses livrées, mais



il est pourtant vrai de dire aussi que s'en tenir la, comme font quelques-unes d'entre elles et croire avoir tout fait pour leur salut, serait une erreur bien préjudiciable à leur âme. Car quelques nombreux privilèges que les souverains pontifes et l'Eglise en leur nom accordent à ceux et celles qui font partie de ces associations saintes, et qui observent à la lettre les pieuses pratiques qui y sont attachées, ils n'ont pourtant nullement prétendu les dégager d'aucun de leurs devoirs de chrétiens, d'aucune des obligations si saintes que leurs devoirs d'état ou de condition leur imposent; mais il veulent au contraire qu'ils s'en acquittent avec plus d'édification et de zèle. Si donc elles négligent ces importants devoirs pour s'acquitter de ces pieuses pratiques, n'est-il pas évident qu'elles ne comprennent pas le culte de Marie, et que celui qu'elles lui rendent est bien mal réglé? Et pour entrer ici dans quelques détails journaliers et tout pratiques, ne serait-ce pas mal l'entendre, par exemple, que de négliger de rendre à Jésus-Christ les justes hommages dont il est digne, chaque fois qu'il quitte en personne son divin tabernacle pour résider sur nos autels? Ne serait-ce pas mal l'entendre que de le laisser seul et sans adorateur sur son trône de grâces, d'où il a tant à cœur de répandre ses bienfaits dans les âmes de ceux qui en réclament pour s'en aller formuler quelques prières aux pieds des statues de Marie, qui n'a de crédit auprès de Dieu, après tout, qu'autant que son divin Fils lui en accorde? Ne serait-ce pas mal entendre le culte de Marie que de se dispenser de rendre à ce divin Sauveur les justes hommages dont il est digne; chaque fois qu'il nous



honore de sa précieuse visite dans la Sainte Communion ou de lui rendre grâces d'une manière fort succincte et tout-à-fait incomplète, sous prétexte de s'acquitter mieux de telle ou telle pratique de surrogation qu'on s'est imposée librement à soi-même en l'honneur de Marie, en entrant dans ses associations ou ses confréries? Ne serait-ce pas enfin plus mal pratiquer son culte encore que de s'en tenir uniquement à ces pratiques que de les allier surtout, comme il n'arrive que trop souvent, avec une conduite fort peu chrétienne et toute mondaine. Et voilà ce qui est cause aussi que le culte de cette auguste Vierge et ses plus vénérables pratiques sont si souvent en butte aux sarcasmes des gens légers ou des impies et à leurs injustes critiques. Je dis injustes, car quoi de plus déraisonnable, de plus inique, que d'attaquer des institutions si sages et des pratiques si bonnes en soi, à cause de l'abus coupable que certaines personnes peu judicieuses ou peu éclairées peuvent en faire? Quoi de plus inique et de plus déraisonnable que d'attribuer au culte de Marie, si légitime et si touchant, les travers et les excès dont quelques faux dévots, heureusement bien rares, se rendent coupables, dont les vrais chrétiens gémissent dans le silence et l'amertume de leur âme, et qu'ils auraient tant à cœur de voir cesser s'il était en leur pouvoir de le faire. Mais aussi qu'ils sont coupables ces chrétiens ignorants ou vicieux qui donnent ainsi occasion aux impies de combattre le culte de notre auguste Mère, quand ils devraient s'appliquer, au contraire, à lui concilier tous les esprits et tous les cœurs, en le pratiquant, comme ils le devraient faire!



Qu'ont-ils donc à faire ces chrétiens, et que devons-nous faire nous-mêmes pour attirer au culte de Marie les justes hommages qu'il mérite? Ils doivent le pratiquer et nous devons le pratiquer nous-mêmes, selon les règles si sages que l'Eglise elle-même nous trace, et qui consistent à ne jamais séparer l'imitation des vertus de Marie qui, d'après ses nobles enseignements, constituent comme le fond et la base de son culte, de l'observance des pratiques pieuses qui en sont l'extérieur et le bel entourage. Car si on n'adore bien Dieu qu'en l'aimant, a dit un Père (saint Augustin), on n'honore vraiment bien Marie non plus qu'en l'imitant. Vérité qu'on ne saurait trop répéter pour nous en mieux convaincre et régler notre conduite à venir sur cet incontestable principe. Notre devoir à tous est de l'honorer de la sorte, si nous voulons avoir part aux inappréciables avantages que son culte bien réglé procure à ceux qui lui sont fidèles, d'observer les pieuses et saintes pratiques établies en son honneur autant qu'il est en notre pouvoir de le faire, et tant qu'elles ne sont pas incompatibles avec les devoirs de nos états et de nos conditions. Mais aussi n'oublions pas que ce serait peu de se tenir à cette observance, si nous ne nous appliquions surtout à faire revivre en nous les belles vertus dont elle nous a donné l'exemple; sa tendre piété envers Dieu, son humble soumission et sa résignation parfaite à tous ses décrets, sa compatissante et tendre charité à l'égard de ses semblables, son humilité si profonde, sa douceur inaltérable et sa chasteté si entière et si belle. Ayons sans cesse présente à la pensée cette incontestable vérité que si c'est une obligation sérieuse pour tout chrétien, en sa qualité



d'enfant de Dieu et de frère de Jésus-Christ par adoption, de marcher sur les traces de Marie, sa sainte et divine Mère, et de la prendre pour modèle, c'en est une plus étroite et plus sacrée encore pour ceux et celles d'entre nous qui sont plus particulièrement engagés à son service, par suite de leur entrée dans ses associations saintes et dans ses confréries; car voilà, je le répète, en quoi consiste par dessus tout et avant tout le culte que nous devons rendre à Marie. Que ce culte soit ainsi entendu et bien réglé au milieu de nous, et nous pourrons bien défier en toute assurance les mauvais chrétiens et les impies de tenter d'exercer sur lui leur critique sévère et leur malignité.

Vous donc, qui êtes si dévoués au culte de cette auguste Vierge, que vos cœurs soient tout brûlants d'amour pour le répandre et lui gagner de nouveaux adeptes. Vous n'y réussirez jamais mieux qu'en rendant son culte aimable par la salutaire influence de vos vertus et de vos exemples; vous qui êtes les véritables enfants de Marie et qui désirez voir son honneur et sa gloire s'étendre et se propager en tous lieux, rappelez-vous sans cesse que vous ne réussirez jamais mieux à les propager qu'en faisant revivre en vous toutes ses vertus et en édifiant le monde par tout l'ensemble d'une conduite vraiment chrétienne et irréprochable. Vos exemples et vos vertus diront plus en sa faveur que tous les discours et les éloges que nous pourrions entreprendre à sa louange, et par là vous condamnez au silence les impies détracteurs du culte de Marie et de ses saintes pratiques; vous les forcerez en quelque sorte à en être les premiers admirateurs; vous



lui attirerez autant d'éloges justement mérités que d'autres ont pu lui attirer de blâme injuste et de critique sévère; et, heureux déjà d'être comptés en ce monde au nombre des serviteurs de l'auguste Marie, forts de sa protection puissante pendant la vie, et de sa bienveillante assistance à l'heure de votre mort, vous pourrez, sans présomption aucune, vous abandonner à la douce espérance qu'il vous sera donné de la glorifier encore, de la servir et de l'aimer pendant l'éternité entière, et c'est alors que se réalisera pour vous, dans toute sa force, l'oracle si consolant de nos livres saints par lequel j'ai commencé et qui nous dit : Que cette divine Mère chérit ceux qui l'aiment, et que ceux qui l'ont soigneusement cherchée au matin de cette courte vie la trouveront au jour heureux qui n'aura pas de nuit, et que je vous souhaite.

